Francis GORÉ

ÉCRITS SUR LE THIBET

à partir d'articles de

Francis GORÉ (1883-1954)

La Chine au Thibet, Revue La Géographie, XXXIV, 1920, pp. 209-234.

Dans le Tibet indépendant, Revue La Géographie, XXXVII, 1922, pp. 237-251.

Notes sur les Marches tibétaines du Sseu-tch'ouan et du Yunnan, *BEFEO*, XXIII, 1923, pp. 319-398.

À la frontière yunnano-thibétaine, Revue *La Géographie*, XLII, 1924, pp. 597-612.

L'Angleterre au Thibet, Revue La Géographie, XLVII, 1927, pp. 57-66.

Le lamaïsme est-il le bouddhisme indien ?, Revue *La Géographie*, XLVII, 1927, pp. 282-291.

Édition en format texte par Pierre Palpant www.chineancienne.fr août 2012

TABLE DES MATIÈRES

La Chine au Thibet.

- I. Dynastie des T'ang (618-906). Cinq dynasties (907-960). Dynastie des Song (960-1279).
- II. Dynastie mongole (1280-1367). Dynastie des Ming (1367-1643).
- III. Dynastie mandchoue (1643-1911) : Premières relations —
 Campagnes chinoises au Thibet Le Thibet lutte pour l'autonomie Campagne de Tchao Eul-Fong.
- IV. La Chine républicaine au Thibet et dans les Marches (1911-1919).

Dans le Tibet indépendant, 6-13 septembre 1920. Carte.

Notes sur les Marches tibétaines du Sseu-tch'ouan et du Yunnan.

- I. Les Marches tibétaines du Sseu-tch'ouan : A. Généralités. B. La région de Ta-tsien-lou. C. Hors et Niarong. D. Litang et Batang. Cartes : Générale. Ta-tsien-lou. Tchan-touei. Batang-Litang. Batang sud.
- II. Les Marches tibétaines du Yun-nan. Carte nord Carte sud.
- III. Excursion au Ts'arong. Carte.
- IV. Esquisses tibétaines : A. La vie de famille. B. Mariage. Polygamie et polyandrie. C. Fêtes. D. Mobilisation. E. En voyage. F. La propriété, les impôts et les corvées. G. Religion.

À la frontière vunnano-thibétaine. Carte.

- I. À travers le Tsarong thibétain.
- II. Dans le Loutzekiang chinois.
- III. Sur les rives du Mékong.

L'Angleterre au Thibet.

Le lamaïsme est-il le bouddhisme indien ?

LA CHINE AU THIBET 1

Ι

Dynastie des T'ang (618-906). Cinq dynasties (907-980). Dynastie des Song (980-1279)

@

p.209 Les premières conquêtes de la Chine au Thibet remontent aux Han Occidentaux, deux siècles avant notre ère, mais les peuplades thibétaines ou K'iang restèrent en fait indépendantes. Bien plus dans les siècles suivants, les Barbares K'iang envahirent à plusieurs reprises le territoire de l'empire. Sous la dynastie des Tsin, les deux familles thibétaines Fou et Yao y fondèrent même les royaumes des Tsien-Tsin (350-394) et Heou-Tsin (384-417).

La suzeraineté de la Chine au Thibet, suzeraineté nominale, ne commence que sous la dynastie des T'ang, après que le conquérant Lentsanso se fut emparé des tribus K'iang et eut fondé le royaume du Thibet (Ten-pen, T'ou-fa ou T'ou-fan).

p.210 En 635, le fils du conquérant Strongtsan envoyait une ambassade à l'empereur T'ai-tsong. L'empereur, qui craignait ce turbulent voisin, prit cette démarche en considération et fit reconduire les ambassadeurs par un envoyé chargé de nouer des relations. Le Thibet se reconnaissait vassal de la Chine. Quelques années plus tard, 641, le même empereur accordait au roi du Thibet la main d'une princesse chinoise Ouen-tch'en. Strongtsan lui avait préparé le palais de Rasa qui devint peu après Lhassa.

Les relations amicales ne furent pas de longue durée. En 663, les Thibétains chassaient du Koukounor où elle s'était établie depuis plus de trois cents ans, la horde toungouse des Toukouhouen, et coupaient

¹ La Chine au Thibet, Revue La Géographie, XXXIV, 1920, pages 209-234.

de la sorte aux Chinois la route de leurs possessions de l'ouest. Le Tsaïdam et le Tarim tombaient tour à tour en leur pouvoir. Vers 680, le royaume du Thibet s'étendait de l'Himalaya à l'Altaï. Enhardies par leurs succès, les hordes thibétaines font de fréquentes incursions dans le Kansou actuel. En 763, elles profitent des troubles qui divisent l'empire pour envahir la vallée de la Wei et s'emparent de Tchang-an, capitale de la Chine. Obligées de se retirer, elles recommencent de plus belle leurs incursions et leur razzia dans le bassin supérieur du fleuve Jaune. L'empereur Tetsong conclut avec le roi thibétain Kilitsan un traité de paix aux termes duquel le Thibet reconnaît de nouveau la suzeraineté de la Chine, 783. Ce traité gravé sur une stèle ou doring se dresse encore à l'entrée du temple principal de Lhassa et constitue le plus ancien document de l'histoire thibétaine. Le Thibet y est désigné sous le nom de Sitsang.

L'histoire des relations de la Chine au Thibet est étroitement liée au lamaïsme. Il n'est donc pas sans intérêt de rappeler à grands traits l'introduction du bouddhisme au Thibet et la création du lamaïsme. Il entrait sans doute dans la politique impériale d'orienter les sauvages de l'Ouest, ses vassaux, vers le bouddhisme avec l'espoir que cette religion les inclinerait vers la paix. Quoi qu'il en soit, les deux femmes de Strongtsan, l'une népalienne, l'autre chinoise, contribuèrent pour une large part à la conversion de leur mari au Thibet. À leur instigation, Strongtsan envoya une ambassade au nord des Indes, et ses p.211 envoyés en rapportèrent un alphabet avec les doctrines bouddhistes.

Le bouddhisme du nord des Indes, mille ans après la mort de son fondateur, n'était plus le bouddhisme primitif. Chakya Mouni avait prêché à ses adeptes une doctrine d'un vague déconcertant et d'une application peu pratique. Il exigeait des efforts continuels dans le but de détruire tout attachement et d'obtenir le Nirvana. Les différentes écoles qui développèrent cette doctrine finirent par rejeter tout dogme et par inventer un panthéon de protecteurs que les dharanis ou formules efficaces pouvaient rendre propices.

Ce bouddhisme tantrique, en entrant au Thibet, emprunta encore

une foule de divinités secondaires de la religion locale, le bönisme. Malgré ces concessions, la religion nouvelle ne fait pas de progrès au Thibet pendant plus d'un siècle et ne s'y implante sérieusement qu'en 747, date de l'arrivée des moines indiens Padma Sambhava et Santa Rakahita. Ils fondèrent ce qu'il est convenu d'appeler le lamaïsme, mélange de magie, de démonolâtrie et de tantrisme.

La Chine ne s'était pas trompée dans son calcul. Le bouddhisme lui permettrait de vivre en paix... Les luttes entre la religion primitive et le bouddhisme d'abord, entre les sectes lamaïques ensuite, occupent quatre siècles. La secte semi-réformée des Saokya émerge déjà.

La confédération thibétaine se désagrège, les lamaseries puissantes gouvernent à leur guise. Les Tangoutains (d'où le nom de Tangout donné parfois au Thibet) avaient fondé sur les rives du fleuve Jaune le royaume Si Hia dont les chefs prirent place parmi les familles régnantes de la Chine (946-1207).

Les Mossos originaires du Thibet Oriental avaient, eux aussi, profité des luttes religieuses et civiles pour fonder au VIIIe siècle dans le Yunnan actuel le royaume Lantchao avec Likiang pour capitale.

Le roi du Thibet central envoyait bien de temps à autre des ambassades à son suzerain, mais les empereurs de Chine qui n'avaient plus rien à craindre d'un Thibet divisé et faible, négligeaient son amitié.



Η

Dynastie mongole Yuen (1280-1367). Dynastie des Ming (1367-1643)



proie facile. Dans les premières années du XIIIe siècle, Gengiskhan se rend maître de l'Asie Centrale. Le Thibet dut faire sa soumission aux Mongols, mais la suprématie des Yuen au Thibet ne fut effective que sous Koubilaï. En 1227, les Tangouts de Si Hia qui s'étaient unis aux Kin contre les Mongols sont exterminés. En 1252, Koubilaï traverse le Setch'ouan déjà conquis, pénètre dans le royaume de Taly qui depuis 938 avait remplacé le royaume de Lantchao, passe dans le pays des T'ou-fan (Thibétains) qu'il soumet.

Avant de monter sur le trône de Chine, celui qui devait être le premier empereur de la dynastie mongole sous le nom de Chetsou, Koubilaï avait attaché à sa personne le neveu du supérieur des Saokya, le fameux lama Phasba, l'avait nommé roi de la loi et aviseur impérial. Dès 1280, le supérieur de la secte des Saokya obtient le gouvernement du Thibet, sous la suzeraineté de la Chine. Huit chefs saokya se succédèrent ainsi sur le trône du Thibet. Ils profitèrent de leur situation privilégiée pour persécuter les sectes adverses. Les sectateurs de la religion primitive les Bönpos, connus aussi sous le nom de lamas noirs, quittèrent en nombre le Thibet central et vinrent se fixer dans la région du Ming, aux confins de la province du Setch'ouan.

Dans la secte des Saokya, les lamas restaient mariés jusqu'à ce qu'ils eussent un fils et le pouvoir des chefs se transmettait dans la famille. Tout le pays était divisé en districts et administré par les lamaseries.

Les Ming ne tardèrent pas à supprimer les abus qui naissaient de ce gouvernement lamaïque. Aux lamas Saokya, ils opposent les princes

laïques et les lamas hétérodoxes, les comblent de titres et de faveurs : rois de la loi, conseillers, etc. En 1371, le premier empereur des Ming, Hong-ou, désigne un descendant de Bhasba, Lakialétsang, pour roi. En 1407, Iun-lo charge le roi de Kiala de tout le pays du Goutong, et lui donne p.213 le titre de min-tchen-se. Les Mossos qui avaient agrandi leur territoire vers le nord formaient avec Kiala États tampons entre la Chine et le Thibet. Les Ming eurent souvent recours aux bons offices des familles Kia de Kiala et Mou de Likiang pour intervenir dans le royaume tributaire du Thibet.

Les empereurs de Chine furent aussi singulièrement aidés dans leur tâche par le réformateur Tsong Khaba qui dans les premières années du XVe siècle s'efforçait de régénérer la secte des Khadampa. Depuis la réforme d'Atisa, 1053, de nombreux abus s'étaient glissés jusque dans cette secte, le culte des esprits, la nécromancie et la sorcellerie étaient plus vivaces que jamais. Tsong Khaba portait un coup terrible à l'hérédité naturelle des chefs ecclésiastiques, en rétablissant le célibat, et supprimait de la sorte la menace d'une monarchie indépendante. La secte nouvelle, forte de l'appui de la Chine, ne tarda pas à dominer à son tour. Les rois de la loi et les conseillers, tous ceux qui avaient reçu des titres devenaient disciples de Tsong Khaba. Les réformés fondent les célèbres lamaseries de Lhassa, Galdham 1409, Depung 1414, et Sera 1417.

À la mort du fondateur, Gedundub, son neveu devient chef de la secte des Guéloupa, ou lamas jaunes (par opposition aux lamas non réformés ou lamas rouges). Il devait être dans la suite considéré comme le premier dalai lama.

En 1448, la construction de la lamaserie de Trashilumbo ravive les luttes entre lamaseries rouge et jaune. En 1470, les Guéloupa y installent un grand lama dont les successeurs devaient être connus sous le nom de pan-chan.

D'après la théorie bouddhique de la réincarnation, les boddhisatva, candidats bouddhas ou saints, peuvent transmettre leur karma ou essence psychique aux hommes qu'ils ont choisis. Gedundruba pour éviter les intrigues qui surviendraient après sa mort, déclara qu'il se réincarnerait dans le corps d'un enfant qu'il désigna, et qu'on pourrait

reconnaître cette réincarnation à ce que l'enfant répondrait exactement aux questions qui lui seraient posées sur sa première naissance. La théorie fut appliquée en 1474 et les autres sectes s'empressèrent de l'adopter. Elle avait l'avantage de concilier le principe de l'hérédité avec le célibat et de conserver le pouvoir d'une manière impersonnelle.

p.214 Gedun devait gouverner la secte jusqu'en 1542. Il montra de bonne heure de rares qualités d'administrateur et la Chine voulut l'attirer à Pékin en 1515, mais il refusa de s'y rendre. Le système établi pour le choix de l'enfant prévalut jusqu'au sixième successeur de Tsong Khaba. Il était désigné par le lama lui-même avant sa mort ou par le sorcier d'une lamaserie à son défaut. En 1542, Gedun se réincarne dans Sonam.

Les Mongols avaient depuis longtemps embrassé le lamaïsme, mais comme l'histoire le remarque, l'esprit de paix ne les avait pas pénétrés... Altan Khan et ses hordes ravageaient tout sur leur passage. L'empereur de Chine, pour en obtenir la paix, lui donne le titre de roi. Dès lors, Altan change de procédés et la Chine attribue cette heureuse transformation aux bons conseils de Sonam. En 1571, Altan Khan avait invité le grand lama de Depung à une réunion près du Koukounor et avait reçu de sa bouche de sages conseils, en échange desquels il avait décerné au lama le titre mongol de dalai (vaste océan). Le premier dalai, en rentrant au Thibet, laissait en Mongolie un grand lama, le premier en liste des Guison Tamba.

En 1585, le dalai visitait de nouveau la Mongolie. Cette seconde visite eut pour résultat de resserrer encore les liens qui unissaient Mongols et lamas jaunes. Un autre événement devait deux ans plus tard fortifier cette union et affermir la foi des Mongols! Sonam se réincarnait en 1587 dans la personne d'un descendant d'Altan Khan.

La nouvelle incarnation, Youtan, passa sa jeunesse en Mongolie et ne se rendit à Lhassa qu'en 1600. Le supérieur de Trashilumbo fut appelé auprès de lui en qualité de précepteur. Le dalai mourait en 1615 et son karma passait dans le corps d'un enfant né d'un haut fonctionnaire thibétain. Ce troisième dalai, Lozang, devait être dans la suite le premier dalai-roi.

III

Dynastie mandchoue (1643-1911)

@

Premières relations avec le dalai. — Dans les premières années du XVIIe siècle, les Mongols qui occupaient le Koukounor et l'Ili, soutenaient les lamas jaunes du Thibet Central. Sous _{p.215} l'impulsion de la cour de Pékin, les lamas rouges qui dominaient dans le Thibet occidental aspiraient à ressaisir le pouvoir. Ils réussirent même à s'emparer de Lhassa. La suprématie du lamaïsme jaune est menacée. Les deux partis cherchent un appui auprès des Mandchoux. Occupés à conquérir la Chine, ils ne peuvent intervenir dans le conflit. Le dalai fait alors appel aux Mongols du Koukounor et de la Dzoungarie.

Kouchehan, prince du Koukounor, envahit le Thibet en 1641, inflige une défaite aux troupes nationalistes et transmet le pouvoir au dalai lama qui sera aidé dans le gouvernement par un dési ou administrateur. Le vainqueur se décerne le titre de roi de la loi et reste dans le pays pour y maintenir la paix. Le dalai fixe sa résidence dans le palais royal de Marpori et commence la construction de Potala (le Pouto des bouddhistes chinois).

Pour justifier ses droits à la couronne et consolider à la fois sa secte et son trône, Lozang Gyatso a recours au dogme thibétain de la réincarnation : il prétend être l'incarnation de la divinité tutélaire du Thibet, Avalokitesvara, s'identifie avec le roi du Thibet fondateur du royaume et les quatre premiers successeurs de Tsong Khaba dont les deux premiers deviennent eux aussi dalai lamas. Les superstitieux Thibétains que cette théorie flatte acceptent avec empressement une divinité pour roi.

Pour calmer les susceptibilités du lama de Trashilumbo son précepteur, le dalai le déclare lui et ses prédécesseurs incarnations d'Amithaba. De la sorte, entre les deux chefs du lamaïsme existait la

parenté qui, d'après le dogme bouddhiste existe dans le ciel occidental entre Amithaba et Avalokitesvara, Amithaba est l'un des Bouddhas célestes qui ne peuvent pas eux-mêmes sauver le genre humain. Ce rôle actif est dévolu à leurs fils spirituels. D'où le dalai lama, fils spirituel du lama de Trashilumbo, devait s'occuper seul des choses de ce monde.

Malgré ces précautions et la présence à Lhassa des troupes mongoles, la situation du dalai était encore précaire. Il avait eu la bonne fortune, dans une de ses extases, de prédire l'avènement des Mandchoux. Il envoie une ambassade à l'empereur de Chine, le panchan lama et le roi de la loi y joignent leurs p.216 délégués. Chouen-tche reçoit avec honneur cette triple ambassade, reconnaît Lozang comme roi du Thibet, sous la suzeraineté de la Chine, et se déclare protecteur de la loi. Fidèle au principe de la politique chinoise de division, il s'adresse directement à chacune des autorités civiles et religieuses du Thibet. Il espérait s'appuyer un jour sur elles pour gagner les Mongols à sa cause.

Les relations devinrent si étroites entre vassal et suzerain que l'empereur invita le dalai à sa cour. Lozang s'y rendit en 1652 et y reçut des honneurs quasi divins, ce qui ne l'empêche pas toutefois, de retour à Lhassa, de soutenir les ennemis de l'empire : Ou San-koué qui s'était révolté au Yunnan et le Mongol Galdan qui rêvait de conquérir la Chine et d'y fonder une autre dynastie mongole.

Le dalai meurt en 1680, le régent ou dési Sangyé, qu'on dit être son fils naturel, continue la politique pro-mongole du défunt. La Chine, pour influencer les Mongols qui connaissaient les relations de l'empereur avec le dalai, feint d'ignorer sa mort. De là un imbroglio qui devait durer plusieurs dizaines d'années.

Le successeur de Lozang, Tsang-yang, à l'âge où il aurait pu prendre en main les rênes du gouvernement, passait son temps dans les plaisirs et la débauche. Le petit-fils et successeur de Kouche Latsang veut le déposer. Le régent Sangyé s'y oppose. Latsang convoque un concile de lamas, mais comme le dogme thibétain ne rejette pas sur la divinité les

fautes de celui qu'elle a choisi pour se réincarner, l'assemblée conclut au maintien du lama licencieux. Soutenu par la Chine qui prévoyait les dangers de l'administration du dési, Latsang fait assassiner le dalai au moment où il se préparait à partir pour Pékin, le raye de la liste des dalai lamas, et déclare que Lozang s'est réincarné dans le lama Aouangisi, pour lors âgé de vingt-cinq ans.

Le régent et les lamas qui n'étaient point habitués à voir un adulte choisi pour dalai lama découvrent que le dalai assassiné s'est réincarné dans un enfant du pays de Litang. Dans la suite les lamaseries de Lhassa s'arrogèrent le droit de découvrir la réincarnation. Latsang envoie examiner l'enfant _{p.217} prédestiné, qui, par ordre de la Chine doit se retirer dans la lamaserie de Taeulse près Siling.

Le corps lamaïque considérait comme un intrus le lama de Chapori, Aouangisi, mis sur le trône par Latsang. La lutte entre le roi de la loi et le régent s'envenime. Latsang tue son adversaire. La Chine décerne au vainqueur le titre de régent et supprime le dualisme cause de conflits, 1710.

Les lamas demandent le secours de Tséouang Alapoutan, neveu et successeur de Galdan, pour chasser l'intrus et son protecteur. Sous prétexte de secourir la religion, Tséouang (Rabdan) envahit le Thibet avec deux armées. L'une avait pour mission de délivrer le dalai prisonnier, elle est battue par les troupes chinoises. Elle arrive sous les murs de Lhassa en même temps que la colonne qui avait traversé le désert de Changtang. Lhassa est livré par trahison aux assiégeants, le pseudo-dalai est renvoyé à sa lamaserie et Latsang est mis à mort. Les Dzoungares qui n'étaient entrés au Thibet que pour secourir le lamaïsme en danger pillent le Potala et portent même leurs armes contre Shigatse et Samding, 1717.

Ce succès des Mongols pouvait être le prélude de la fondation d'un nouvel empire mongol.

Les campagnes chinoises au Thibet. — Devant le danger, la Chine décide d'agir. Déjà en 1700, elle avait profité des dissensions

survenues dans le camp thibétain de Tatsienlou pour porter au Yalong les limites de l'empire. En 1718, une colonne composée de Chinois et de Mongols Orientaux part de Siling. Arrivée sur le Nagch'u, elle est anéantie par les forces dzoungares et thibétaines. La Chine concentre alors ses troupes à la frontière. Une armée sous les ordres du maréchal Karpi et du général Iotchongki venant du Setch'ouan soumet les territoires de Litang, Batang, Kiangkha, Tchraya et Tchamouto, tandis qu'une armée yunnanaise s'avance dans le Tsarong et le Dzayul, et que la colonne de Siling s'ouvre une voie par le Nord. Les Dzoungares subissent de fortes pertes et se retirent en désordre dans le Turkestan et l'Ili. Les vainqueurs entrent dans Lhassa et en détruisent les fortifications. La Chine, pour amadouer les lamas, met fin à l'imbroglio, dépose Aouangisi, p.218 reconnaît pour successeur de Tsangyang le prisonnier de Taeulse, et charge le maréchal Ien Sin de le conduire à Lhassa, 1720. Le gouvernement de Pékin remet au dalai Kalzang ses lettres patentes et le pouvoir temporel sur le Thibet, agrandi des territoires de Chepaudo, Lolongtsong et Kiangkha. Il avait soin cependant de séparer ces territoires de la métropole par des enclaves indépendantes qu'il confiait aux Foutouktou de Tchraya, Tchamouto et Louiouki. Les ministres de Latsang deviennent par ordre de la Chine les collaborateurs du dalai-roi et l'un d'eux Khangtsila est spécialement chargé du Thibet central. Pour contrôler l'administration du dalai et de ses ministres, la Chine laisse un représentant ou amban à Lhassa.

Dès 1723, la révolte des Mongols du Koukounor obligeait le gouvernement chinois à entrer de nouveau en campagne. Malgré les dispositions du général Nien, le roi du Koukounor parvient à s'enfuir en Dzoungarie, mais le pays abandonné est rattaché à la Chine. Il comprenait le Koukounor, le Tsaidam et le bassin supérieur du fleuve Bleu.

Dans le Thibet central, la paix ne devait pas être de longue durée. En 1727, la division s'était mise parmi les Kalons ou ministres du dalai. Kaeulpoupa tue le ministre Kangtsilai. Le gouverneur du Thibet postérieur Pololai, à la tête de ses troupes, s'avance sur Lhassa et

s'empare des rebelles. Le maréchal chinois Tcha Lang-ha entre au Thibet avec 10.000 hommes, met à mort les perturbateurs et transmet le pouvoir à Pololai. Le dalai qui avait trempé dans le complot est envoyé à Kata (T'ailin près Tatsienlou) et mis sous la surveillance de la garnison chinoise forte de 2.000 hommes. Le Thibet Oriental, Dergué, Lhato, Batang, etc. était rattaché à la province du Setch'ouan, Weisi et Tchongtien, à celle du Yunnan.

Les Dzoungares devaient être de la partie, la répression rapide de Pololai et l'arrivée des troupes chinoises les en avaient empêchés. La Chine entreprend une campagne contre eux, et ce ne fut qu'après leur soumission en 1734 que le dalai fut autorisé à rentrer au Potala, En 1739, l'empereur de Chine décernait à Pololai le titre de kuin-ouang (miwang), pour tenir en échec le dalai et appuyer la politique chinoise des ambans.

p.219 À sa mort, l'un de ses fils Guyrmed lui succède. Il se porte garant de la paix du royaume. La Chine qui ne pouvait qu'à grands frais ravitailler la garnison de Lhassa, la rappelle. Guyrmed aspire à rendre au Thibet son indépendance. Les Dzoungares lui promettent leur concours. Le complot est découvert, les résidents chinois invitent Guyrmed à une conférence, à l'issue de laquelle ils le font poignarder. Les lamas prennent les armes, les ambans Fouts'in et Lapouten se donnent la mort, les Chinois de Lhassa sont massacrés, mais en sacrifiant leur vie, les ambans avaient fait avorter le complot. La Chine reconnaissante leur décerna des titres posthumes et leur éleva une pagode, la pagode des deux fidèles « Chouang-tchong ».

La Chine envoie deux nouveaux représentants, leur confère un droit limité de prendre part au gouvernement et dote Lhassa d'une garnison de 1.500 soldats. La royauté est abolie et le gouvernement intérieur remis aux mains du dalai, assisté de quatre kalons, dont l'un, lama, remplira les fonctions dévolues au Kuin-ouang. Le Thibet est divisé en postérieur et antérieur, et le pan-chan lama, chargé du premier. Le chef de Saokya qui depuis les Yuen portait le titre de roi est rendu indépendant du gouvernement central, 1750.

La Chine se tourne encore contre les Dzoungares, et sérieusement cette fois. L'histoire dit que le pays devint une solitude. Le bassin du Tarim envahi par les mahométans, sous la dynastie des Ming, fait aussi sa soumission. Cette conquête assurait la soumission du Thibet, car le dalai perdait l'appui qui ne lui faisait jamais défaut contre la Chine, 1757-1758.

La mort du dalai Kalzang survenue l'année suivante permettait encore à la Chine de contrôler plus efficacement le gouvernement intérieur. Le pan-chan, gouverneur du Thibet postérieur, et régent du royaume, était tout dévoué aux intérêts de l'empire.

Aux portes mêmes du Setch'ouan, les chefs thibétains qui avaient remplacé les aborigènes au XIIIe siècle dans les vallées du Ta-Kin et Siao-Kin se disputaient le pouvoir. La Chine intervient et ses généraux se font battre à plusieurs reprises. La lutte dure plusieurs années, et grâce aux divisions dans le camp ennemi, le général Akoui vient à bout de la résistance. p.220 Pour assurer sa conquête, le gouvernement de Pékin établit des camps chinois dans les principaux centres, 1775.

En 1779, le pan-chan lama (celui-là même qui s'était mis en relations avec le gouvernement des Indes Orientales), invité par l'empereur Kienlong se rend à Pékin et y meurt. Ce lama très honoré au Thibet voulait, dit-on, transmettre à sa famille le pouvoir qu'il tenait de la Chine. Son ambition mal déguisée lui aurait valu de se réincarner avant le temps. Après sa mort, ses frères se disputent le pouvoir et l'un d'eux débouté se retire au Népal.

Les Gourkhas du Népal qui supportaient assez mal l'arrogance des Thibétains prennent fait et cause pour le lama leur hôte, et envahissent le Thibet. L'amban chinois Patchong s'abouche avec eux et s'engage à leur payer une allocation annuelle. Il écrit en même temps à son gouvernement que le Népal briguait l'honneur d'être vassal de l'empire. Les Thibétains qui devaient faire les frais de ce tribut s'y refusent. Les Gourkhas au nombre de 18.000 passent les Hymalayas, s'emparent de Shigatse et pillent le palais. Les peureux Thibétains s'étaient enfuis, emmenant avec eux le pan-chan lama encore enfant (1791).

L'année suivante, 70.000 Chinois sous les ordres de Fou Khang-an traversent le Koukounor et arrivent à Lhassa en 40 jours. Le gouverneur du Setch'ouan se rend à Tchamouto pour assurer le ravitaillement. Les Gourkhas vaincus dans le Thibet méridional se retranchent dans une position très forte que les Chinois emportent. Les vainqueurs envahissent le Népal, s'emparent de Katmandou. Le Népal capitule et accepte la suzeraineté de la Chine. Il s'engage à porter tous les dix ans le tribut à l'empereur, à rendre le butin fait au Thibet et à livrer la famille du lama qui les avait poussés dans cette guerre.

La Chine, qui par ses seuls moyens, à plus de 2.000 kilomètres de sa frontière, venait de remporter un succès si éclatant, organise sa conquête... Les ambans n'avaient qu'un pouvoir limité, leurs pouvoirs sont étendus. Dorénavant ils traiteront sur un pied d'égalité avec le dalai lama et le pan-chan qui devront recourir à leur intermédiaire pour leurs relations avec l'empire. Les ambans et le délégué aux affaires barbares _{n.221} administreront directement les territoires de Poyal, Tchamouto, Louiouki, Tchraya, Gyadé (39 ts'ou), veilleront à la défense des frontières, inspecteront les garnisons, contrôleront les finances et régleront les questions d'ordre international qui pourraient surgir. À partir de cette époque aussi, le choix du dalai lama et du pan-chan est soumis à une réglementation sévère. Les lamaseries de Lhassa s'étaient arrogé le droit de choisir la réincarnation. En pratique, leur choix tombait dans une famille riche et puissante, ce qui constituait une sorte d'oligarchie. La Chine décida qu'à l'avenir les lamaseries choisiraient trois ou quatre candidats et que le dalai serait élu par le sort en présence des ambans. La même règle fut appliquée au panchan lama et au grand lama de Mongolie. Pour faire respecter ses ordres, la Chine établissait des garnisons sur toute la route du Setch'ouan à la frontière du Népal.

À la mort du huitième dalai lama Kiangpal, 1804, les lamaseries ne tiennent pas compte des règles posées par la Chine et mettent Longto sur le trône. Le Grand Conseil en considération de l'heureux choix ou plus exactement devant le fait accompli, dispense de l'irrégularité, mais

ordonne de ne pas continuer dans cette voie.

Par une coïncidence surprenante, les quatre dalai qui se succédèrent sur le trône durant la première moitié du XIX^e siècle, terminèrent mystérieusement leur carrière à l'époque où ils auraient dû gouverner par eux-mêmes. Leur disparition était due, dit-on, à l'ambition du premier kalon ou régent et aussi à la politique chinoise. La Chine en une circonstance crut de son devoir d'éloigner le régent meurtrier d'un dalai. C'était le fameux Péchi que connurent les Pères Huc et Gabet durant leur séjour à Lhassa. Il fut envoyé en exil dans la province du Hé-long-kiang, non pas tant toutefois à cause du meurtre du dixième dalai lama qu'à cause de ses allures indépendantes (1844).

Le Thibet lutte pour l'autonomie (1850-1905). — La Chine ne conservait sa suzeraineté sur le Thibet que par une politique d'isolement et d'intrigues. Les luttes qu'elle eut à soutenir sur son propre territoire dans la dernière moitié du XIX^e siècle, _{p.222} révolte des T'ai-p'in, révolte des musulmans, guerres étrangères, devaient fournir aux Thibétains l'occasion tant désirée de secouer le joug de la Chine et d'intervenir même dans le Thibet Oriental rattaché au Setch'ouan en 1727.

Un des chefs du Tchantouei, Kongboulangkié s'était emparé de la vallée du Niarong, et voulait annexer le Dergué. Le gouverneur du Setch'ouan ne peut répondre à l'invitation des Thibétains menacés. Lhassa envoie une armée sous les ordres de Punrapa, impose son protectorat au Dergué et s'empare du Tchantouei. En 1866, l'ordre était rétabli. La Chine sommée de payer les frais de la campagne préfère laisser au vainqueur l'usufruit de sa conquête. Punrapa devenu gouverneur du Tchantouei oblige ses voisins le Dergué et les cinq clans des Hor à lui payer tribut. Il se prépare même à annexer Litang et Batang, et à couper les communications de la Chine avec le Thibet. La Chine qui venait de réprimer la révolte des musulmans du Yunnan, 1870, et celle des Thibétains du Tchongtien, 1873, ordonne au débadjong (gouvernement thibétain) de rappeler son représentant au Tchantouei. Le Dergué en profite pour reprendre son indépendance,

1877, et le gouverneur du Setch'ouan, Lo Pin-tchang, envoie au Tchantouei l'intendant de circuit Che. Arrivé à Tatsienlou, ce dernier n'ose aller de l'avant et par l'intermédiaire de subalternes obtient 200.000 taëls des Thibétains. Il fait un faux rapport au trône et le gouvernement de Pékin laisse la contrée aux mains des lamas.

Au nord du Thibet, les Mongols et musulmans du Tarim et de l'Ili s'étaient révoltés dès 1865. Yakoubbey s'était proclamé roi en 1868. Les colons chinois étaient massacrés sans merci. Les Russes envahissent l'Ili et s'y établissent sous prétexte de leur venir en aide. Le Thibet paraît s'intéresser à leurs succès. Le gouvernement des Indes au contraire s'en effraie, soutient la politique d'indépendance de Yakoubbey et demande à la Chine de reconnaître son autonomie. Tso Tsong-tang après avoir pacifié le Chensi et le Kansou s'empare du pays et organise la province du Sinkiang 1875-1879. Deux ans plus tard, Chine et Russie réglaient la question de l'Ili.

Le treizième dalai, le dalai actuel Tobtan Gyatso, qui devait plus tard lutter, non sans succès, pour l'autonomie du Thibet, $_{\rm p.223}$ naissait durant cette période de troubles, 1875, dans le district de Takpo, au sud-ouest de Lhassa.

Au sud du Thibet, le territoire du Sikkim était depuis 1861, sous le contrôle de l'Angleterre. Les Thibétains digéraient difficilement cet affront. En 1885, Mac Dulay, délégué de son gouvernement à Lhassa, est arrêté à la frontière du Haut Sikkim par une troupe de Lhassa en armes. Il est rappelé à la demande de la Chine. Fiers de ce succès, les Thibétains envahissent le Sikkim, les Anglais les en chassent et s'avancent dans la vallée de Chumbi. Par un premier traité, 1890, la Chine au nom de son vassal fixe avec l'Angleterre la frontière entre le Thibet et le Sikkim, et par un second traité, 1893, ouvre Yatong au commerce anglais. Le Thibet en conclut que la Chine est impuissante à le soutenir et que sa politique d'isolement est menacée.

Survient la guerre sino-japonaise et la défaite de la Chine, 1894. Le dalai est de plus en plus convaincu de l'impuissance de sa suzeraine, il croit de son devoir de prendre les rênes du gouvernement, il a du reste

atteint sa majorité, il se libère du régent et de ses partisans par le poison.

La Chine qui perd du terrain autorise les Foutouktou de Tchraya et Tchamouto à envoyer des ambassades directement à Pékin. Comme son trésor est vide, elle charge le gouverneur du Setch'ouan d'exploiter les mines d'or des Marches thibétaines. L'occasion était favorable, le peuple du Tchantouei avait chassé le représentant de Lhassa. Le général Tcheou pénètre sans coup férir jusqu'au cœur du pays et avec l'assistance des indigènes éloigne les partisans du gouvernement thibétain. Tchang Ki, arrivé trop tard pour se couvrir de gloire, prend la route du Dergué, pille le trésor royal et emmène à Tchentou le roi, la reine et leurs deux fils. Tchantouei, Dergué et les cinq clans des Hors redevenaient chinois. La politique devait annihiler les fruits de cette conquête. L'amban Ouen-Hai et le maréchal tartare Kong-Cheou, jaloux du succès du gouverneur provincial Lou Tchouanling, achetés aussi, diton, par l'or thibétain, obtiennent de Pékin le retour du Tchantouei au Thibet (Lhassa aurait voulu l'échanger contre le Poyal), le renvoi des princes du Dergué et le retour de Kantze, Tchouo, Bérim, à leurs maîtres. Seule la principauté de Hor Tchangou, p. 224 dont le t'ou-se était mort sans enfant, recevait un délégué chinois, 1894-1897.

Après le mouvement xénophile de 1900, l'entrée des troupes alliées dans Pékin eut sa répercussion jusque dans le Thibet central. À Lhassa, le pouvoir était alors aux mains d'un triumvirat composé du dalai, du ministre Shrata et du bouriate Dordjieff. Ce triumvirat recherchait le protectorat de la Russie malgré l'opposition du parti nationaliste qui ne voulait pas secouer le joug de la Chine pour tomber sous celui de la Russie. Le dalai et ses agents pro-russes lui firent entendre qu'un traité avec la Russie les garantirait d'une autre intervention. gouvernement du tsar demanda même à la Chine de donner l'autonomie au Thibet. Les Anglais qui voulaient à tout prix éviter l'influence russe à Lhassa réclament au gouvernement thibétain, qui n'avait eu aucune participation aux traités de 1890 et 1893, la rectification des frontières du Sikkim. On sait le reste, insolence du

dalai lama qui refuse d'entrer en pourparlers avec le gouvernement des Indes, et d'obtempérer aux ordres des ambans chinois, campagne anglaise, fuite du dalai, traité de Lhassa. L'une des clauses du traité stipulait que le gouvernement de Lhassa devait exclure toute influence politique étrangère. La Russie était spécialement visée par cette clause. La Chine, dont on reconnaissait cependant la suzeraineté, ne l'était-elle pas aussi ? Rappelons-nous que l'axiome fondamental de la politique anglaise est de tenir la Chine aussi éloignée que possible de la frontière des Indes. La Chine qu'on voulait ignorer, consacre sa suzeraineté en ratifiant le traité de Lhassa et en payant la casse.

La Chine ne peut plus s'opposer à l'ouverture du Thibet. Elle se dispose à occuper effectivement les principautés des Marches. Le gouvernement de Pékin nomme un commissaire impérial à Tchamouto pour fixer là la frontière de l'empire. Le commissaire impérial Fong-Ts'uen, à son passage à Batang, préside en personne au défrichement de terrains confisqués. Il indispose chefs et lamas qui appellent les indigènes aux armes. Fong-Ts'uen consent à s'éloigner, il est massacré avec son escorte aux portes mêmes de Batang. Les lamas de la région se lèvent à leur tour. p.225

Campagne de Tchao Eul-fong (1905-1911). — Le gouvernement de Pékin paraît renoncer à son plan de colonisation ; on conseillerait aux pieux lamas de reprendre leurs exercices, et le procureur impérial serait le bouc émissaire « ce pelé, ce galeux d'où vient le mal ». Le général Ma Ouei-k'i entre le premier en campagne (mai 1905) et est suivi de près par l'intendant de circuit Tchao Eul-fong qui à son passage à Litang, se saisit des deux chefs indigènes. La terreur règne parmi la population indigène ; les chefs et le supérieur de la lamaserie de Batang sont exécutés, et, avec eux, bon nombre de coupables. Le général Ma rentre au Setch'ouan. Tchao Eul-fong reste libre d'agir sous sa seule responsabilité. La nouvelle des victoires chinoises jette l'effroi dans les rangs des révoltés. Seule, la lamaserie de Sam-péling (Hiangtchen) paraît décidée à continuer la lutte. Tchao Eul-fong les assiège dans leur citadelle, six mois durant. Les Chinois parviennent à découvrir

les conduites d'eau qui alimentaient le camp thibétain, et les coupent. Les assiégés aux abois envoient demander du secours à la lamaserie de Chantain. Les émissaires sont saisis et le plan, découvert. Les Chinois déguisés simulent les défenseurs. Hiangtchen leur ouvre ses portes et l'armée chinoise envahit la citadelle. Nombre d'assiégés étaient morts, le supérieur de la lamaserie, l'âme de la résistance s'était pendu. La citadelle est livrée aux flammes et ceux de ses défenseurs qui n'ont pu fuir au bourreau.

Les lamaseries de Chantain (Do) et de Khongkhaling font leur soumission. Sur les entrefaites, Tchao est nommé commissaire général des Marches, il transmet à son lieutenant Tchao Iuen le commandement de ses troupes, et rentre au Setch'ouan pour discuter avec le gouverneur provincial Sié Leang la mise en valeur des Marches thibétaines.

Tchao Eul-fong parti, l'armée chinoise se désagrège. Quelques compagnies fatiguées d'être sans cesse sous le coup d'une discipline de fer passent au Yunnan.

En 1907, la lamaserie de Lazong, perchée comme un nid d'aigle sur la rive droite du Mékong, en face Yerkalo, se révolte. Le jeune commandant Tch'en Fong-siang, à la tête de son bataillon, passe le fleuve et escalade la montagne. Les lamas prennent la fuite. La conséquence de ce coup hardi fut la p.226 soumission du Tsaorong. Le vainqueur, de peur de se compromettre, n'osa pas organiser sa conquête. Quelques mois plus tard, les Tsaoronnais redevenaient sujets de Lhassa.

Tchao Eul-fong, nommé vice-roi intérimaire du Setch'ouan, ne perd pas de vue sa mission et préconise la colonisation des Marches sous un gouvernement militaire fortement constitué. Les tentatives de Lou Tchouan-lin et de Fong-Ts'uen n'étaient pas encourageantes. Le gouvernement impérial admet toutefois son plan et érige en districts les principaux centres de Tatsienlou à Batang, et nomme Tchao Eul-fong, qu'il remplace par son frère à la vice-royauté, commissaire impérial du Thibet et gouverneur des pays frontières.

Tchao Eul-fong arrive à Tatsienlou à l'automne de 1908. Il entre dans les Marches par la route du Nord, pour répondre à l'appel du roi de Dergué dont le frère avait usurpé l'autorité. Pendant la campagne, Tchao Eul-fong charge son lieutenant Fou Houa-fong de surveiller les abords du Tchantouei. L'usurpateur Kiangpéjentsin et ses partisans, à l'approche du terrible Tchao, avaient pris le large. Les soldats chinois les poursuivent jusque dans les Baïen Kara. Le roi du Dergué remet son vaste territoire aux mains du vainqueur, Tchao Eul-fong fait proposer 100.000 taëls au gouvernement thibétain pour qu'il rappelle son représentant au Tchantouei. Lhassa refuse : il veut garder ce pays pour base d'opérations contre l'établissement de la nouvelle province chinoise.

À la fin de 1909, tout le territoire rattaché au Setch'ouan en 1727 (à part l'enclave du Niarong ou Tchantouei) était administré directement par la Chine. Une armée de 2.500 hommes sous les ordres du général Tchong In se dirige sur Lhassa. Le Tsaorong en armes veut lui en fermer la route. Tchao court à Tchamouto. Les Thibétains pris entre deux feux se retirent. Tchao Eul-fong ouvre aux nouvelles troupes la route jusqu'à Kiangta.

La panique se répand dans Lhassa où le dalai était rentré. Le gouvernement chinois qui l'avait comblé d'honneurs durant son séjour à Pékin, croyait l'avoir gagné à sa cause. La discorde se met dans le camp lamaïque. La lamaserie de Séra assume la protection des Chinois, et les partisans du dalai se p.227 portent à la rencontre des troupes chinoises qui n'ont pas de mal à les repousser. Le général Tchong entre dans Lhassa, le dalai avait fui. Une troupe lancée à sa poursuite s'avance jusqu'au Brahmapoutre que le dalai et son escorte venaient de traverser. Elle rentre à Lhassa tandis que les fuyards gagnaient à marches forcées la frontière indienne, neuf jours après leur départ de Lhassa (février 1910). Le dalai qui, cinq années plus tôt, fuyait devant l'armée anglaise, venait demander secours et asile au gouvernement britannique. La générosité anglaise dans sa campagne de 1904 portait ses fruits.

La fuite du dalai permettait à la Chine d'agir à son gré dans les Marches et au Thibet. De Tchamouto où il règne en maître, le gouverneur général rattache aux Marches les principautés de Sanchekioutsou, Tchamouto Louiouki, Tchraya, Kiangkha et Saguens, qu'il administre par des Lysekouan. Dans un rapport au trône, Tchao Eul-fong demande l'autorisation de rattacher aux Marches tout le territoire compris entre Tchamouto et Kiangta. Le gouvernement de Pékin prend avis des ambans qui trouvent cette mesure inopportune.

Tchao Eul-fong rentre à Batang qui doit être le centre de la province de Sikhang qu'il rêve d'établir, divise le Dergué en 5 districts et commence les travaux de construction d'un prétoire. En mars de la même année 1911, le commissaire des Marches est élevé à la dignité de vice-roi de Setch'ouan. Une révolte éclate dans le Poyal. Tchao Eulfong envoie le général Fong Chan prêter main-forte aux troupes de la garnison de Lhassa qui s'y trouvait en mauvaise posture. Avant de rentrer en Chine, le nouveau vice-roi veut solutionner la guestion du Tchantouei et fait proposer à Lhassa de l'échanger contre le Poyal. Sans attendre la réponse, il envahit le pays, en chasse le Nyarong-Chikyab, représentant de Lhassa, et le remplace par un délégué chinois. Sur sa route, il exige des chefs indigènes les sceaux qu'ils tenaient de Pékin et leur promet en retour un traitement annuel variant de 1.000 à 3.000 taëls suivant l'importance de leur principauté. En juillet 1911, il quitte définitivement les Marches pour se rendre à son poste. Il emporte l'espoir de triompher des réformistes chinois avec la même facilité qu'il avait triomphé des lamas thibétains.



IV

La Chine républicaine au Thibet et dans les Marches (1911-1919)

a

p.228 Fou Houa-fong, continuateur de l'œuvre de Tchao Eul-fong, après le départ du vice-roi, regagnait la « terre des herbes ». À Batang, pousse activement les travaux du prétoire. La révolution antidynastique vient entraver son œuvre. Le Setch'ouan est en ébullition. Dans la vallée du Ta-tou-ho, les frères maçons se liquent, le roi de Kiala affilié aux réformistes entre en campagne. Les Thibétains se lèvent à son appel. À Taofou, sous-préfet et missionnaire français sont assiégés et tombent aux mains des lamas qui leur font subir, quinze jours durant, un cruel martyre. À Ho-k'eou, MM. Kéribuel et Auffray, qui jetaient un pont sur le Yalong, assistent impuissants, de la rive droite du fleuve où ils se sont retirés, au pillage de leur maison et à la destruction de leurs travaux. L'armée chinoise des Marches, appelée au secours de Tchao Eul-fong menacé, ramène la paix sur son passage. Elle est enfermée dans Yatcheou et obligée de capituler. Tchao Eulfong, en décembre de 1911, est traîné en dehors de son prétoire et exécuté. Les Thibétains qui s'étaient retirés à l'ouest de Tatsienlou sont sommés de marcher contre cette ville mal défendue : ils refusent d'obéir, tuent quelques-uns de leurs chefs et rentrent dans leurs foyers.

La soldatesque des Marches devient un danger pour la ville de Tatsienlou, elle veut aujourd'hui se rallier au nouveau gouvernement et demain se déclare fidèle à l'empire. Les réformistes de Tch'eng-tou délèguent un des leurs dans les Marches thibétaines. Ly Tsou-pan à son arrivée à Tatsienlou, commence son règne par l'arrestation du frère cadet du min-tchen-se qu'il décapite. À la tête d'une petite troupe, il prend la route de Litang et se propose d'aller mettre les lamas de Hiangtchen à la raison. Le général Kou Tchan-ouen qui avait reçu le commandement des troupes Pien-kiun du commissaire par intérim Fou

Houafong, lui recommande de ne pas se lancer dans une pareille aventure. Il se rend au conseil d'ailleurs fort sage du général et rentre à Tatsienlou. Les Thibétains p.229 relèvent la tête et mettent le siège devant Litang. La garnison chinoise s'enfuit avec armes et bagages, le sous-préfet est tué au moment où il se préparait à les suivre. Batang et Yentsin sont sous une menace perpétuelle. À Batang, le général Kou organise la résistance; les hordes thibétaines allaient l'obliger à capituler, quand il reçut du renfort de Kongkio et Tchraya. Les soldats de Yentsin avaient, eux, prudemment abandonné leur poste.

Dans les derniers jours d'août 1912, le colonel Tchou Ten-ou entre dans les Marches et reprend Litang. Iun Tchang-hen, gouverneur du Setch'ouan et des Marches, va le rejoindre. À Hok'eou, il inaugure le pont P'in-si enfin achevé par nos compatriotes au milieu de difficultés quasi insurmontables. Avant de quitter Tch'eng tou, le gouverneur républicain des Marches avait juré de se rendre à Lhassa et avait nommé le colonel Tchang Mou-lin sous-préfet de Kiangta, qui devenait T'ai-tchao. Arrivé à Batang, il prétend n'avoir jamais eu la pensée de dépasser le Mékong. Le gouvernement britannique, qui en 1907 s'était engagé avec la Russie à ne pas permettre l'entrée des troupes chinoises au Thibet, avait fait savoir à la Chine qu'elle devait garder l'intégrité du Thibet. L'armée de Tchong In avait été obligée de regagner la Chine par la voie des Indes et le dalai avait repris possession de son trône.

En février 1913, les Chinois portent les armes contre la citadelle de Hiangtchen qui ne tombe en leur pouvoir qu'au mois de juin. Tch'en Pou-san est nommé commandant de la place et sous-préfet de Tinhiang. Le gouvernement central désignait à la même époque deux inspecteurs de circuit, et enlevait au général Iun son titre de gouverneur du Setch'ouan. Iun Tchang-hen part pour Tch'eng tou.

Un de ses officiers avait été chargé de rattacher Rougmé Tchangou, Pati Paouang, Tantong aux Marches thibétaines et de créer la souspréfecture de Tanpa. Les Thibétains se révoltent. Le commandant Tchen Hia-lin qui avait pacifié la région de Kieou-long est promu au

grade de colonel et chargé de réprimer la révolte. Le colonel Tchang Ou-lan, qui devait l'aider dans cette tâche, profite de l'absence du gouverneur pour proclamer son indépendance. L'audace lui fait défaut, il p.230 quitte la place et se heurte à l'escorte de Iun Tchang-hen qui rentrait dans les Marches. Sa troupe se débande, le général Iun pardonne aux rebelles, pleure sur eux et sur la république, se saisit de deux chefs qu'il décapite et rentre en triomphateur dans Tatsienlou (1^{er} septembre 1913).

Le même jour, sans motif plausible, le min-tchen-se quittait la ville et allait rejoindre les trois t'ou-se révoltés. Les vieilles troupes des Marches qui opèrent dans la région de Batang et sur le territoire compris entre le fleuve Bleu et le Mékong, parviennent à réoccuper les places abandonnées ou perdues, tandis que les troupes nouvelles (Loukiun) apaisent les révoltes de Nanzon, Hiangtchen Inférieur et Tanpa.

Cependant l'Angleterre réunissait délégués chinois et thibétain à Simla. La conférence qui ne prit fin qu'à la veille de la guerre européenne, n'eut point le résultat qu'on en attendait. Il y fut question de diviser le Thibet en extérieur et intérieur et de donner l'autonomie au Thibet extérieur sous la suzeraineté de la Chine. Avant de se séparer (juillet 1914) les délégués convinrent seulement que les partis en présence garderaient leurs positions et que la conférence serait reprise après la guerre européenne.

Le président Yuan Che-k'aï faisait passer par les armes le général Tchong In qui n'avait pu se maintenir à Lhassa, et était disposé à s'entendre directement avec le dalai lama sur la question thibétaine. L'accord paraissait possible et deux délégués du dalai arrivaient en décembre 1914 à Tatsienlou, avec mission d'entrer en pourparlers avec le commissaire des Marches Tchang Gni.

Une nouvelle révolte s'élevait dans le camp chinois cette fois. Le commandant Tch'en Pou-san avait massacré le général Ki et son entourage. Menacé dans son retranchement par le pacificateur Lieou Tch'en-hiun et le colonel Tch'en Hia-lin, il quitte Kiangtchen à la veille

du jour de l'an chinois, culbute les troupes qui osent lui résister, détruit le pont de Hok'eou et parvient sous les murs de Tatsienlou. Le commissaire des Marches prie les étrangers de négocier, l'entente est impossible ; après un jour de combat, les rebelles entrent dans la ville que le commissaire et sa troupe ont évacuée. Tch'en Pou-san p.231 permet à ses soldats de piller les bureaux du gouvernement. Dans la joie du triomphe, il ne songe pas à faire le guet, et six jours plus tard, les rebelles doivent fuir à leur tour et laisser la place au colonel Tch'en Hia-lin, à qui cette facile victoire valut les étoiles de général. Tch'en Pou-san devait être reconnu dans la région de Kiating et exécuté.

Le commissaire général Tchang Gni est remplacé par le général Lieou Jouei-hen. La guestion financière était de jour en jour plus difficile à résoudre. Malgré tout, et grâce à l'esprit de conciliation du nouveau commissaire général, l'année 1915-1916 (juillet), ne devait pas être troublée. En novembre 1915, les représentants des Marches optent à l'unanimité pour la monarchie constitutionnelle. À l'occasion de l'accession de Yuan Che-k'aï au trône, le commissaire se trouve dans la nécessité, pour éviter des troubles plus graves, de se séparer du gouvernement central. Cette séparation n'eut du reste aucune conséquence fâcheuse. En juillet, Lieou Jouei-hen fatigué des tiraillements entre les troupes des Marches, rentre à Tch'eng tou. Il y était invité par les Setch'ouanais qui se voyaient contraints de transmettre le pouvoir aux Yunnanais. Ts'aï Ngo confie à un de ses lieutenants le gouvernement des Marches. In Tch'en-hien à son arrivée à Tatsienlou désarme le bataillon de soldats qui avait pillé la ville dans la nuit du 31 août, et en passe une cinquantaine par les armes. Les anciens soldats des Marches (Pien-kiun) entrent en lutte contre l'autorité yunnanaise. In Tch'en-hien ne s'en préoccupe pas outre mesure et veut leur imposer des officiers de son choix. Pour gagner les bonnes grâces des lamas, il crée avec le concours d'un lama de Likiang descendant de la famille Mosso Mou, une société bouddhique, et pour alimenter son trésor, il décrète la vente des propriétés de l'État.

Yunnanais et Setch'ouanais sont de nouveau en lutte au Setch'ouan.

La position des Yunnanais dans les Marches devient critique. Pour comble, un lama s'est déclaré empereur dans la région de Mongkong. Ses partisans se sont emparés de Tanpa et menacent Tatsienlou (mai 1917). Les Yunnanais les arrêtent dans leur course et reprennent Tanpa.

À Pékin, Tchang Hiun vient de remettre Siuen T'ong sur $_{\rm p.232}$ le trône de Chine (juillet 1917). Le commissaire général assure les sudistes de son dévouement à la cause républicaine.

Les troupes des Marches viennent en armes réclamer leur solde au gouverneur yunnanais. Ils sont soutenus par les Setch'ouanais qui ont repris le pouvoir. In Tch'en-hien assure la défense de la ville, tout en préparant l'exode de ses troupes. Le général Tch'en Hia-lin est chargé de l'intérim jusqu'à l'arrivée dans les Marches du nouveau titulaire, Hiong Ko-wou; et les Yunnanais reprennent la route de leur province par Kieoulong et Mouly.

Le gouverneur du Kientch'ang, Tchang Ou-lan, celui-là même qui s'était proclamé gouverneur des Marches en 1913, furieux de n'avoir pas obtenu le poste tant désiré, menace d'isoler le général Tch'en dans les Marches, et proclame son indépendance. Le gouverneur des Marches par intérim admet dans son armée les soldats qui n'avaient pu déloger les Yunnanais, et entre dans le Kientch'ang. Les bandes de Tchang Ou-lan se désagrègent. Tchang Ou-lan tombe aux mains de ses adversaires, est écroué dans les prisons de Ningyuanfou où il meurt!

Sur les entrefaites, le général Tch'en est nommé gouverneur en titre des Marches thibétaines. Il songe à former deux brigades dont l'une resterait au Kientch'ang et l'autre disséminée dans les Marches. Ce plan aurait l'avantage d'assurer le ravitaillement des troupes chinoises dans les Marches, ravitaillement rendu de jour en jour plus aléatoire, par suite des luttes dont le Setch'ouan est le théâtre.

À la frontière thibétaine, les vieilles troupes de Tchao Eul-fong avaient reçu du général P'en Che chen, l'ordre de pénétrer sur le territoire de Lhassa. Les Thibétains qui veillaient en armes à leurs frontières passent le Mékong, s'emparent de Tchraya au sud, de

Louiyouki et Guenta au nord et assiègent Tchamouto. Les soldats de Dergué qui se proposaient de débloquer leurs frères d'armes sont cernés près de Tong-pan et obligés de se rendre. Tchamouto tombe au pouvoir des armées de Lhassa qui sont maîtresses de tout le territoire à l'ouest du fleuve Bleu et du Lintsinchan. Batang et Yentsin sont menacés. Le général Lieou Tsan-tin, commandant des derniers Pienkiun, entre en composition avec les vainqueurs qui manifestent le p.233 désir de fixer les limites du Thibet autonome. Pour ne pas s'attirer des démêlés avec les troupes du Yunnan et du Kansou, les chefs thibétains s'étaient bien gardés d'empiéter sur les territoires de ces provinces. Le général Liseou et le kalon lama, gouverneur des pays conquis, échangent leurs vues, en présence de M. E. Teichman, consul d'Angleterre. Le commissaire général Tch'en Hia-lin, qui n'est sans doute pas mécontent de l'échec des troupes Pien-kiun, trouve les revendications thibétaines inacceptables.

Les troupes de Lhassa continuent leur avance et cernent le colonel Tchang Hien-ouen sur la plaine de Rombatsa. Le commissaire aux abois consent alors à signer un armistice qui suspend les hostilités durant une année et fixe des limites provisoires.

Le territoire des Marches qui comptait 28 sous-préfectures n'en comprend plus que 16 dont 5 sans titulaires. Les Hiang-tchenois ravagent tout le pays entre Hok'eou et Batang. Litang tombe même entre leurs mains et les deux sous-préfectures de Batang et Yentsin sont isolées du reste des Marches.

À Pékin, l'Angleterre et la Chine discutent la double question de l'autonomie du Thibet et des frontières sino-thibétaines. La presse chinoise et japonaise met en demeure le gouvernement central de réserver tous ses droits au Thibet. Pendant ce temps, le terme fixé pour l'armistice approche; par un accord tacite, les belligérants ne reprennent pas les hostilités. L'armée chinoise est toujours dans le même état d'infériorité, et les troupes de Lhassa craignent en poursuivant leur avance d'obliger la Chine à entreprendre une campagne dont l'issue n'est pas douteuse.

Conclusion

@

La Chine a des droits sur le Thibet. Le Thibet, gouvernement tyrannique, s'il en fut jamais, n'est du reste pas mûr pour l'autonomie, quoi qu'on en dise. Il faut bien avouer que dans le passé la politique chinoise au Thibet était faite de mauvaise foi, de violence et de mensonge. Il est à craindre aussi que la Chine républicaine ne soit un jour ou l'autre p.234 sous la coupe d'une nation étrangère. Le gouvernement de Pékin, qui déjà emploie des conseillers étrangers pour son propre gouvernement, ne saurait trouver déplacée la présence à Lhassa des représentants des grandes puissances mondiales.

La question de la suzeraineté effective de la Chine sur le Thibet, une fois résolue, tout porte à croire que la Chine reviendrait volontiers aux frontières de 1727 et abandonnerait au Thibet, son vassal, les dernières conquêtes de Tchao Eul-fong.

Quant aux Marches thibétaines, réunies au Setch'ouan ou érigées en province, « la pacification doit en être envisagée comme une opération de police ».

La Chine pourrait compter sur le loyalisme des chefs indigènes, surtout si elle leur accorde un traitement et une parcelle d'autorité, et sur le loyalisme des populations en diminuant les corvées et les impôts qui les accablent.

Tatsienlou, 1^{er} décembre 1919.



DANS LE TIBET INDÉPENDANT 1

6-13 septembre 1920

a

p.237 À plusieurs reprises, le gouverneur de la province tibétaine voisine de Markhang (Bas-Khang), nous avait invité à Kiangkha, capitale de la province. Ce fut pour répondre à son aimable invitation que mon collègue, le père V. Nussbaum et moi, entreprîmes le voyage de Yerkhalo à Kiangkha, du 6 au 13 septembre 1920.

6 septembre. — Du plateau de Yerkhalo, nous descendons sur le bord du Mékong, au village de Gunra, dernier village mosso. Un peu audessus du village, un pont de corde reliait jadis les deux rives du Mékong appelé ici Da kio ou La kio. En 1905, les Tibétains s'étant révoltés contre la Chine, défense fut faite de le rétablir. Depuis lors, la population de la rive droite du Mékong doit franchir le fleuve, au village de Kiatha, sous l'œil vigilant des autorités chinoises.

Nous passons dans le village de Tinechu, propriété de la lamaserie de Khangda — source d'eaux chaudes — pour arriver dans la vallée encaissée et chaude de Laguichu, nombreux arbres fruitiers : pêchers, poiriers, noyers et grenadiers.

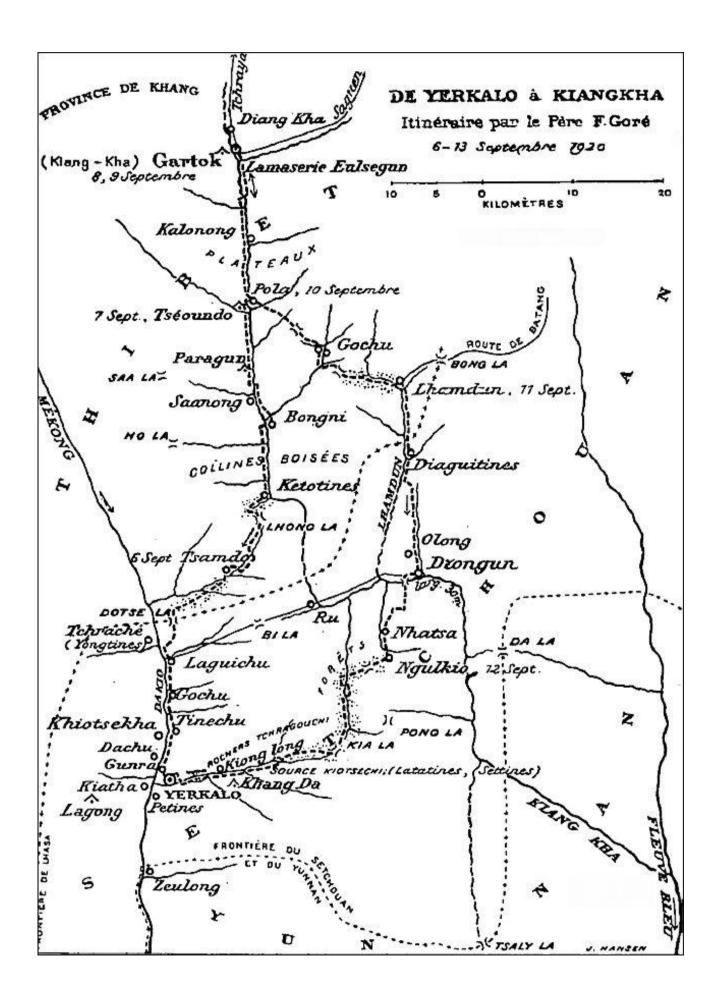
Les hameaux disséminés dans la vallée ont été détruits en 1912, par les troupes chinoises, à cause de leur participation au pillage et à l'incendie des villages des Salines. Les ruines ne sont pas encore complètement relevées. Pour éviter d'être de nouveau pillés, à la dernière avance des troupes de Lhassa, en 1917, les habitants de la vallée demandèrent protection aux envahisseurs, s'engageant à payer un faible tribut et à fournir des corvées aux soldats tibétains : ce qui ne les p.238 empêche pas de rester sujets de la Chine et corvéables à merci. Le ubesset (maire) chez lequel nous prenons notre réfection vient d'achever de reconstruire sa maison. Un Angkhien débite consciencieusement ses prières devant une table basse, et l'inséparable

¹ Dans le Tibet indépendant, Revue La Géographie, XXXIV, 1920, pp. 209-234.

bol de thé beurré. De Laguichu, une route conduit à la passe du Bila et de là au village du Ru, dans la vallée de Dzongun. Elle a été suivie par M. Jacques Bacot, en 1907.

Sur la rive opposée, un peu en amont de Laguichu, village de Tchrachi yongtine, dernier village dépendant de la Chine, sur la rive droite du Mékong, comme Laguichu en est le dernier village sur la rive gauche.

À partir de là, il n'y a plus de route sur les bords du fleuve : des montagnes rocheuses aux flancs escarpés ferment l'horizon. On éprouve la sensation d'être arrivés au bout du monde. La montée de Dotséla n'est pas longue, mais elle est très abrupte. C'est là que l'armée tibétaine, durant les premiers mois de 1918, attendait les troupes chinoises qui ne se présentèrent point. Elles eussent du reste été écrasées, tant la position des Tibétains était forte. Cette montagne est devenue la limite (provisoire?) du Tibet indépendant. Nous pénétrons sur « la terre des esprits ». À notre gauche, un glacier brille au soleil du midi; sur les bords du torrent qui en descend, une minuscule vallée de verdure jette une note gaie dans ce gigantesque chaos. En face de nous, droit au nord, quelques terrasses suspendues sur un abîme un peu plus haut ; au nord et nord-est, deux vallées ou plutôt deux ravins cultivés : Tsamdo. Nous entrons sous bois et notre route est bordée d'abricotiers sauvages. Au-dessous un torrent roule ses eaux dans la direction du Mékong dont on ne saurait soupçonner le cours, si nous ne l'avions quitté deux heures plus tôt. En pénétrant plus avant dans le ravin, nous côtoyons d'imposantes ruines : murs de terre battue que les pluies et les ans n'ont pu désagréger. Une série de ndobong (quadrilatères sur lesquels les pieux bouddhistes déposent en ex-voto des ardoises portant la sentence sacrée « O ma ni pé mé ong ») nous indique le voisinage du village. Il est situé à quelques dizaines de mètres au-dessus de la route. Notre maître de maison met un certain empressement à nous recevoir, mais il nous prévient que la chambre des hôtes est envahie par les p.239 puces. Qu'à cela ne tienne, le temps paraît au beau, nous coucherons sur le toit.



Les hameaux des deux vallées de Tsamdo avaient, après la division des Marches tibétaines en sous-préfectures, été rattachés à la sous-préfecture de Yentsing. À cause de la distance qui la séparait du centre de la sous-préfecture, les corvées étaient particulièrement difficiles. Ils profitèrent de la _{p.240} présence des troupes de Lhassa à Khiangkha pour tourner le dos à la Chine. De prime abord, ils ne gagnèrent pas au change : plus de 300 soldats tibétains s'établirent dans la région et vécurent aux frais de la population. Actuellement il ne reste plus qu'une escouade (10 hommes). Mais que ferait la Chine, si elle réussissait par la diplomatie ou par les armes à reconquérir le pays ?

7 septembre. — La nuit a été plus que fraîche sur notre toit. Dès cinq heures nous mettons le pied à l'étrier. Une demi-heure plus tard nous passons sur le dzong (forteresse) occupé par la petite troupe tibétaine. L'ascension de Lhongla est relativement douce. Au col, panorama superbe : dans la direction du nord-est plateaux à perte de vue ; au-dessous de nous, forêts épaisses ; au milieu de tout cela, un village, un seul, que nous n'atteindrons qu'après trois heures de route. La descente dans la forêt est aisée. Au pied de la montagne, nous ne sommes pas peu surpris de trouver quelques maisons, et une vallée bien cultivée. Nous sommes sur la rive droite de la rivière de Kiangkha, au village de Kétotines. La rivière qui vient du nord se dirige vers l'est. La vallée est étroite, l'agriculture est favorisée par l'eau de nombreux ravins, le blé et l'orge sont mûrs.

Nous remontons la rivière de Kiangkha, bordée de collines boisées. À partir du Bongni la vallée s'élargit quelque peu, mais le blé et l'orge sont remplacés par des prairies. La lamaserie de Paragun est délicieusement située au milieu d'une immense pelouse. La culture reprend aux environs de Tséoundo ; la vallée atteint là un kilomètre de large. La vallée est bien peuplée. Sur la colline voisine, les lamas construisent un temple ; l'ancien avait été détruit par les soldats chinois. Sur le toit d'une maison voisine de la nôtre le Khong niérts'ong (intendant du gouverneur) a fixé sa tente. Il est à Tséoundo, depuis quelques jours, pour régler un procès. En 1917, il était chef de la garde

nationale tsaronnaise; à deux reprises, il voulut, sans ordres, dit-on, s'emparer des Salines. Il fut battu par le commandant Yang té-sé et blâmé par son supérieur, qui a sans doute oublié cette algarade. À notre arrivée, il se hâte d'envoyer un courrier au gouverneur pour le prévenir de notre voyage. p. 241

8 septembre. — La vallée est plus large, les collines déboisées et moins hautes, nous sommes dans la région des plateaux. Nous rejoignons un cavalier tsaronnais qui se rend à Kiangkha, pour un procès. Il nous décrit la misère du peuple : d'après ses dires, les corvées sont très pénibles. Les Tsaronnais doivent, à leurs frais, se rendre fréquemment à Atuntze et en rapporter sucre, thé, toiles, etc. pour leurs maîtres. Les Chinois exigeaient aussi les corvées, mais payaient les services. Nous sommes rejoints par un groupe d'amazones qui, ornées de leurs plus beaux atours, se rendent, au galop de leurs chevaux, aux danses de Kiangkha. À huit heures trente, notre compagnon de route nous indique un rideau d'arbres. Kiangkha est blotti derrière. Sur le plateau, une infinité de rats sans queue se chauffent au soleil. Ils ont littéralement creusé le sol. Nous passons devant le camp tibétain qui paraît abandonné. La ville ? de Kiangkha dans laquelle nous faisons notre entrée se compose d'une unique rue assez large, bordée de maisons basses. Au milieu du village, deux maisons dominent : la lamaserie Eulségun et le dzong (palais!) du gouverneur. Dans ce vaste bâtiment, ancienne résidence du sous-préfet chinois, le gouverneur nous a fait préparer une chambre. Son homme d'affaires nous y reçoit, le gouverneur est très occupé : il doit assister à la comédie qui durera tout le jour. Sur ces entrefaites, une sonnerie anglaise nous avertit que le gouverneur quitte sa résidence, la lamaserie voisine (comme il a l'intention de reconstruire son palais, il s'est transporté à la lamaserie). L'escorte du gouverneur se compose d'une vingtaine de soldats, habillés à l'européenne, bourgeron et pantalon de toile jaune, brodequins et molletières, le couvre-chef est de même matière que le vêtement. Derrière eux, quatre gardes habillés de velours rouge, puis viennent le gouverneur à cheval, sa femme, dont la

monture est conduite par deux valets, les officiers (kouts'aub) et le personnel de la maison du gouverneur. Cette cavalcade, suivie de toute la population, qui se tient respectueusement à distance, se rend dans l'enceinte réservée à la comédie.

Nous profitons de la liberté dont nous jouissons pour faire notre tour de ville, c'est vite fait. Le village ne compte qu'une trentaine de maisons, reconstruites par les corvéables en 1918, après la capitulation de la troupe chinoise. Quand les soldats p.242 chinois apprirent l'avance des troupes de Lhassa, ils brûlèrent le village et se retirèrent dans la lamaserie et le « dzong ». Sur l'emplacement de la pagode chinoise vouée au dieu de la guerre, Kouan-ti, le gouverneur a construit un petit chalet. Le dieu protecteur de la cité (Tch'eng-houang) n'a pas reçu plus d'égards que Kouan-ti et son temple est démoli. En dehors du village, deux enceintes murées et entourées d'arbres, ceux que nous apercevions ce matin, sont propriétés du gouverneur et de la lamaserie. La lamaserie se compose d'une vaste cour centrale dont le fond est occupé par le temple ; un artiste a abandonné une statue de terre glaise inachevée. La lamaserie est vide tout comme le village, lamas et laïques sont à la comédie.

Notre domestique s'est mis à la recherche du père Renou; l'opération est aisée, tout le monde à Kiangkha sait où reposent les restes du « Chinois de Bouga ». C'est ainsi qu'on appelle le fondateur de la Mission catholique du Tibet. Nous nous rendons nous-mêmes dans le ravin indiqué : il répond parfaitement aux indications laissées par nos missionnaires. Le tertre qui contient les ossements du défunt est effondré. Ce tertre abandonné depuis cinquante-cinq ans a été respecté des lamas eux-mêmes.

En rentrant au village, notre attention se porte sur un trapèze auquel sont appendus deux fouets. Un Chinois qui rôdait autour de nous et ne cherchait qu'une occasion d'entrer en conversation, nous en explique l'usage. Il sert, nous dit-il, à attacher les coupables condamnés à la flagellation. Ceux qui reçoivent ce châtiment, sont suspendus nus au trapèze, et les bourreaux les fustigent sans répit. Et pendant que nous

regagnions notre domicile, notre Chinois s'étend sur ce sujet, avec une certaine complaisance. À la porte d'entrée du « dzong » nous n'avions pas encore remarqué quelques paires de mains suspendues à une colonne extérieure. Notre cicérone qui nous les indique nous déclara que depuis son entrée en charge, le gouverneur a ordonné bon nombre d'amputations. Les opérateurs étirent bien la peau qu'ils lient fortement au-dessus du membre à amputer, et à l'aide d'un sabre tranchent ou scient. Ordinairement les parents et amis du supplicié sont autorisés à lui donner leurs soins. Ils ramènent la peau sur la plaie et plongent le moignon dans de la graisse d'agneau bouillante, p.243 pour arrêter l'hémorragie. Ce supplice serait préféré à celui de la flagellation. Par respect de la morale bouddhique, sans doute, la peine capitale est rarement infligée ; si quelqu'un est jugé indigne de vivre, il est cousu vivant dans une peau de yak et jeté au fleuve.

Toujours suivis de notre Chinois, nous montons sur la terrasse de la maison. Il nous donne d'intéressants détails sur la région. Au nord est le village de Diangkha, d'où les Chinois ont fait Kiangkha. Le village où nous sommes s'appelle Gartok. Après la conquête de Yo Kong-ye, dans les premières années du XVIIIe siècle, le camp chinois se trouvait à Diangkha. Les Chinois n'occupèrent Gartok que longtemps après, pour protéger soi-disant le gouverneur tibétain, auguel ils avaient donné le titre de commandant (in kouan), mais plus probablement pour le surveiller de plus près. Cette entrée en matière amène notre homme à nous donner son « curriculum vitae ». Sous l'empire, il faisait partie de la troupe chinoise et avait pris femme dans la région. Depuis l'avènement de la République, il a repris son ancien métier de tailleur et a rempli tour à tour le rôle d'interprète au prétoire chinois et au « dzong » tibétain. Jusqu'à présent, il a été assez habile pour se faire accepter dans le camp vainqueur. Il a été témoin de la prise de Kianghka par les Tibétains, en 1912, de la destruction du village par les Chinois, à leur retour de Batang qu'ils avaient débloqué, et plus récemment, en 1918, de la capitulation de ses compatriotes. D'après lui, lors de l'avance tibétaine, il ne restait que quelques dizaines de

soldats chinois dans la citadelle, le gros de la troupe s'était porté au secours de Tchraya, laissant femmes et enfants à Kiangkha. Quand les Tibétains se présentèrent, les femmes, par leurs supplications et leurs larmes attendrirent leurs maris et protecteurs, qui se rendirent. Les femmes furent autorisées à suivre leurs maris en Chine, par les Indes, ou à rentrer dans leur famille. Bon nombre d'entre elles préférèrent vivre en la compagnie des soldats de Lhassa.

Le Chinois, mis en verve, nous dépeint les horreurs du régime tibétain. Au fond pourtant, il ne désire pas trop le retour de ses compatriotes : une nouvelle volte-face ne serait peut-être pas prise au sérieux par les autorités chinoises! Un corvéable, mis à notre disposition, enhardi par les confidences _{p.244} de l'interprète, nous assure qu'il doit rester six mois par an, à Gartok, en service commandé.

De notre toit, nous avons une vue superbe sur la prairie et les collines voisines, vers le nord, route de Tchraya, un peu vers l'est, route de Saguen. Au sommet des collines, les Chinois avaient établi des postes de défense; les pierres en ont été entassées, surmontées de drapeaux superstitieux; elles témoignent maintenant de l'esprit pacifique et religieux des Tibétains.

La nuit nous surprend devant ce tableau. Le gouverneur et son escorte rentrent à la lamaserie dans le même apparat qu'ils en étaient sortis le matin. La femme du gouverneur tibétain de Lhassa porte un diadème triangulaire, à la base duquel les cheveux se divisent en deux tresses.

Vers neuf heures, couvre-feu, sonnerie anglaise. Le silence se fait autour de nous, un héraut crie quelques avertissements.

9 septembre. — Le gouverneur passe directement de la lamaserie dans le dzong par une porte dérobée et nous vient faire visite. C'est un homme d'une quarantaine d'années, de taille au-dessus de la moyenne. Il est vêtu à la chinoise : botte de velours, robe et gilet de soie. Sa conversation est aisée, il paraît enchanté de faire notre connaissance. L'heure de se rendre à la comédie est proche, il nous quitte en nous

invitant à le venir rejoindre sous sa tente. Après son départ, les officiers du camp se présentent à leur tour. Ils sont originaires de la région de Lhassa, comme le gouverneur du reste. Ils vantent la beauté et la richesse de leur pays et se trouvent dépaysés dans cette misérable province de Khang.

Le titre du gouverneur du Mar Khang (Bas Khang) est t'iquié, (maître du sceau). Ses sujets le désignent sous le nom de Chi khiaub, titre réservé aux officiers supérieurs de Lhassa. Son gouvernement s'étend sur le Sodé, nom qui rappelle l'origine mongole de la population de Kiangkha, le Tsarong et le Dzayul. Le Sodé est administré directement par le gouverneur assisté de 9 chefs subalternes. Le Tsarong et le Dzayul sont divisés en quatre sous-préfectures. Le gouverneur Néchiépa (c'est son nom) cumule toutes les fonctions d'administrateur, juge et collecteur d'impôts. La population totale du Bas Khang serait de 6.000 familles, dont 1.500 corvéables. Les n 245 autres sont fermières du gouverneur, de ses subalternes, des lamaseries et de riches tributaires. En principe, la terre appartient au gouvernement. Elle ne peut être vendue, mais seulement louée, moyennant la charge de l'impôt et de la corvée. Les terrains transmis aux lamaseries pour œuvres pies, aux chefs, à l'occasion de services exceptionnels, sont seuls exempts de corvée et d'impôt.

Un lama déjà ivre, il est neuf heures du matin, vient nous inviter à nous rendre à la comédie. Il prétend qu'après les danses, ce qu'il y a de plus intéressant à voir, ce sont les toilettes. Ce lama, bon vivant, nous raconte qu'il a depuis de longues années quitté la lamaserie. Il était jadis au service du gouverneur, et se retira sur le territoire de Lhassa, après la conquête chinoise. Il n'est rentré à Gartok que depuis deux ans, bat la caisse et brûle l'encens, au bénéfice du t'iguié, comme par le passé.

Le gouverneur nous envoie chercher. Nous nous rendons à son invitation. Tout Gartok est là, autour d'une dizaine d'acteurs masqués dont les spectateurs ne paraissent pas se préoccuper. Un arlequin qui gambade autour d'eux et les interpelle, les amuse bien davantage. Le

gouverneur nous reçoit sous sa tente, il a fait dresser une table et nous y sert une collation copieusement arrosée de thé beurré. Les contorsions et les chants inintelligibles des acteurs, malgré les explications de notre hôte, ne nous intéressent que médiocrement, et nous prenons congé du gouverneur. En quittant l'enceinte de la comédie, nous passons devant les tentes de la femme du gouverneur, des lamas grands et petits, qui constituent l'orchestre, des officiers et des soldats du camp. La plèbe s'entasse entre les tentes. Notre sortie est le signal du départ d'un bon nombre de spectateurs qui s'en vont faire la dînette sur l'herbe. Alors les réflexions du lama nous reviennent à l'esprit. Les femmes sont revêtues de leurs habits de fête, amples vêtements de drap gris ou rouge, bottes de laine multicolore, pesantes boucles d'oreilles retenues par des chaînettes, tresse qui traîne à terre ornée d'une rangée de turquoises. Enroulée autour de la tête, cette rangée de turquoises forme couronne. De 246

10 septembre. — Nous avons décidé de partir aujourd'hui. Nous aurions voulu rentrer par la route des bords du Mékong, mais elle n'est pas praticable pour nos mulets. Nous rentrerons par le village de Lhamdun, ce qui nous permettra de voir le camp tibétain le plus rapproché de la Chine. Avant de partir, nous allons remercier le gouverneur de son aimable réception. Après les remerciements d'usage, nous lui demandons s'il autoriserait un de nos compatriotes établi à Atuntze, à faire le commerce de laine sur son territoire. Il nous répond évasivement qu'il ne s'opposera pas au commerce, mais qu'il ne peut assurer protection aux commerçants. Chaque jour, vols et brigandages se commettent sur son domaine, notamment aux Saguen. La proximité de la frontière chinoise permet aux coupables de se soustraire aux poursuites.

Nous amenons la conversation sur Lhassa. Il nous parle de l'engouement de la jeunesse pour l'étude de l'anglais, des bonnes relations de son gouvernement avec celui des Indes, du commerce, etc. Actuellement le chef du gouvernement temporel, qu'il décore du titre de *kougma* (empereur) autrefois réservé à l'empereur de Chine, et non

de *guielbo*, qui indique la vassalité, est Chokang, successeur de Shrata, mort l'an dernier. Les quatre grands ministres ou kalun sont le kalun lama, dictateur de la province de Khang reconquise et désigné ordinairement sous le titre de saong khienbo, maître suprême de la terre; Ts'arong, Hatchi et Tchiemen. Le gouverneur nous reconduit à notre chambre par la porte qu'il avait prise pour nous faire visite la veille, et nous préparons notre départ.

Dès deux heures nous étions à Pola, à l'embranchement des routes de Tséoundo et Lhamdun, nous demandant si nous pourrions atteindre Gochu avant la nuit. Un géant, le visage défiguré par la variole vient nous tirer de notre indécision, en nous offrant l'hospitalité. Nous acceptons avec d'autant plus d'empressement que notre hôte a joué en 1912 et en 1918 un rôle important dans la lutte contre la Chine. Il relève actuellement les ruines laissées par les Chinois. En 1912 il était à la tête des troupes qui incendièrent les villages des Salines et avait élu domicile à la Mission catholique, dont il a gardé un souvenir très fidèle. Après la victoire chinoise, il se retira sur la rive droite du Mékong et n'est rentré à Pola qu'après la capitulation de Kiangkha. En 1918, il se préparait de nouveau p.27 à attaquer les Salines, quand l'échec des Tsaronnais à Kiatha et l'armistice sino-tibétain l'en empêchèrent.

Il nous donne des renseignements sur l'armée tibétaine d'invasion. Elle se composait de 6 *nda* (régiments). Chaque *nda* ne compte que 500 hommes divisés en 2 *reu* (bataillons) et 5 centuries ou *gya*. Audessous du centurion viennent les lieutenants (*chielngo*) et les chefs d'escouade (*kyopun*). Cette armée a subi de sérieuses pertes devant Louianki et Chamdo. Actuellement 3 *nda* occupent le Dégué, 2 autres le Sanguen et le sixième le village de Lhamdun. En cas de reprise des hostilités, les gardes nationales seraient appelées à renforcer cette armée. Le Bas Khang devrait fournir 1.500 hommes.

Sous l'administration tibétaine, l'impôt foncier est plus faible que sous le régime chinois, mais les corvées ne sont pas rétribuées et la population doit fournir bois, viande, etc. aux représentants du Gouvernement de Lhassa, sans aucune compensation.

11 septembre. — Toute la journée nous faisons du sud-sud-est. Entre Pola et le village de Gochu, petite colline boisée. Au pied du versant est, ruines et terrains abandonnés. La vallée de Gochu peut compter une trentaine de maisons, ou plutôt de ruines de maisons dans lesquelles s'abritent tant bien que mal les habitants. À la sortie du village, l'ancien camp chinois n'offre plus que des murs calcinés. Nous suivons quelque temps le ruisseau qui arrose la vallée du Gochu. Il rejoint un peu plus bas la rivière de Kiangkha, au village de Bongni. Nouvelle passe et descente dans la vallée de Lhamdun, au milieu d'une forêt de sapins. Nous passons devant un superbe ndobong. La sentence sacrée est gravée sur des pierres de marbre coloriées. Nous croisons des corvéables qui poussent devant eux des yaks chargés de bois : ils doivent fournir, chaque jour, 80 charges de bois aux soldats du camp. Nous entrons dans le village, toute la population est sur les toits ou dans la rue. Un Chinois, à l'oreille coupée, nous avertit que toutes les maisons sont occupées militairement, et qu'il nous sera impossible d'y trouver un logement. En dehors du village se trouve une maison neuve et très humide, nous nous y installons pour la nuit. Nous sommes littéralement accablés de visites : soldats et femmes entrent p.248 sans façon. Les soldats de Lhassa ne se distinguent de la population civile que par leurs bottes, leur chapeau et une paire de boucles d'oreilles (une grande et une petite). Quelques-uns d'entre eux portent encore un gilet orné de lisérés rouges. Ils sont, dit-on, près de 200, restes du régiment qui délogea les Chinois des places de Tchraya et Chamdo. Leur colonel ou ndapun est à Chamdo, l'un des deux commandants ou reupun vient de mourir. Comme nous demandions le nom du commandant de la garnison, il nous fut répondu que les chefs tibétains n'étaient désignés que par leur grade. Nous allons faire un tour dans le village, autrefois célèbre par la foire qui s'y tenait chaque année et où marchands chinois et tibétains échangeaient leurs produits. Le village est un groupe de 25 maisons, autour d'un temple inachevé. Ce temple possède une statue de pierre que la croyance populaire dit être sortie de terre, à cet endroit. La divinité qu'elle représente est connue sous le nom de Nangba Nangtzine. Sous la domination chinoise, son culte

tendait à disparaître, son temple était détruit. Les pieux tibétains en ont relevé les ruines et les pèlerins y reviendront nombreux faire leurs dévotions. Dans le vestibule du temple, un groupe de soldats tibétains jettent les dés, les enjeux sont des roupies chinoises qu'ils préfèrent à leurs roupies tibétaines (valeur 0,10 taël). On nous présente un soldat chinois malade. Nous lui conseillons de se rendre à Batang, où il pourra trouver les soins que réclame son état, mais il n'ose y aller. C'est un transfuge, il craint d'être reconnu et de subir la peine que son crime mérite. Dans le groupe qui nous entoure, nous n'avons pas de peine à reconnaître quelques autres de ses congénères, qui, comme lui, ont tourné leurs armes contre la Chine.

En rentrant au logis, le voisin qu'on décore du titre pompeux de *lumbo* (ambassadeur) nous invite à nous transporter chez lui et le déménagement s'opère. Ce lumbo n'est autre que le maire du village. Il avait jadis fui devant les Chinois et s'était retiré à Lhassa d'où il est rentré à la suite de l'armée tibétaine. Les Chinois avaient confisqué ses biens et transformé sa maison en école. Le gouvernement tibétain lui a tout restitué et il gouverne les 77 familles de la vallée.

Une procession passe à notre porte, nous montons sur le toit et en suivons tous les mouvements : une bannière, un p.249 groupe de jeunes gens portant des diablotins de farine coloriée, quelques lamas, casque en tête, suivis de toute la population y compris la gent militaire. Sur la route, de temps à autre, un groupe de soldats déchargent leurs fusils. La procession s'arrête près d'une meule de paille. L'officiant, à quatre reprises, lance en l'air les grains que lui présente un servant, on allume la meule de paille et le lama y jette les diablotins après les avoir exorcisés. Pendant toute la cérémonie, grosse caisse et cymbales rendent leurs plus assourdissants « accords ». Les pieux bouddhistes rentrent au village en désordre. Les mauvais esprits sont conjurés.

12 septembre. — Nous suivons la petite rivière de Lhamdun, grossie à 500 mètres de ce village, du ruisseau de Bong longnda à l'embranchement de la route de Batang. La limite entre le Tibet et la

Chine est près de là, au sommet du Lingtsinchan. Sur le versant oriental de cette montagne, se trouve le plateau de Bong. En 1918, la population du plateau fit sa soumission à l'armée tibétaine d'invasion et depuis lors lui paie un faible tribut en paille, beurre, etc., tout en restant soumise à la Chine. Après deux heures de marche, nous sommes en vue du village de Diagnitines dont les eaux se jettent dans la rivière de Lhamdun. Il appartient à la Chine qui a conservé le territoire des anciens chefs de Batang. Entre Diagnitines et Lhamdun, la frontière sino-tibétaine est constituée par la ligne des collines orientales, contreforts du Lingtsin. À partir de Diaquitines, la frontière est à l'ouest de la rivière de Lhamdun. Nous rejoignons la route de Batang à Yerkhalo. Elle est bordée de sapins et sur tout le parcours des ruines attestent que la contrée fut jadis cultivée. Le ruisseau de Ten et d'Olong court parallèlement à la rivière de Lhamdun, pour se jeter à Dzongun dans la rivière de Kiangkha. La rivière de Kiangkha est à cet endroit large de 25 à 30 mètres. La vallée de Dzongun est riche et bien cultivée. Jadis le sous-préfet tibétain y avait sa résidence.

Après avoir franchi la rivière sur un pont de bois, nous commençons l'ascension du Kiala. Derrière une arête de la montagne, se cache l'étroite vallée de Nhatsa, large à peine de 200 mètres, et longue de plus d'un kilomètre. Les champs en terrasses sont arrosés par un ruisseau dont les agriculteurs p.250 se disputent l'eau. Là, comme partout ailleurs dans cette région montagneuse, on ne peut cultiver que s'il y a un ruisseau à proximité. L'eau est si précieuse que durant la nuit, elle est conduite dans un bassin pour l'irrigation du lendemain. Le plateau de Ngulkhio est au sommet de la vallée. Nous sommes suivis de près dans le village par un groupe de soldats chinois qui rentrent à Yentsing avec femmes et enfants. Ces messieurs et leurs femmes indigènes, désignées communément sous le nom de « Diazama », « mangeuses de Chinois » voyagent aux frais des corvéables, qui doivent leur procurer chevaux de monture et de bât.

Notre maîtresse de maison nous reçoit avec empressement et nous offre laitage, œufs et vin d'orge.

13 septembre. — L'ascension continue, en pleine forêt. Nous remontons un torrent profondément encaissé que nous passons et repassons sur des ponts de bois mal dégrossis. Au-dessus de l'épaisse forêt, d'immenses rochers se dressent vers le ciel et forment un cadre majestueux aux plateaux. Le froid commence à se faire sentir et les pasteurs qui y ont passé l'été s'apprêtent à en descendre avec leurs troupeaux de yaks et de moutons.

De la passe du Kiala (4.500, d'après Bacot), nous distinguons très nettement les chaînes de montagnes qui partagent les bassins du fleuve Bleu, du Mékong et du Salouen. Ces trois fleuves, qui se rapprochent encore davantage au sud, ne sont pas éloignés les uns des autres à vol d'oiseau, mais l'ascension des lignes de partage doit être longue et difficile. À l'ouest nous dominons les imposantes ruines de la lamaserie de Lagong. À chaque invasion, elles ont servi de rempart aux troupes de Lhassa.

Nous « dégringolons » par un chemin en lacet la pente du Kiala, pour rejoindre le filet d'eau qui court dans le ravin, et nous reposer auprès d'une source d'eau minérale (Kiots'échi). À l'orée de la forêt, villages de Latatines et de Settines. Les maisons ont été incendiées en 1912, par les troupes chinoises, pour punir les habitants d'avoir logé l'ennemi. Nous entrons dans la vallée de Kiouglong, les sarrasins sont en fleur et l'avoine jaunie. La présence de la lamaserie de Khangda est signalée par de nombreux ndobong (obo) et khientein. Khangda est situé sur un plateau bien cultivé à 300 mètres au-dessus de la route. Au pied du plateau, un petit temple indique aux passants le chemin de la lamaserie. Les pieux bouddhistes s'y rendent à certaines époques de l'année pour jeûner, d'où son nom de temple des jeûneurs. Un couvent de femmes s'est établi dans le voisinage. En face, une maison qui ressemble à une forteresse abrite les vieux lamas qui se préparent à transmigrer.

Au bas de la vallée, les majestueux rochers de Tchragouchi s'élèvent à pic à une hauteur de 200 mètres. Ce défilé constituerait une position stratégique de premier ordre. Il est encombré de khientein et ndobong,

élevés en l'honneur des esprits qui sont censés résider au sommet de ces rochers.

Au sortir du défilé, les ruines de la lamaserie de Lagong apparaissent de nouveau, perchées comme un nid d'aigle, au-dessus du Mékong. Une demi-heure plus tard nous étions de retour à la mission catholique.

Yerkhalo, 12 mai 1921.



NOTES SUR LES MARCHES TIBÉTAINES DU SSEU-TCH'OUAN ET DU YUN-NAN 1

Ι

Les Marches tibétaines du Sseu-tch'ouan (Tchouan-pien 川 邊)

@

A. — Généralités

p.319 Le vaste territoire situé entre le 99° et le 103° de longitude Est de Greenwich et le 29° et le 33° de latitude Nord est désigné par les Chinois sous le nom de « Marches du Sseu-tch ouan » et plus ordinairement sous celui de « Marches tibétaines » par les Européens. Pour plus de précision, nous l'appellerons « Marches tibétaines du Sseutch'ouan », par opposition aux Marches du Yun-nan et du Kan-sou.

Notes historiques. — Après sa campagne au Tibet en 1720, la Chine rattacha au Sseu-tch'ouan toute la partie orientale du territoire soumis. Ce territoire, connu sous le nom de « Territoire des dix-huit chefs indigènes » (che-pa t'ou sseu $+ \pi \pm \vec{n}$), était en fait administré par cent vingt chefs, héréditaires pour la plupart. La Chine les confirma dans leur charge, leur remit titres et diplômes, se contenta de prélever un faible impôt et d'établir des camps dans la région de Ta-tsien-lou et sur la route du Tibet. En 1726, la Chine fixa les limites entre le Sseutch'ouan et le Tibet au sommet du mont Ning-tsing au sud-ouest de Batang. Partout ailleurs, les limites occidentales des territoires limitrophes du Tibet : Batang, Dégué et Lhato, devenaient les limites entre le Sseu-tch'ouan et le Tibet.

Après la campagne anglaise de 1904 au Tibet, la Chine se proposa d'administrer plus directement le territoire des Marches dont elle voulait

¹ <u>Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient, tome XXIII, 1923, pages 319-398</u>.

porter les _{p.320} limites à Chamdo (Khiobmdo, Tch'a-mou-to, Tch'ang-tou hien). Une révolte éclate ; Tchao Eul-fong la réprime. De 1905 à 1911, le commissaire impérial Tchao divise le pays en districts et forme le projet de créer une nouvelle province chinoise avec Batang pour capitale. La nouvelle province, comme son nom (Si K'ang) l'indiquait, aurait compris le territoire des dix-huit *t'ou-sseu* du Sseu-tch'ouan occidental (Si) et la province orientale du Tibet, la province de K'ang. Cette nouvelle délimitation amenait la Chine à Kiangta, à huit jours à l'Est de Lhassa.

En 1912-13, les Tibétains profitent des troubles antidynastiques pour réoccuper le territoire compris entre Kiangta et le Wa-ho chan, chaîne qui sépare les bassins du Mékhong et de la Salouen, à l'ouest de Chamdo. En 1914, la conférence anglo-sino-tibétaine de Simla et Delhi ne parvient pas à trancher la question des frontières qui divise la Chine et le Tibet. En 1918, une avance inopportune des troupes chinoises déclenche une nouvelle campagne tibétaine. Les Tibétains reprennent Louioukhi, Chamdo, Tchraya, Kiangkha et s'emparent du Dégué.

Limites actuelles. — Au Nord, territoire des Ngolos Sékas (cours supérieur du Ta-tou ho), en partie soumis par les troupes du Kan-sou en 1921. A l'Est, le Sseu-tch'ouan avec ses sous-préfectures : Souei-tsing, Tch'ong-houa, Meou-kong, T'ien-ts'iuan, Ya-ngan, Jong-king, Ts'ing-k'i et Yue-souei (prononciation locale : Yue-hi). Au Sud, la sous-préfecture de Mien-ning (Sseu-tch'ouan) et le territoire du roi-lama de Mou-li : le Tchong-tien (Gyédang tibétain) et la sous-préfecture de Wei-si (Balong tibétain) au Yun-nan. A l'Ouest, le Tibet avec les territoires de Dégué, Sanguen (San-yen) et Markhang (Khang inférieur). Les limites provisoires ont été fixées en 1918, par le traité de Rombatsa : 1° montagne à l'est du Dzakhio ; 2° plateaux qui séparent le Yalong du fleuve Bleu ; 3° à l'est de Batang, limites de 1726 ; 4° dans le district de Yen-tsing, la chaîne qui divise les bassins du Mékhong et de la Salouen.

Configuration générale. — Cette région est montagneuse et coupée par quatre rivières ou fleuves. Fleuves et montagnes courent parallèlement du nord au sud. Le cours des rivières est très rapide ; les

montagnes atteignent parfois 6.000 mètres d'altitude. En général l'altitude des passes varie entre 4.000 et 5.000 mètres. Vers 4.000 mètres se trouvent des pâturages et des plateaux ; de 3.500 à 4.000 mètres, des forêts ; entre 3.000 et 3.500 mètres, de hautes vallées cultivées. A la latitude du 30°, les vallées du Yalong, du fleuve Bleu, du Mékhong, à 2.500 mètres, sont les plus basses vallées des Marches, si l'on excepte celle du Ta-tou ho qui, dans la région de Lou-ting-k'iao, n'est qu'à 1.600 mètres.

Fleuves et rivières.— Le Ta-tou ho, sous-affluent du fleuve Bleu, prend sa source en territoire ngolo, vers le 33° de latitude Nord. Son cours _{p.321} supérieur n'a pas été exploré. En traversant les Marches, il suit une direction nord-sud. Il s'appelle au Nord Ta-kin tch'ouan ; au Yu-t'ong, il prend le nom de T'ong ho, et avant d'entrer dans le Sseutch'ouan il porte déjà le nom de Ta-tou ho. Grossi du Ya ho, rivière de Ya-tcheou, il se jette dans le Min à Kia-ting.

Le Yalong prend sa source dans les Baien Kara, vers le 34° de latitude, à une faible distance du fleuve Jaune. Dans son cours supérieur il est appelé Dzakhio; il prend le nom de Niakhio en entrant au Niarong ou Tchan-touei; il passe à Ho-k'eou ou Niakhiokha, appelé encore Tchongtou. Au-dessous de Ho-k'eou, le Yalong est souvent désigné sous le nom de Kin ho. Il forme une boucle en entrant au Sseu-tch'ouan et rejoint le fleuve Bleu dans le territoire du Houei-li tcheou, au Kien-tch'ang.

Le fleuve Bleu porte le nom chinois de Kin-cha kiang dans la région de Batang, dont il traverse le territoire du nord au sud. Son nom tibétain est Ndjrékhio. Au passage de Tchrououanong (sud de Batang), il a de 120 à 150 mètres de largeur.

Le Mékhong, en chinois Lan-ts'ang kiang, est appelé Dakhio en tibétain. Il traverse le district de Yen-tsing avant d'entrer au Yun-nan. Sa largeur n'est que de 60 à 80 mètres.

Les affluents de ces fleuves ou rivières sont des torrents. Les rivières de la vallée de Lou-ho, de Tao-fou et de Litang sont les principaux affluents du Yalong et ont une largeur de 40 mètres environ.

Les fleuves et les rivières des Marches ne sont pas navigables. On les passe ordinairement sur des barques en bois ou en peaux, et à l'époque de la fonte des neiges l'opération n'est pas sans danger. Sur le Ta-tou ho, il y a un pont suspendu, long de 100 mètres ; le tablier repose sur neuf chaînes ; c'est le Lou-ting k'iao. Au confluent du Ta-kin et du Siao-kin existe un autre pont, sur le modèle de celui de Lou-ting, mais dont le tablier repose sur des câbles de bambou. A Kan-tseu, un pont de bois long de 90 mètres a été jeté sur le Dzakhio. Sur le Yalong, en amont de Ho-k'eou, M. Kérihuel construisit en 1911-12 le pont de la Pacification de l'Ouest qui fut détruit trois ans plus tard, lors d'une révolte. Le Yalong ou Kin ho est traversé par un pont de corde à Baourong, à la limite du territoire de Mou-li.

Le fleuve Bleu est passé en barque et le Mékhong peut l'être soit en barque soit sur des ponts de cordes. Les autres ponts jetés sur les rivières ou torrents sont d'architecture tibétaine, en encorbellement ; ils mesurent jusqu'à 30 et 40 mètres de longueur, comme ceux de Litang et de Kiakulong. Enfin, dans les hautes vallées, les rivières sont franchies en hiver sur des ponts de glace.

Routes. — Les principales routes sont :

1° La route du Sseu-tch'ouan au Tibet ou route du Sud. Elle entre dans les Marches au Fei-yue ling, passe à Lou-ting, Ta-tsien-lou, Ho-k'eou, p.322 Litang, Batang et pénètre dans le territoire de Lhassa au Ning-tsing chan. Sa longueur est de 500 kilomètres environ.

2° La route du Nord, de Ta-tsien-lou à Chamdo pour Tao-fou, Lou-ho, Kan-tseu et le Dégué. Du Dégué, une route se dirige sur Si-ning. Depuis la dernière avance tibétaine, cette route est au pouvoir des Tibétains. — De Ta-tsien-lou à la frontière du Dégué, la distance est de 350 kilomètres environ. Cette route est d'un accès plus facile que celle de Batang; elle longe sur une partie de son parcours les vallées de Tao-fou—Lou-ho et du Dzakhio.

3° La route du Yun-nan. De Ta-tsien-lou, elle s'enfonce dans le

massif du Kin ho et traverse le Yalong au pont de corde de Baourong : 180 kilomètres.

Les voyages et transports se font en caravanes : mulets et yacks ; les coulis ne dépassent pas Ta-tsien-lou. La meilleure époque pour voyager est d'octobre à janvier.

Population. — La population totale approximative est de 300.000 âmes, soit de 50 à 60.000 familles. Les points les plus peuplés sont la vallée du T'ong ho et les vallées de Tao-fou—Lou-ho et de Rombatsa. Les principaux centres sont Ta-tsien-lou (3.000 familles dont 400 tibétaines), Lou-ting, Batang, Litang (300 familles), Tao-fou (200 familles), Kan-tseu (200 familles). Partout ailleurs ce ne sont que des hameaux. Bon nombre de centres de sous-préfectures ne comptent que quelques dizaines de feux.

Dans la vallée du T'ong ho, la population est chinoise ou chinoisée; à l'ouest de Ta-tsien-lou, elle est tibétaine. Dans chaque sous-préfecture de l'intérieur, on trouve un groupe de Chinois plus ou moins compact, mais la plupart sont mariés à des femmes indigènes et les enfants nés de leur union sont élevés à la tibétaine. A Ho-k'eou, Tao-fou, Litang et Batang, les anciens soldats colons ont laissé une postérité plus tibétaine que chinoise.

D'après certains voyageurs européens, le type mongol se rencontre dans les Marches, en particulier dans le Niarong et les cinq clans des Hors.

Au sud du territoire de Batang, à la frontière du Yun-nan, il y a quelques villages mosso-tibétains; à la boucle du Kin ho, dans la région frontière de Mien-ning (Kien-tch'ang), on trouve quelques groupements lolos, venus du Leang-chan.

La population peut se diviser en deux catégories : agriculteurs dans les vallées et pasteurs sur les hauts plateaux. Toutes deux se livrent en même temps au commerce. Les seuls boutiquiers sont des Chinois. Les artisans sont en très petit nombre parmi les indigènes et ordinairement peu habiles : batteurs de murs, menuisiers, tailleurs, forgerons, corroyeurs ; les femmes savent tisser.

Agriculture. — Dans la vallée du Ta-tou ho ou T'ong ho, les Chinois cultivent le maïs, le sarrasin, le sorgho, le blé, le riz, le millet et le colza.

Dans les vallées ou plaines de 2.500 à 3.000 mètres d'altitude, là où les terrains peuvent être arrosés, il y a deux récoltes : orge et blé, semés en $_{\rm p.323}$ décembre et récoltés en juin ; millet et sarrasin, semés en juillet et récoltés en octobre. Dans les vallées plus hautes, il n'y a qu'une seule récolte, d'orge, de blé, de pois, de raves.

Les Chinois ont importé le maïs, dans les endroits qu'ils occupent.

Les légumes et les arbres fruitiers sont rares. Les Tibétains ne cultivent que des aulx et des raves ; les seuls arbres fruitiers sont les noyers, les pêchers et les poiriers. Des expériences faites par les missionnaires et les Chinois prouvent qu'on pourrait acclimater la plupart des légumes et des arbres d'Europe.

La base de la nourriture du Tibétain est le *tsangba* (farine d'orge grillée), les galettes de sarrasin, le thé beurré et salé, la viande de yack, de mouton et de chèvre.

Langue. — La langue tibétaine mandarine est comprise dans toute l'étendue des Marches et employée par les marchands. En dehors de cette langue, chaque village possède un patois. Dans les centres, les Tibétains savent quelques mots de chinois, comme les Chinois savent un peu de tibétain, pour les besoins de leur commerce et de leurs relations. Les Mossos tibétains parlent indifféremment le mosso ou le tibétain. Les Chinois de la vallée du T'ong ho parlent le chinois.

Religion. — Les Tibétains sont lamaïstes. Les lamaseries sont nombreuses et puissantes. Toutes les sectes sont représentées, depuis le *Bon* primitif jusqu'à la secte réformée et officielle des *Guéloupa*, en passant par les sectes semi-réformées. Les lamaseries sont soit des couvents, soit des agglomérations de maisons particulières autour d'un temple. Les lamas vivent en communauté ou se réunissent à la lamaserie à certaines époques de l'année. Les lamaseries d'hommes

sont les plus nombreuses, mais parfois on trouve dans leur voisinage des couvents de femmes. En dehors des lamas, il y a des sorciers, des sorcières et des liseurs de prières. Tibétains, Mossos et Chinois ont recours au ministère des lamas. Les lamaseries sont les seules banques du pays et prêtent à de gros intérêts. Elles sont aussi les seuls centres d'instruction. Les principales lamaseries sont celles de Litang, Hiangtch'eng, Tao-fou, Lou-ho, Kan-teu, Nangzong et Batang. Chaque sous-préfecture en possède plusieurs et chacune d'elles exerce son droit de prière dans les villages des environs.

Les pèlerinages les plus fréquentés sont celui du Dokerla, à la frontière du Yun-nan, du Sseu-tch'ouan et du Tibet, et celui du Meurdou, dans le district du Tan-pa. Les bouddhistes fervents se rendent au Ngo-mei chan, dans le Sseu-tch'ouan.

Une petite communauté musulmane d'environ 200 familles existe à Ta-tsien-lou. Ce sont les descendants des soldats chinois de la garnison.

Les missionnaires catholiques sont établis dans 7 sous-préfectures : Ta-tsien-lou, Lou-ting, Tao-fou, Lou-ho, Tan-pa, Yen-tsing et Batang. Ils ont baptisé 2.000 habitants, dont 400 Tibétains.

 $_{
m p.324}$ Les missions protestantes sont représentées par la China Inland Mission et les Adventistes à Ta-tsien-lou ; par les Disciples du Christ à Batang. Leurs baptisés sont au nombre de cent.

Mines. — Les mines d'or sont nombreuses, mais les procédés d'exploitation sont primitifs. Les mines les plus fréquentées sont celles de la région de Ta-tsien-lou, de T'ai-ning, du Mounia méridional, du Tchan-touei et de Litang. Dans les cours d'eau se trouvent des paillettes d'or. Le plomb et l'antimoine sont exploités au Yu-t'ong, le mica à Tan-pa, l'amiante dans le ravin de Yara (Nord de Ta-tsien-lou) ; des puits de sel se trouvent sur les bords du Mékhong, dans le district de Tsakhalho (Yen-tsing).

Des sources d'eaux chaudes se rencontrent en nombre d'endroits ; dans le voisinage des centres, elles sont fréquentées par des baigneurs.

Les eaux n'ont pas été analysées ; les indigènes leur attribuent des vertus curatives.

Commerce. — Les deux principaux centres de commerce sont Tatsien-lou au Sseu-tch'ouan et Atentseu au Yun-nan.

Importation : Ta-tsien-lou : thé de la région de Ya-tcheou, toiles, soieries, opium ; Atentseu : sucre, thé et toiles du Yun-nan.

Exportation : musc, laine, peaux, fourrures, or, cornes de cerf dures et tendres, plantes médicinales, tapis.

Le commerce, tant à Atentseu qu'à Ta-tsien-lou, est souvent un commerce d'échange.

Les roupies du Sseu-tch'ouan et des Indes, la piastre chinoise, les lingots d'or, d'argent (10 ou 50 taëls), ont cours partout.

Administration et situation économique. — Les Marches tibétaines du Sseu-tch'ouan sont divisées en districts et chaque district est administré par un sous-préfet chinois. Depuis la dernière avance tibétaine, il n'y a plus que 17 districts (sur 28), et sur ce nombre 4 sont virtuellement abandonnés.

康定

1. K'ang-ting. Centre: Ta-tsien-lou (Tartsédo), résidence du commissaire chargé de la défense des Marches du Sseutch'ouan (Tch'ouan-pien tchen-cheou-che 川 邊 鎮守 使).

瀘定 2. Lou-ting. Centre: Lou-ting-k'iao sur le Ta-tou ho.

丹 巴 3. Tan-pa. Centre: Rongmé Tchragou.

九 龍 4. Kieou-long. Centre: Khaeul dans le Mounia méridional.

道 字 5. Tao-fou. Centre: Régni.

鑪霍 6. Lou-ho. Centre: Heur Tchragou.

甘孜 7. Kan-tseu. Centre: Kan-tseu.

懷柔 8. Houai-jeou. Centre: Niarong (Tchan-touei).

雅江 9. Ya-kiang. Centre: Ho-k'eou.

理化 10. Li-houa. Centre: Léthong (Li-t'ang, Litang).

定鄉 11.Ting-hiang. Centre: Chiathrines (Hiang-tch'eng) p.325

稻城 12. Tao-tch'eng. Centre: Do.

頁 質 13. Kong-ling. Centre: Kongkalines.

儀 敦 14. Yi-touen. Centre: Sangpa.

德 榮 15. Tö-jong. Centre: Dérong, lamaserie Nanzong.

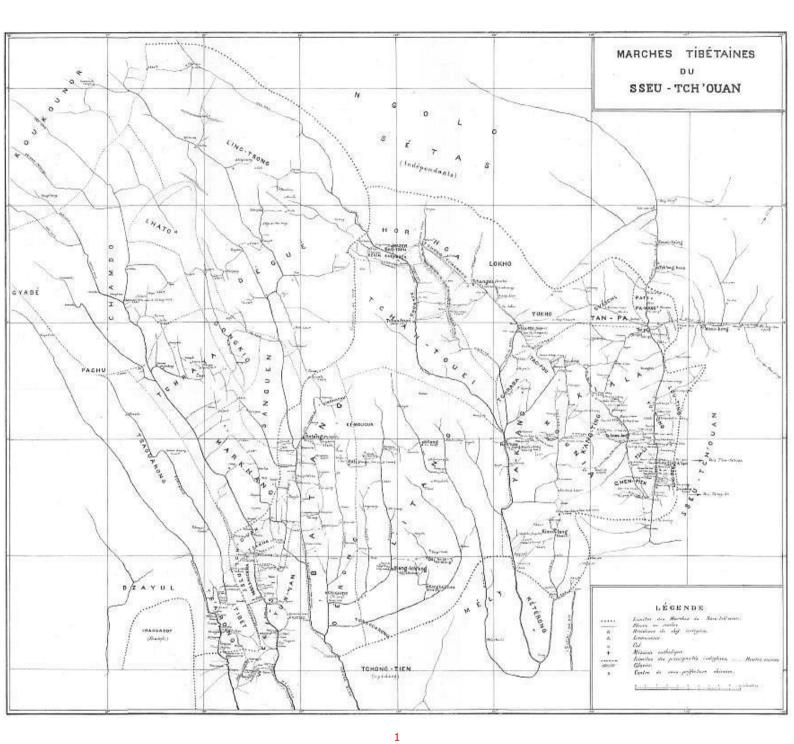
巴 安 16. Pa-ngang. Centre: Ba (Pa-t'ang, Batang).

Le rôle du sous-préfet se borne, dans la plupart des souspréfectures, à prélever l'impôt et à exiger la corvée. Les procès sont ordinairement dirimés par les subalternes indigènes : interprètes, chefs de la garde nationale, maires des villages.

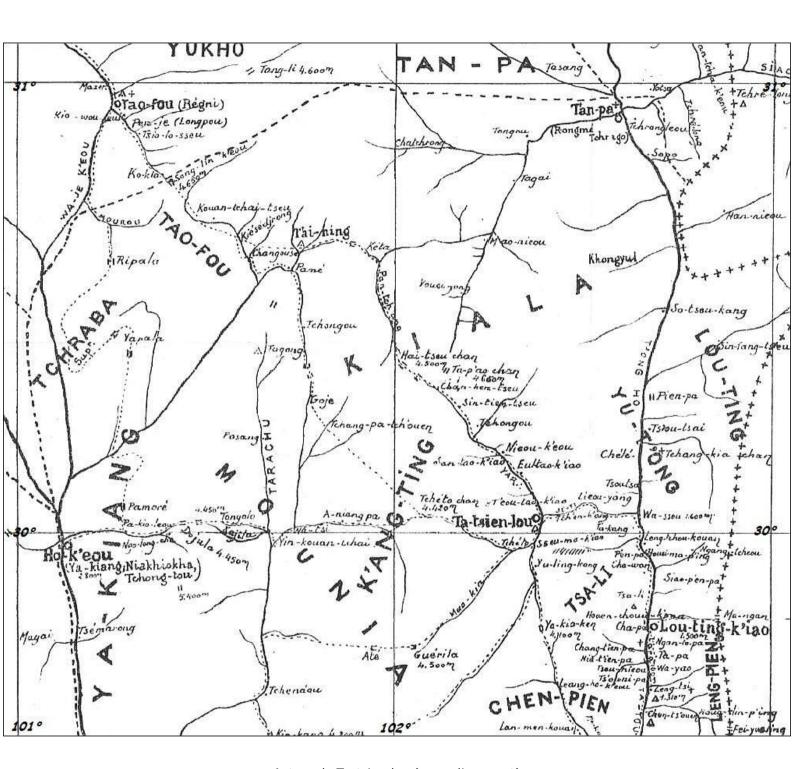
La Chine se considère comme propriétaire de tous les terrains et l'impôt, à l'ouest de Ta-tsien-lou, n'est qu'un revenu déguisé.

En bon nombre d'endroits, il serait facile d'ouvrir de nouveaux terrains à l'agriculture. Le monopole d'État empêche les indigènes de se livrer à ces travaux. La puissance des lamaseries et les prêts usuraires constituent également une entrave au développement du pays.

Bibliographie. — En dehors des ouvrages européens, j'ai consulté le Sseu-tch'ouan t'ong-tche 四川通志, le Si-tsang t'ong lan 西藏通覽, le Ya-tcheou fou tche 雅州府志, le Si K'ang kien cheng ki 西康建省記 de Fou Song-mou 傅松炑. Une carte chinoise a été publiée par les soins de ce dernier auteur, qui fut commissaire impérial des Marches ; une autre, plus complète, est en préparation.



 $^{^{1}}$ Une meilleure qualité de reproduction est disponible sur le $\underline{\text{site de Persée}}$.



Autour de Ta-tsien-lou (agrandissement)

B. — La région de Ta-tsien-lou

Notes historiques 1. — Le royaume de Mounia (Mao-nieou ou Goutong (Yu-t'ong), qui constitue la région actuelle de Ta-tsien-lou, faisait, deux siècles avant notre ère, partie de l'empire chinois. L'empereur Wou des Han occidentaux avait soumis les barbares du Sud-Ouest (Yun-nan oriental) et établi, sur les bords du Min, la commanderie de Kien-wei, pour faciliter les relations de l'empire avec ses nouveaux sujets. Les barbares de l'Ouest, c'est-à-dire des principautés de K'iong et de Tso (séparées par le Ta-siang ling) et du royaume de Mounia, voulant profiter des largesses de l'empereur, firent leur soumission au ministre Sseu-ma Siang-jou. Tout le pays fut administré par deux officiers du titre de tou-wei. En l'an 6 de l'ère kien-yuan (135 avant J.-C.), le Tso forma la commanderie de Chen-li et le royaume de Mounia fut mis sous sa dépendance. A la suite d'une révolte des indigènes, en 100 avant J.-C., Mounia fut détaché de Chen-li et forma le district de Mao-nieou.

p.326 Une légende qui s'est conservée jusqu'à nos jours veut que le célèbre Tchou-ko Leang (181-234 A.D.) ait envoyé son lieutenant Kouo Ta au pays de Mao-nieou pour y forger des flèches, d'où le nom de Tatsien-lou, « forge de flèches ». Les Chinois ont accrédité cette légende en donnant le nom de Tchou-ko à un quartier de la ville et celui de Kouo Ta à une pagode et à une montagne voisine. vraisemblablement, le nom de Ta-tsien-lou n'est que la transcription du nom tibétain Tartsédo. Ce nom de Tartsédo a lui-même excité la curiosité des voyageurs européens. Certains ont prétendu qu'il signifiait « réunion du Tar et du Tsé », du nom des torrents qui se réunissent à la porte de l'Est. Cette explication n'a qu'un défaut : les deux torrents en question ne sont pas connus sous ces noms. Les trois mots tibétains qui composent le nom de Tartsédo signifient : « réunion au pic du drapeau ». A cette époque reculée, Tartsédo n'était pas le centre du royaume. Le chef indigène ou roi de Mounia (Mounia gyelbo) résidait au village de Seurong. Celui que l'histoire chinoise considère comme le

¹ Sources: Ya-tcheou fou tche et Si K'ang kien cheng ki.

fondateur de la dynastie, A-nan-houei, aurait aidé Tchou-ko Leang dans sa lutte contre le rebelle Mong Hou et aurait reçu en retour le titre de *ming-tcheng-sseu*.

Dans les premières années de la dynastie des T'ang (618-907), les Tibétains devinrent de redoutables voisins. L'empereur T'ai-tsong pour se concilier leur roi Sron btsan sgam po, lui donna une princesse chinoise en mariage (641) ¹ et lui envoya une statue du Buddha, qui, dit l'histoire, arrivée à Lha-gun (3 jours au N.-O. de Ta-tsien-lou), s'alourdit au point que ses porteurs durent l'y abandonner. Durant le VIII^e siècle, les Tibétains de Mounia firent de fréquentes incursions dans le région de Ya-tcheou, K'iong-tcheou et Tch'eng-tou. Pour prévenir ces invasions et en fermer la route fut créée la sous-préfecture de Fei-yue à l'extrémité Sud-Ouest du Chen-li. La montagne qui sépare le Sseutch'ouan des Marches porte encore le nom de Fei-yue et l'assistant du sous-préfet de Ts'ing-ki, en résidence à Yi-t'eou, porte le titre de *Fei-yue fen hien*.

Dans la suite, la Chine se contenta de décerner des titres à celui qu'elle considérait comme son vassal. Sous les Cinq Dynasties (907-960), le roi de Mounia porta le titre chinois de ngan-fou-sseu, qui fut changé en celui de siuan-wei-sseu par les empereurs de la dynastie des Song (960-1280). À l'avènement des Ming, le chef de Mounia et celui de la tribu Wa se reconnurent vassaux de l'empire. À la même époque, un certain Yu Po, originaire du Kiang-si, qui s'était distingué par son zèle au service de la nouvelle dynastie, reçut le titre de centurion de Chen-pien (frontières de Chen-li). Le roi de Mounia A-wang-kien-ts'an avait chassé de son territoire les compagnons de l'infortuné Houei ti, qui s'étaient retirés dans le Kieou-long actuel. Il reçut de Yong-lo, p.327 en 1406, le titre de siuan-wei-che-sseu. Le sceau qui lui fut remis à cette occasion portait : « Siuan-wei-che-sseu préposé aux affaires civiles et militaires de Ho-si, Yu-t'ong et Ning-yuan ». Le petit chef de Wa reçut le titre de tchang-kouan-sseu de Leng-pien, tandis qu'A-kiao était nommé Chef des dix-mille familles de Tsa-li.

¹ Cf. BEFEO, X, 698, n. 2.

Dans les dernières années des Ming, les Tibétains du Mounia s'emparèrent des territoires situés à l'ouest du Ta-tou ho.

Quand les Mandchous eurent consolidé leur trône, les chefs de la région se rangèrent sous leur domination. Celui de Leng prit le nom chinois de Tcheou et reçut un sceau de l'empereur. En 1666, la Chine dut intervenir à Mounia et enquêter dans une affaire de succession. Elle reconnut Teng-tcheng-tch'e-pa pour roi de Mounia et lui remit un nouveau sceau. Trois ans plus tard, les Tibétains menacèrent de franchir le T'ong ho; le chef de Leng leur en interdit le passage et les défit à Heou-tseu-p'o en face de Leng-tsi.

Pour surveiller ses turbulents voisins, la Chine établit une garnison à Houa-lin-p'ing. D'abord forte de 200 hommes et commandée par un chef de bataillon (cheou-pei), elle fut, en 1695, mise sous les ordres d'un colonel (ts'an-tsiang) et ses effectifs furent augmentés. En 1699, une révolte éclata dans le camp tibétain de Ta-tsien-lou. Le roi de Mounia fut assassiné. Le général des troupes provinciales, T'ang Hichouen, entra en campagne et porta son armée sur Mo-si-mien au sud et Ta-kang au nord. Avec le concours des chefs indigènes de Mou-p'ing, de Leng-pien et de Chen-pien, il vint à bout de la résistance, mais non sans peine; ses troupes avaient subi un sanglant échec à Ta-kang et l'un de ses officiers supérieurs avait trouvé la mort dans le combat. Les deux officiers tibétains Tch'ang-tsö et Tsi-lie, fauteurs de la révolte, furent mis à mort ; Kong-k'o, la veuve du chef indigène assassiné, reçut le gouvernement de Mounia ; le chef de Chen-pien fut élevé à la dignité de tchang-kouan-sseu et un certain Kou-lieou-ts'i-li fut chargé de Tsa-li. La Chine profita de cette victoire pour porter les limites de l'empire au Ya-long kiang. Les chefs de Tchan-touei, La-kouen, Pa-ti, Guéschi, Tchosskia et les quarante-huit subalternes du roi de Kiala firent leur soumission au vainqueur. Ils furent confirmés dans leurs fonctions, reçurent des titres chinois, les premiers celui de ngan-fousseu, les quarante-huit autres celui de centurion (t'ou-po-hou), et furent, avec le nouveau chef des mille familles (t'ou-ts'ien-hou) de Tsali, rattachés au gouvernement de Mounia. Un pont suspendu fut jeté

sur le Lou ho et deux autres furent construits à Chen-ts'ouen et à Lengtsi. À l'occasion de ces travaux, l'empereur K'ang-hi offrit des stèles pour rappeler la prise de possession de la région par la Chine.

En 1702, un intendant des douanes fut établi à Ta-tsien-lou pour développer l'importation du thé et recueillir le produit de la douane. Il fut aidé dans son _{p.328} office par quatre délégués établis à Fei-yue-ling, à Leang-lou-k'eou (sur la route de T'ien-ts'ouen à Lou-ting), à Lou-ting et à Kong-tch'ou, et protégé par une garde de cinquante soldats. En 1706 fut créée la vice-brigade (*hie-tchen*) de Houa-lin; les deux bataillons Li-ya et Ngo-pien furent mis sous ses ordres. Elle avait pour mission de veiller sur la région comprise entre Mou-p'ing et la frontière du Kien-tch'ang.

Le roi de Mou-p'ing mourut en 1710, laissant un enfant en bas âge. Sa femme Sang-kie, fille du chef indigène de Mounia, lui succéda. Unique héritière de la famille royale de Mounia, elle ajouta ce vaste territoire à celui de Mou-p'ing.

Dans les années qui suivirent, les peuples récemment soumis aidèrent la Chine à réprimer les révoltes survenues au Kien-tch'ang; durant la campagne chinoise au Tibet en 1719, ils furent mis à contribution pour assurer le service du ravitaillement. Après la campagne, tous les chefs indigènes rattachés au Sseu-tch'ouan et connus sous le nom des dix-huit *t'ou-sseu* reçurent des titres et des sceaux. Le chef de Mounia et de Mou-p'ing eut mission de recueillir le tribut qu'ils devaient payer à la Chine, fonction qui lui donnait un droit de préséance. En plus des cinquante-cinq précédents, soixante-cinq chefs nouveaux, parmi lesquels ceux du Dégué, de Batang, de Litang et des clans Hors, héréditaires pour la plupart, se trouvèrent placés de ce fait sous la dépendance immédiate du roi de Mounia et de Mou-p'ing.

La ville de Ta-tsien-lou était alors située un peu au sud de la ville actuelle. Elle fut détruite par le débordement du torrent voisin, dû, paraît-il, au glissement d'un glacier. En 1725, la reine Sang-kie trouva la mort lors d'un tremblement de terre ; son fils Kien-ts'an-ta-kie lui succéda. Quand le dalai lama, convaincu de complicité dans la révolte

de Lhassa en 1727, fut exilé à Kata tout le peuple de la région fut employé à la construction de la lamaserie de Houei-yuan, qui devait être sa résidence, et du camp chinois de T'ai-ning. Pour le service du dalai lama et du camp, le *ming-tcheng-sseu* fit abandon de la plaine de Kata. Le siège de la vice-brigade fut transféré à T'ai-ning et Ta-tsien-lou reçut le bataillon Feou-ho. À cette occasion, la Chine confisqua bon nombre de terrains pour l'usage du camp. Jusqu'alors les seuls propriétaires étaient les chefs indigènes et les lamaseries. Deux autres bataillons furent créés, celui de Ning-ngan d'abord à Tao-fou puis à Tsio-lo-sseu et celui de Tö-tsing à Ho-k'eou. Les bataillons Li-ya et Ngo-pien furent rattachés à la brigade du Kien-tch'ang.

De cette époque datent l'établissement d'un assistant du préfet (fou-t'ong-tche) de Ya-tcheou, à Ta-tsien-lou, et la construction des murs et des trois portes de la ville. Le commissaire des douanes fut placé sous la dépendance de l'assistant-préfet.

À la mort du roi de Mou-p'ing et de Mounia, ses deux fils, nés de la concubine Wang che Yao-yao se partagèrent le pouvoir. L'aîné p.329 assuma le gouvernement de Mou-p'ing ; le second prit celui de Mounia, qui devint Kiala. Le nom patronymique des chefs de Mou-p'ing était Kien, corruption du mot Kiang, de Kiang-si, province d'origine du fondateur de la dynastie. Le roi de Mounia, en prenant possession de son trône, changea son nom de Kien-ts'an en celui de Kia-lo-ts'an ; d'où ce nom de Kiala. La Chine chargea les deux frères de recueillir le tribut des chefs de la région et donna la préséance à celui de Mou-p'ing. Depuis lors, le chef de Mou-p'ing est désigné sous le titre de ta-t'ou-sseu ou premier chef indigène. Le dalai lama reçut en 1734 l'autorisation de rentrer à Lhassa. La vice-brigade rentra à Houa-lin-p'ing ; les bataillons Ning-ngan et Tötsing furent supprimés ; les bataillons Li-ya et Ngo-pien furent rattachés à la vice-brigade, qui changea son nom de Houa-lin en celui de T'ai-ning, en souvenir de son passage dans cette localité. Le bataillon Feou-ho, à Ta-tsien-lou, assumait la garde des postes de T'ai-ning, Tsio-lo-sseu, Hok'eou et Rongmé Tchragou. Le bataillon Houa-lin desservait les postes de Lou-ting et Yi-t'eou.

Sous le règne de K'ien-long, en 1770, le roi de Kiala aida la Chine à soumettre le Kin-tch'ouan. Après la création de la vice-brigade de Meoukong, le camp chinois de Rongmé Tchragou resta sous la dépendance de Ta-tsien-lou, et la région nouvellement conquise fut ouverte à la colonisation chinoise. Le quartier général de la vice-brigade de T'ai-ning fut transféré à Ta-tsien-lou et elle prit le nom de *Feou-ho hie*.

En 1792, le peuple de Kiala prit part à la campagne du Népal et le roi reçut un bouton du second degré. Quand la Chine eut doté de garnisons tous les principaux centres, de Ta-tsien-lou à la frontière du Népal, elle nomma le mandarin civil de Ta-tsien-lou intendant militaire (*kiun-leang-fou*), titre qu'il a porté jusqu'à la révolution de 1911. Les indigènes, fermiers et sujets de leurs chefs, étaient soumis à la corvée et devaient assurer le service des transports. Toute la région de Ta-tsien-lou, la vallée du Ta-tou surtout, fut envahie par les marchands et agriculteurs chinois. À l'Ouest de Ta-tsien-lou, les Chinois se tibétanisèrent assez rapidement. Les colons et les marchands, ne pouvant introduire de femmes chinoises dans « la terre des herbes », épousèrent des femmes indigènes, et leurs enfants furent élevés à la tibétaine.

L'assistant-préfet, à Ta-tsien-lou, secondé par un adjoint (tchaomo), le surveillant de la police (siun-kien) à Lou-ting-k'iao, les petits officiers militaires à T'ai-ning, Ho-k'eou, Tao-fou et Kan-tseu, étaient chargés de rendre la justice à leurs nationaux et, dans certains cas fixés par la loi ou la coutume, aux indigènes eux-mêmes. Cette double administration civile et militaire, juxtaposée à l'administration indigène, resta en vigueur sous la dynastie mandchoue.

Dans le cours du XIX^e siècle, le roi de Kiala céda la partie méridionale de son territoire, le Métérong, à son voisin le roi-lama de Mou-li ; le chef de Mou-p'ing divisa son territoire en faveur d'un de ses parents, qui fut reconnu _{p.330} chef du Yu-t'ong par la Chine. Vers 1850, les Lolos du Leang-chan envahirent le sud du Kieou-long actuel et reconnurent l'autorité du *ming-tcheng-sseu*. À partir de cette époque, le peuple de Kiala fut souvent en guerre avec son puissant voisin du Tchan-touei.

Dans les premières années du règne de Kouang-siu, vers 1880, Tatsien-lou fut érigé en préfecture mineure indépendante (tche-li-t'ing). À une époque plus rapprochée de nous, Pa-ti forma deux principautés, celle de Pa-ti au Nord et celle de Pa-wang au Sud; les 600 familles de la vallée inférieure de Tamdong se donnèrent un chef et se mirent sous la protection du roi de Kiala.

Après la campagne anglaise au Tibet (1904), la Chine se proposa d'exploiter les mines d'or de la région. À T'ai-ning, elle se heurta au mauvais vouloir de la lamaserie, soutenue par le Tchan-touei ; les lamas détruisirent le village chinois. Les troupes de Ta-tsien-lou eurent vite fait de les mettre à la raison. Ils furent contraints de réparer les dommages causés et assistèrent impuissants au pillage de leur lamaserie.

Après la campagne de Tchao Eul-fong, il fut question de créer dans les Marches une nouvelle province sous le nom de Si K'ang. Ta-tsien-lou devint préfecture majeure, sous le nom de K'ang-ting, en 1907. En 1910, la vice-brigade Feou-ho, qui n'avait de militaire que le souvenir de sa gloire passée, fut supprimée. L'année suivante, Tchao Eul-fong fut élevé à la dignité de vice-roi du Sseu-tch'ouan. Avant de quitter les Marches, il exigea des chefs indigènes la restitution des sceaux qu'ils avaient reçus de la Chine, établit l'impôt et se proposa de diviser le pays en sous-préfectures. La révolution antidynastique, le départ de Fou Houa-fong, continuateur de l'œuvre de Tchao Eul-fong, l'exécution de ce dernier, les troubles dont la région fut le théâtre, entravèrent l'organisation projetée.

En 1912, K'ang-ting est rabaissée au rang de sous-préfecture. Louting et Ho-k'eou, cette dernière sous le nom de Ya-kiang, deviennent les sièges de sous-préfectures nouvelles. La perception de l'impôt donne lieu à une révolte dans le Kieou-long ; à peine est-elle réprimée qu'une autre éclate dans l'angle N.-E. du Kiala. Le roi de Kiala, qui avait joué un rôle actif dans la ligue T'ong-tche en 1911, va rejoindre les révoltés de Pa-ti, Pa-wang et Tamdong. Ces deux révoltes apaisées, deux délégués sont chargés d'administrer les districts de Tan-pa (formé

en partie des territoires de Tamdong d'une part, de Pa-ti et de Pa-wang de l'autre, d'où le nom de Tan-pa) et de Kieou-long (1914). L'année suivante éclate la rébellion du commandant Tch'en P'ou-san et de ses troupes. Le pont jeté par M. Kérihuel, ingénieur français, sur le Yalong, en amont de Ho-k'eou, est mis hors d'usage par les révoltés. La paix renaît; les représentants de la République chinoise administrent directement les territoires des anciens chefs indigènes: Kiala, Yu-t'ong, Tsa-li, Leng-pien, Chen-pien. Cinq sous-préfectures ont été établies dans ce territoire, sans compter Tao-fou qui englobe toute la partie Nord de l'ancien royaume de Kiala: K'ang-ting, Lou-ting, Ya-kiang, Tan-pa et Kieou-long. p.331 Ta-tsien-lou est devenu le centre des Marches du Sseu-tch'ouan et le quartier général du commissaire d'occupation (tchen-cheou-che).

En 1922, le ming-tcheng-sseu, accusé de tentatives de révolte, est incarcéré dans les prisons de Ta-tsien-lou. Il réussit à s'évader et se noie dans la rivière voisine. Avec lui disparaît le dernier roi de Kiala.

Notes géographiques ¹. — Ta-tsien-lou, entrepôt de commerce sino-tibétain, est situé dans une vallée étroite, à 2.540 mètres d'altitude, au confluent de deux torrents. La ville, qui se compose de deux artères principales, est construite sur les bords du torrent du Sud-Ouest. Autrefois résidence du roi de Kiala, Ta-tsien-lou est maintenant le quartier général du commissaire des Marches du Sseu-tch'ouan (*Tch'ouan-pien tchen-cheou-che*), le chef-lieu de la sous-préfecture de K'ang-ting et le siège d'un évêché de la Mission du Tibet.

De nombreuses routes relient Ta-tsien-lou au Sseu-tch'ouan et aux principaux centres des Marches. Quelques unes sont décrites ci-dessous (I à VI).

I. Parmi les routes du Sseu-tch'ouan par Lou-ting, la « grande route » de Chine suit la rive droite du torrent Lou, formé des torrents

¹ Ces notes sont fondées sur les informations que j'ai obtenues des membres de la Mission catholique du Tibet qui évangélisent cette contrée, et sur les ouvrages et cartes des voyageurs français et anglais, notamment Bacot, Legendre, Johnston et Coales.

de Tchéto et de Yara, traverse les hameaux de Ts'ai-yuan-tseu, Tch'en-k'ang (5 km) et Lieou-yang (6 km). Dans ce dernier se trouvait jadis un bureau de la douane. À mesure qu'on avance vers Wa-sseu-k'eou, la température devient plus chaude et la vallée, quoique très resserrée, est un peu plus cultivée. Au petit pont Ta-tsang se trouve la limite du royaume de Kiala et du territoire de Tsa-li. On passe les hameaux de Ta-ho-k'eou, Je-ti (9 km), San-tao-chouei, Eul-tao-chouei. À T'eou-tao-chouei subsistent les vestiges d'un hameau emporté par l'eau du torrent. Cascade. Auprès de l'auberge de Leang-chouei-tsing, passage dangereux à l'époque des pluies. Wa-sseu (6 km); deux villages comptant une centaine de familles. Un pont de chaînes réunit Wa-sseu au Yu-t'ong. Le torrent de Ta-tsien-lou se jette dans le Ta-tou ho à 1 kilomètre environ de Wa-sseu. Wa-sseu est à 1.600 m d'altitude. — De Ta-tsien-lou à Wa-sseu, 26 kilomètres, 60 li.

En quittant Wa-sseu, on fait l'ascension d'une petite colline, par une route creusée à même le rocher il y a une cinquantaine d'années. L'ancienne route passait au village de Ta-kang et rejoignait la route actuelle à Je-ti. Pour éviter les rochers, il fut question d'ouvrir une route sur la rive gauche du Ta-tou ho et de jeter un pont sur cette rivière, en amont de Leng-tchou-kouan. Hameau de Leng-tchou-kouan (7 km). En face de ce hameau, un rocher délimite les territoires du Yu-t'ong et de Leng-pien. Hameau de Houei-ma-p'ing, qui doit son nom à la retraite des troupes chinoises après leur échec à Ta-kang. p.332 P'enpa, petite plaine de rizières; Cha-wan; la plaine et la montagne environnante comptent 180 familles. À la hauteur de Cha-wan, sur la rive opposée, plateau de Ngang-tcheou: 5 groupes de villages, 500 familles. — De Wa-sseu à Cha-wan, 12 kilomètres.

Hameau de Siao-p'en-pa. Colline et plaine de Tsa-li. Résidence de l'ex-chef indigène ou *t'ou-ts'ien-hou* (chef des mille familles). Population de la plaine et des montagnes voisines : 170 familles. On arrive ensuite aux hameaux de Houen-chouei-k'eou et de Po-je-pa puis à Lou-ting-k'iao, bourgade de 300 familles, dont le nom signifie « pont de Lou-ting ». Lorsque la Chine s'empara de cette région, les

géographes ignoraient que la rivière qui coule du Nord au Sud était la même que celle qui, venant de l'Est, passe au-dessous de Fou-ling et est appelée Ta-tou ho. Ils la désignèrent sous le nom de Lou ho. Le pont de Lou-ting mesure 100 mètres de longueur et 2,70 m de largeur. Il est composé de 13 chaînes, dont 9 supportent le tablier. Lou-ting est le centre de la sous-préfecture de ce nom. À deux li en aval, sur la rive droite de la rivière, dans la plaine de Chapa, se trouve la résidence de la Mission catholique. — De Wa-sseu à Lou-ting, 26 kilomètres, 60 li.

À partir de Lou-ting, la route suit la rive gauche du Ta-tou ho. La vallée est peuplée et des hameaux sont échelonnés sur la route. Rive gauche : Ngan-lo-pa, Mo-tseu-k'eou, Ta-pa, Wa-yao, Kan-lou-sseu, Leng-tsi. Rive droite : Cha-pa, Chang et Hia-t'ien-pa, Tseu-nieou, Ts'ou-ni-pa, Heou-tseu-p'o.

Leng-tsi (18 km) est un village dominant une plaine de rizières. La population y est de 260 familles. Leng-tsi était la résidence du chef indigène du Leng-pien. Mission catholique.

Au sortir de la plaine, la route est taillée dans le rocher à pic sur la rivière : c'est la limite des territoires de Leng et de Chen. La grand' route quitte la rive du Ta-tou ho pour remonter le ruisseau de Houa-lin. Ce ruisseau arrose la plaine de Chen-ts'ouen avant de se jeter dans le Ta-tou ho. La plaine de Chen-ts'ouen, égale en étendue à celle de Leng-tsi, est cependant moins peuplée. Le chef du Chen-pien réside au village de Chen-ts'ouen.

Après avoir franchi le torrent à l'extrémité de la plaine, la route s'avance dans le ravin, en longeant la rive gauche du torrent. Village de Long-pa-pou (4 km). Village de Houa-lin-p'ing (8 km), bâti sur un étroit plateau à 2.100 mètres d'altitude. Ancien camp, pagodes de Kouan-ti et du Tch'eng-houang, derniers vestiges de l'occupation chinoise. Du village au col Fei-yue, il faut franchir six kilomètres, par une route particulièrement difficile en hiver ou en temps de pluie. Ce col (2.800 mètres d'altitude) est la limite des Marches tibétaines et du Sseutch'ouan, des sous-préfectures de Lou-ting et de Han-yuan (ancien Ts'ing-k'i). Le territoire de Chen-pien se termine là aussi. — Distance de

Ta-tsien-lou à la frontière du Sseu-tch'ouan : 88 kilomètres.

De Lou-ting-k'iao, une autre route, appelée communément « petite route » par opposition à la « grande route » que nous venons de suivre, relie Ya-tcheou $_{\rm p.333}$ et T'ien-ts'iuan aux Marches. Le sommet de la montagne Ma-ngan, à 16 kilomètres de Lou-ting-k'iao, marque la frontière des Marches. Entre Lou-ting et Ma-ngan, deux hameaux : Kan-k'eou et Wou-li-k'eou.

II. Pour aller de Ta-tsien-lou à Meou-kong par Tan-pa, on quitte Ta-tsien-lou par la porte du Nord. La route remonte la vallée de Yarakeou. Cette vallée, relativement habitée dans sa partie inférieure, est déserte au nord. Village de T'eou-tao-k'iao. Sur la montagne en face de ce village, mines d'or de P'ien-ngai-tseu. Au village de Eul-tao-k'iao, eaux chaudes fréquentées par de nombreux baigneurs. Au-dessous du village de San-tao-k'iao, mines d'or. À partir de Yu-tseu-t'ong, il n'y a que quelques rares hameaux et des maisons isolées. Tchongou est la première étape (28 km de Ta-tsien-lou). Eaux chaudes ; route vers Khongyul.

De Tchongou-Longpou jusqu'au pied du Ta-p'ao (22 km), il n'y a ni culture ni habitation. Les misérables cabanes décorées du nom d'auberges ont été détruites au cours des dernières révolutions, ainsi que la forteresse élevée jadis par les soins du roi de Kiala à la jonction des routes de Tan-pa et de T'ai-ning. La vallée de Yara compte 270 familles environ.

Ascension du Ta-p'ao : il faut près de deux heures pour l'effectuer ; la dernière partie est extrêmement pénible. Le col est à 4.740 mètres d'altitude et forme la limite des sous-préfectures de K'ang-ting et de Tan-pa. De février à mai, la route est obstruée par les neiges ; 4 kilomètres.

Descente en pente douce ; pâturages, forêt de pins. À l'orée de la forêt, Kouei-yong (22 km de la passe) ; ce sont les premières maisons depuis Tchongou-Longpou. De Kouei-yong à Mao-nieou, 10 kilomètres. Mao-nieou est un village construit sur une terrasse au confluent de

torrents venant des montagnes Ta-p'ao et Hai-tseu. Un sentier remonte le cours d'un de ces torrents et rejoint la route de T'ai-ning au pied du Kéta leang-tseu. Dans le voisinage de Mao-nieou, ruines de tours.

Les hameaux bordant la route sont un peu plus rapprochés : Siaomao-nieou, T'ong-lou-fang, Yao-t'ang-tseu. Ces deux derniers villages sont habités par des Chinois qui avaient ouvert dans les environs immédiats une mine d'argent, aujourd'hui abandonnée ; 12 kilomètres.

De Yao-t'ang-tseu à Tongou, c'est de nouveau la forêt ; au fond du ravin, le torrent fait des bonds prodigieux et n'est, jusqu'à Tagai, qu'une succession de cascades. Jonction du torrent de Chatchrong. La vallée s'élargit ; une centaine de familles sont disséminées sur la plaine bien cultivée de Tongou. 12 kilomètres.

De Tongou à Tan-pa, les hameaux sont nombreux, tant dans la vallée que dans la montagne : Kiun-pi, La-kio, Kong-tcha, K'an-touan, Tchrangla, Tama, Mao-tan, Mo-tseu-k'eou, Si-ho-k'iao. Ce dernier village, faubourg de Tan-pa, prend son nom du pont voisin, qui réunit les territoires de Pa-ti, de Pa-wang et de Guéschi à celui du roi de Kiala. À certaines époques de l'année, il se produit p.334 au confluent de la rivière de Tongou avec le Ta-kin ho un phénomène curieux : les eaux du torrent se soulèvent en un immense jet qui atteint parfois dix mètres de hauteur. Si-ho-k'iao est séparé du village de Tan-pa par une colline. — De Tongou à Tan-pa, 18 kilomètres.

Tan-pa, centre de la sous-préfecture de ce nom, (nom formé des premières syllabes de Tamdong et de Pa-ti et Pa-wang, territoires de la sous-préfecture). Le nom tibétain du village est Rongmé Tchrago. Ce village est chinois et compte 160 familles. Jadis le préfet de Meou-kong y avait un délégué et la brigade de Meou-kong un petit détachement. Mission catholique. — Distance de Ta-tsien-lou à Tan-pa: 128 kilomètres.

La limite des Marches tibétaines est à 30 kilomètres environ à l'est de Tan-pa, sur la route de Meou-kong. En aval du village de Tan-pa, un pont suspendu rejoint les deux rives du Ta-kin ho. Ce pont est composé

de câbles de bambou qui soutiennent un tablier fait de planches mal jointes. La route de Meou-kong suit la rive droite du Siao-kin ho : les indigènes ont abandonné la vallée et se sont retirés à la montagne. Audessous du plateau de Latines se trouve la limite du territoire de Kiala. La vallée de Mao-nieou, Tongou et les villages des bords du Ta-kin ho en aval de Rongmé Tchrago, étaient administrés par 24 centurions (t'ou-pohou), sous la dépendance du roi de Kiala. La vallée du Siao-kin ho est bien cultivée et tout sur la route rappelle l'occupation chinoise : camps, ponts de la victoire (tö-cheng-k'iao) ou de la pacification (t'ai-p'ingk'iao). Les principaux hameaux sur la route sont : Yotsa, Kaya, La-masseu, San-tcha-k'eou, Changhopa, ce dernier à la limite des Marches. Les groupements les plus importants, à la montagne ou dans les vallées adjacentes, sont: Latines, Tchrongleou, Aniang, Melong, Holong, Tchrélong, résidence du chef indigène de la région. Les maisons sont, en certains endroits, flanquées détours, notamment à Tchrongleou. Derrière Yotsa se dresse le pic du Meurdo, but d'un pèlerinage. Sur le versant ouest de la montagne, mine de mica.

De Tan-pa, une route se dirige vers Tao-fou. Elle passe la rivière de Tongou au pont Si-ho, remonte la vallée de Guéschi, franchit la passe du Tang-li et rejoint au village de Kio-lo-sseu la route conduisant de Tatsien-lou à Tao-fou. La vallée de Guéschitsa compte environ 1.600 familles. Le chef réside à Tamdong et porte le titre de roi. Son domaine était jadis très vaste : il comprenait toute la vallée de Tao-fou et la vallée de Jen-ta, sur la route du Tchan-touei. Les Tibétains du Tchan-touei s'emparèrent de ces régions et, à une date plus rapprochée de nous, la partie inférieure de la vallée de Guéschi se détacha de Tamdong.

Les principaux villages, de Rongmé Tchrago à Kio-lo-sseu, sont : Palang (7 km), Tasang (12 km), Wa-kio (6 km), Mo-tseu-k'eou (4 km), Tezemong (8 km). De ce village au col de Tangli (4.600 m d'altitude), 24 kilomètres. Du col au village de Longpou, 30 kilomètres ; sources d'eau chaude. Kio-lo-sseu, 6 kilomètres. — De Tan-pa à Kio-lo-sseu : 112 kilomètres.

p.335 Une route remonte le Ta-kin tch'ouan, traverse les villages des

territoires de Pa-ti et de Pa-wang et pénètre à Ma-lai-p'ing dans la souspréfecture de Tch'ong-houa, dépendant du Sseu-tch'ouan; 36 kilomètres. Les deux principaux centres sont Pa-wang et Lingkha. Jadis cette région n'était gouvernée que par un seul chef. Vers 1900, un lama, oncle du chef indigène, prit le gouvernement de la partie septentrionale et relégua son neveu dans la principauté actuelle de Pa-wang.

Une piste peu praticable relie Tan-pa à Wa-sseu. Cette route traverse le territoire de Khongyul et le Yu-t'ong. Khongyul possède neuf villages. Le Yu-t'ong est limité au nord par le ravin de So-tseu-kang (rive droite) et la montagne T'ong-ling-ta-tchai (rive gauche). Le Yu-t'ong relevait jadis de Mou-p'ing, ce qui explique que dans la région frontière, aux environs de Sin-fang-tseu, plusieurs villages dépendent encore de Mou-p'ing. Le Yu-t'ong est divisé en Yu-t'ong supérieur et Yu-t'ong inférieur; la limite est la montagne Pien-pa. De bonne heure les Chinois de Mou-p'ing obtinrent des terrains de montagne dans le Yu-t'ong supérieur. Ils n'ont été admis que depuis une trentaine d'années dans la partie inférieure. Le chef indigène réside à Chélé (rive droite du Ta-kin ho, appelé ici T'ong ho), à 12 kilomètres au Nord de Wa-sseu. À partir de Wa-sseu, la rivière prend le nom de Ta-tou ho.

- III. Deux routes du Nord relient Tao-fou à Ta-tsien-lou, l'une (a) par le col de Tchéto, l'autre (b) par la vallée de Yara et de T'ai-ning.
- a. De Ta-tsien-lou au col de Tchéto (au total 26 km), la route suit le torrent de Tchéto. À deux kilomètres environ de la porte du Sud, on rencontre deux lamaseries et la maison de campagne du roi de Kiala. La vallée est étroite et peu cultivée. Tchéto-t'ang (14 km) est la première étape sur la route du Tibet. Dans le voisinage du hameau, eaux chaudes, route vers le Kin ho par le col de Chéri.

À mi-route entre le hameau de Tchéto et la passe du même nom se trouve l'auberge de Eul-t'ai-tseu. Le col est à 4.200 mètres d'altitude (12 km). Au sommet, la route prend la direction N.-N.-O.; elle longe d'abord les plateaux et traverse d'étroits vallons incultes. Vallée et village de Tchang-pa-tch'ouen (22 km), résidence d'un centurion (*t'ou*-

po-hou). La colline qui sépare les deux vallées de Tchang-pa-tch'ouen et de Goje forme la limite des sous-préfectures de K'ang-ting et de Taofou. Une autre colline, au sommet de la vallée de Goje, donne accès dans la vallée de Tchongou Pamé. Les rives du ruisseau ont été littéralement retournées par les laveurs d'or. Les maisons et les terrains sont abandonnés depuis les dernières révoltes. Le village de Pamé, au confluent des rivières de Tchongou et de T'ai-ning, est dominé par un petit temple. — De Pamé à T'ai-ning, 6 kilomètres. L'étape de Tchang-pa-tch'ouen à Pamé est de 38 kilomètres.

La route suit la rivière jusqu'à son confluent avec la rivière de Kouan-tchai-tseu, puis remonte cette dernière. Hameaux de Changouse 5 km), avec _{p.336} une lamaserie, et de Kiésédjrong (7 km). De Tchongou à Kiésédjrong, la vallée est cultivée. Forêt. À l'entrée d'un vaste plateau, connu sous le nom chinois de Long-teng, se dressait naguère une vaste forteresse : Kouan-tchai-tseu, qui était en même temps auberge mandarinale ; 12 kilomètres.

Le plateau de Long-teng, qu'il faut traverser pour atteindre le col de Song-lin, mesure 10 kilomètres en longueur. Le col de Song-lin prend son nom de la forêt voisine; son altitude est de 4.400 mètres. Descente dans une épaisse forêt, à l'orée de laquelle se trouve le village de Ko-kia (10 km); c'est le premier village de la vallée de Taofou. Viennent ensuite les villages de Kia-pa-che, Sa-wou-eul, Kio-losseu, Pen-je, Kio-wou-eul et Regni (10 km); ce dernier est le siège de la sous-préfecture de Tao-fou, au confluent des rivières de Song-lin et de Tchang-kou. Le village de Tao-fou, mi-chinois mi-tibétain, compte environ 200 familles. À proximité du village, grande lamaserie murée, en partie détruite. Mission catholique.

Toute la région appartenait jadis au roi de Tamdong et le peuple de la vallée parle encore le patois de Guéschi. Elle est occupée maintenant par les sujets des seigneurs de Kiala, Khongser, Mazer et Guéschi, soumis à leurs chefs respectifs.

b. Pour la première partie de la route par la vallée de Yara et de

T'ai-ning, voir ci-dessus (p. 333) les notes sur le trajet de Ta-tsien-lou à Meou-kong par Tan-pa, jusqu'au pied des montagnes Ta-p'ao et Haitseu, à 50 kilomètres de Ta-tsien-lou. Cet endroit s'appelle Chan-kentseu. À Eul-tao-k'iao, il y a aussi une route suivie en été par les caravanes. Elle passe sur les plateaux et longe des lacs pour rejoindre la route de Tao-fou à Tchongou.

La première passe du Hai-tseu est à 2,5 km de Chan-ken-tseu; plateau, glacier, lacs. Après avoir franchi la seconde passe, à 3 kilomètres de la première, on descend dans le ravin de Pan-tch'ang. La Montagne des Lacs ou Hai-tseu chan est la limite des sous-préfectures de K'ang-ting et de Tao-fou. Le ravin de Pan-tch'ang est inculte; le torrent, qui vient du S.-S.-E., fait un coude au pied du Kéta leang et prend la direction N.-E., pour se jeter, à Mao-nieou, dans le torrent du mont Ta-p'ao. Ascension du Kéta (19 km du mont Hai-tseu); panorama superbe sur le plateau de T'ai-ning et les montagnes qui l'entourent. Au pied de la montagne, à l'entrée du plateau, village de Ko-tseu-che, berceau du onzième dalai lama, Mkhédjrou, né en 1838 1.

T'ai-ning (8 km) est un ancien camp chinois ; le village compte une quarantaine de familles. Il fut détruit en 1905 par les lamas révoltés et reconstruit par leurs fermiers, sur l'ordre de la Chine. En dehors du village se trouve une grande lamaserie appelée Kata en tibétain et Houei-yuan en chinois ; elle fut $_{\rm p.337}$ construite en 1727 pour recevoir le dalai lama, renversée en 1893 par un tremblement de terre, puis reconstruite, et enfin pillée en 1905 à la suite de la révolte des lamas. — De Ta-tsien-lou à T'ai-ning, 83 kilomètres.

Le plateau de T'ai-ning a environ 7 kilomètres de longueur. Dans les environs sont des mines d'or. De l'extrémité de la plaine à la route de Tao-fou, ni maisons, ni cultures ; collines arrondies et pâturages. De T'ai-ning à Kouan-tchai-tseu, 30 kilomètres.

Total de Ta-tsien-lou à Tao-fou : par le col de Tchéto, 160 kilomètres ;

¹ Cf. W. F. Mayers, JRAS, 1870, p. 284-308, et W. W. Rackhill, Toung pao, 1910, p. 66, l. 16-20 (où pour 1851 et 1824 il faut lire 1841 et 1842).

par T'ai-ning, 143 kilomètres.

Au delà de Tao-fou, cette route du Nord passe par les centres de Lou-ho, Kan-tseu, Dégué et Tch'a-mou-to, ou par le Koukounor atteint Si-ning.

IV. Passons maintenant à la route du Kien-tch'ang, par Ya-kia-ken et Mo-si-mien.

À 4 kilomètres de Ta-tsien-lou, la route traverse un torrent à Sseuma-k'iao et remonte le long du torrent de Yu-ling-kong (10 km). Forêts, eaux chaudes très fréquentées, maison de campagne du roi indigène. Derrière Yu-ling-kong, glacier et lac alimentant le torrent de Wa-tch'ang, qui coule près de la porte du Sud de Ta-tsien-lou; c'est ce torrent qui aurait jadis détruit la ville. Route vers Kieou-long. Ascension de la montagne Aguia ou Ya-kia (4.100 m), à 20 kilomètres de Ta-tsien lou, limite des territoires de Chen-pien et de Kiala, des sous-préfectures de K'ang-ting et de Lou-ting. Du sommet du Ya-kia à Mo-si-mien, route très difficile, sur les bords du torrent. Plateaux et forêt. Auberges de Ya-kia (4 km), de Leang-ho-k'eou (5 km), de Ta-k'iao (7 km). La plaine de Mosi-mien commence au torrent de Lan-men-kouan (8 km). D'abord large, elle se rétrécit entre deux torrents et se termine en pointe. La plaine et les montagnes voisines sont bien cultivées. Les principaux villages sont La-ma-sseu, Ts'ai-yang et Mo-si-mien; dans ce dernier, mission catholique. Depuis quelques années, une colonie de Lolos s'est établie dans la région. La plaine de Mo-si-mien mesure 15 kilomètres de longueur. — De Ta-tsien-lou au village de Mo-si-mien, 58 kilomètres.

La route du Kien-tch'ang s'enfonce dans le ravin de Hei-k'eou ; la frontière des Marches est à 20 kilomètres de Mo-si-mien.

De Mo-si-mien, une route va rejoindre à Chen-ts'ouen la grand'route de Houa-lin-p'ing. Elle escalade d'abord la colline Mo-kang (5 km de Mo-si-mien), puis descend sur le Ta-tou ho, par Kouei-wou (8 km). Tsa-wei (5 km) est un village situé sur la rive droite de la rivière. De ce point, il est loisible de remonter la rivière sur l'une ou l'autre rive : passages à Tsa-wei et Chen-ts'ouen. Sur la rive droite, plaines de Mo-

tseu-k'eou et de Tchéso (7 km). Ce village dépendait jadis du territoire de Tsali, dont la limite est à proximité du village. De Tchéso à la grand'route, 3 kilomètres.

Sur la rive gauche, en aval de Tsa-wei, villages de Kiakuen et de Této. La montagne qui sépare Této de Yu-sa-p'ing marque la frontière des Marches. _{p.338}

V. Une route du Sud conduit de Ta-tsien-lou à Ho-k'eou.

Pour le trajet de Ta-tsien-lou à la passe de Tchéto, voir supra (p. 335-336, routes de Ta-tsien-lou à Tao-fou, a). Du col de Tchéto (26 km de Ta-tsien-lou), la route descend dans la direction Sud, sur Tizou. Aux approches du village d'A-niang-pa, la vallée s'élargit. Villages de Wa-tsi, Yin-kouan-tchai, vallée de Tarachu, Tongolo. Au sommet de la vallée de Tarachu, lamaserie de Tagong. Au sortir de la vallée de Tongolo (28 km), forêt ; ascension du Kajila. Cette passe n'est séparée de celle du Dojula que par une cuvette dont le fond est un lac. Ce massif est la limite des sous-préfectures de K'ang-ting et de Ya-kiang. On atteint 4.300 m d'altitude, puis on descend sur le versant ouest, au milieu d'une forêt de pins, jusqu'au village de Ngo-long-che (24 km). La route suit le torrent. Pa-kio-leou, ancien poste militaire. Le village de Ho-k'eou, sur la rive gauche du Yalong, est le centre de la sous-préfecture de Ya-kiang. Il est encore connu sous le nom de Tchong-tou « bac central ». Durant les années 1911-1912, nos compatriotes, MM. Kérihuel et Auffray, jetèrent en amont du village un pont suspendu, le « Pont de la pacification de l'Ouest » P'ing-si k'iao, qui trois ans plus tard fut détruit par les troupes chinoises révoltées. Le Yalong formait la limite occidentale du royaume de Kiala. Le territoire de Litang commence à la rive droite de la rivière. De Ta-tsien-lou à Ho-k'eou : 110 kilomètres.

VI. Deux routes donnent accès dans le Mounia méridional. L'une, partant de Tchéto-t'ang, remonte le ravin de Mao-kia et franchit le col du Guérila (4.500 mètres). L'autre part de Yu-ling-kong. remonte le torrent et passe la montagne de Yu-long-che. D'après des renseignements donnés par quelques marchands du Yun-nan, nous

indiquons en li les étapes de Ta-tsien-lou à la frontière du Mély ou Mouli, par la route de Yu-ling-kong qui est la plus suivie :

Ta-tsien-lou à Yu-ling-kong, 25 li.

Yu-ling-kong au col, 70 li.

Yu-long-che, 30 li. Mine d'or.

So-po, au pied du Tseu-mei ; mines d'or ; route vers T'ien-wan, vallée du Ta-tou ho.

Tch'en-tseu chan, 70 li. Limite des sous-préfectures de K'ang-ting et de Kieou-long.

T'ang-wou, 50 li. Route sur Khaeul, siège de la sous-préfecture de Kieoulong.

Wachula, 50 li. Au village de Wachu, ascension de deux montagnes.

Ingtcho ou Yong-kio, 80 li. Nouvelle passe (4.400 mètres).

Pétai ou Pégong, 60 li. Lamaserie.

Baourong, 50 li. Plateau à 70 mètres sur la rive gauche du Yalong; nombreux hameaux ; 400 familles environ. Pont de corde sur le Yalong. $_{\rm p,339}$

Total de Ta-tsien-lou à Baourong : 485 li, 7 étapes.

Baourong est la frontière du royaume de Kiala et du territoire du roilama de Mou-li. Ce dernier territoire dépend de la sous-préfecture de Yen-yuan au Kien-tch'ang. À une journée au sud de Baourong, dans la boucle du Ya-long ou Kin ho, se trouve le territoire de Métérong, cédé par le roi de Kiala au roi-lama de Mou-li.

Sous-préfectures et population. — L'ancien royaume de Kiala et les territoires voisins ont été divisés en sous-préfectures.

1° Le sous-préfet de K'ang-ting administre Ta-tsien-lou et ses environs. La ville compte 3.000 familles, dont 400 tibétaines ; la vallée de Wa-sseu-k'eou, 300 familles chinoises ; celle de Yara et de Khongyul, 200 familles chinoises et 200 tibétaines ; les vallées de Tchéto et de Yu-ling-kong, 50 familles ; les vallées du Mounia central : Tchang-pa-tch'ouen, A-niang, Tong-ngo o-lo, So-po, 1.000 familles tibétaines. Total : 4.700 familles.

2° La vallée du Ta-tou ho, entre le Yu-t'ong au Nord et la frontière du Kien-tch'ang au Sud, dépend du sous-préfet de Lou-ting. La population totale est de 9.000 familles, dont 3.000 sur l'ancien territoire du Yu-t'ong. La sous-préfecture de Lou-ting englobe les territoires de Chen, de Leng, de Tsa-li et de Yu-t'ong. La population est en majeure partie chinoise. Les groupements indigènes se trouvent au Yu-t'ong, à Ngang-tcheou (environ 2.000 familles). D'autres villages comptent bon nombre d'habitants se disant indigènes, mais la plupart sont des descendants des soldats chinois établis dans le pays sous les Ming ou dans les premières années des Ts'ing.

3º Le sous-préfet de Tan-pa administre les anciens domaines de Tamdong, Guéschi (1.600 familles), Pa-ti et Pa-wang (2.700 familles), les 24 centuries du royaume de Kiala (1.600 familles), l'enclave de Tchrélong et les six « camps » chinois (2.200 familles), soit un total de 8.000 familles, dont 2.000 chinoises.

4° Le sous-préfet de Tao-fou administre toute la partie septentrionale de l'ancien royaume de Mounia. Sur les 3.400 familles de la sous-préfecture, un millier dépendent du roi de Kiala.

5° Tous les territoires situés à l'est du Yalong, c'est-à-dire ceux du Tchraba et du Mounia occidental, administrés par le sous-préfet de Yakiang, étaient du domaine de Kiala. La population serait de 1.500 familles environ (tibétaines ou tibétanisées). Seul le village de Hok'eou, centre de la sous-préfecture, compte quelques dizaines de familles chinoises.

6° Le sous-préfet de Kieou-long administre le Mounia méridional. Le pays est occupé par 3.000 familles environ, la plupart tibétaines. Quelques colonies chinoises se sont établies dans la vallée du Che-p'i, affluent du Kin ho, de Hong-pa et de Wan-pa, et sur la rivière de Tseu-ta-ti, affluent du Ta-tou-ho. Des Lolos se sont aussi introduits dans la région de San-ya, à la frontière de la sous-préfecture de Mien-ning (Kien-tch'ang).

 $_{\rm p.340}$ Le total des familles établies sur ce vaste territoire serait donc ainsi de 27.000 environ : 15.000 tibétaines et 12.000 chinoises.

Commerce. — Les articles d'importation sont le thé, les soieries, la toile, l'opium.

Chaque année le gouvernement délivre aux marchands de thé 108.000 licences régulières et autant de supplémentaires qu'ils en désirent. Chaque licence donne le droit d'apporter 5 ballots de thé sur le marché de Ta-tsien-lou. Le ballot pèse en moyenne 18 livres chinoises. Le prix moyen du ballot est de 2,20 taëls. Le thé vient de la région de Ya-ngan, de Min-chan, de Yong-king, de T'ien-ts'iuan et de K'iong-tcheou; 80 à 90 familles se livrent à ce commerce. Le commerce annuel est de 1.300.000 taëls. Le gouvernement perçoit environ 120.000 taëls.

Les soieries viennent de Tch'eng-tou ou de Kia-ting. On y trouve toutes les variétés du marché du Sseu-tch'ouan, et en outre les soieries demandées spécialement par les indigènes : ceintures, filoselle, *kata* ou écharpes fastes. La filoselle vient du Kouei-tcheou, les kata sont fabriqués à K'iong-tcheou. Total du commerce de la soie : 150.000 taëls.

Les toiles sont celles du Sseu-tch'ouan et les toiles dites européennes. Le ballot de toile, 34 pièces de 8 mètres en 40 centimètres de large, coûte 35 taëls en gros. Le total rapporterait environ 200.000 taëls.

L'opium, tantôt prohibé, tantôt autorisé, vient du Kien-tch'ang et du Yun-nan. Il est destiné aux Chinois de la ville et des Marches. Je ne crois pas être éloigné de la vérité en disant que ce commerce produit, bon an mal an, 100.000 taëls.

À ces différents commerces il convient d'ajouter la bimbeloterie, de provenance japonaise en grande partie : 100.000 taëls.

Les articles d'exportation sont le musc, la laine, les peaux, l'or, les cornes de cerf, les plantes médicinales, les fourrures, les tapis, le drap grossier de fabrication tibétaine.

Le prix du musc est de 12 à 18 taëls l'once. Le total des ventes s'élèverait à 700.000 taëls.

La production de la laine serait de 600 à 700.000 livres ; le prix moyen est de 15 taëls par 100 livres ; soit un total de 100.000 taëls.

Les peaux de yack et de mouton sont dirigées sur Tch'eng-tou. Ce commerce est peu important.

L'once d'or vaut de 18 à 24 taëls d'argent. On peut trouver au moins 20.000 taëls d'or par an sur le marché.

Les bois de cerf (lou-kio) sont vendus au poids et valent 40 taëls les 100 livres ; les lou-jong ou cornes tendres de cerf, se vendent de 20 à 50 taëls suivant la qualité. Total : 40.000 taëls. $_{\rm p.341}$

Les plantes médicinales sont la rhubarbe, la fritillaire, le tch'ongts'ao le k'iang-ho, le houang-lien ; Le total serait de 300.000 taëls.

Les fourrures en vente sont les peaux du lynx, du renard, de la panthère, du loup et de l'ours. Les tapis tibétains de 1,30 m. sur 0,70 m. valent de 5 à 15 taëls, suivant la qualité. Le lainage est vendu sur place.

En résumé, le commerce annuel de Ta-tsien-lou est de trois millions de taëls, dont près de deux millions d'importation. Le commerce avec les indigènes est souvent un commerce d'échange.

Mines. — Les mines d'or sont nombreuses dans la région de Tatsien-lou, mais la plupart ont été abandonnées par suite des troubles et de la dépréciation du métal. Les principales sont celles de P'ienngai-tseu et de San-tao-k'iao, dans la vallée de Yara ; de Ts'ou-tsa et de P'ien-pa, au Yu-t'ong ; de So-tseu-k'ang, au Khongyul ; du plateau de T'ai-ning ; de Yu-long-che et de So-po (route de Mou-li), au Mounia.

Il existe à T'ong-lou-fang (route de Tan-pa) une mine d'argent, abandonnée ; une mine d'antimoine dans la vallée d'Eul-lang-k'eou, au Yu-t'ong ; une mine de plomb dans la même vallée. L'amiante est exploité dans la vallée de Yara, et le mica à 30 li au nord de Rongmé Tchragou. La production de mica était en 1919 de 9.000 livres chinoises.

C. — Hors et Niarong

Les Hors. Le Tchan-touei. Les tribus du Lokho et du Yukho ¹. — Les annales chinoises sont extrêmement sobres de détails sur l'histoire des peuplades des Hors et du Tchan-touei, dont le territoire s'étend entre le Kiala au Sud et le Dégué au Nord. Ce territoire était administré par une dizaine de chefs indigènes, les chefs des cinq clans des Hors et les cinq chefs du Tchan-touei. Le Tchan-touei, ou Niarong, occupe la vallée du Yalong au Nord de Ho-k'eou ; les Hors habitent les vallées de Tchouo, de Tchangou et du Dza-khio sur le cours supérieur du Ya-long. Le nom de *Hor* rappelle l'origine mongole des chefs de la région. Une tradition recueillie par des voyageurs européens rapporte qu'au XVII^e siècle le cinquième dalai lama, Ngaouang Lozong, envoya le docteur Ngaouang Punts'o prêcher la réforme dans le pays. Sa prédication obtint un véritable succès : il eut la bonne fortune de construire treize lamaseries.

p.342 À cette époque, un riche marchand mongol reçut le gouvernement temporel et fixa sa résidence à Tchouo. Il eut six fils dont l'un mourut en bas âge. Les survivants se partagèrent l'héritage paternel et formèrent les cinq clans des Hors : Hor Tchouo (Tchouowo), Hor Tchangou (Tchang-kou), Hor Mazer (Ma-chou), Hor Khongser (K'ong-sa), Hor Bérim (Po-li).

Toute la partie méridionale (vallées de Jen-ta et de Tao-fou) faisait partie du royaume de Tamdong ; elle en a gardé le langage.

Quand la Chine eut reculé ses frontières jusqu'au Yalong, dans les premières années du XVIII^e siècle, l'un des chefs du Tchan-touei se reconnut vassal de l'empire. Après la campagne chinoise au Tibet, le territoire des dix-huit t'ou-sseu était rattaché au Sseu-tch'ouan ; les chefs de la région devenaient sujets de la Chine (1727-1730). Munis de titres et de diplômes chinois, les chefs indigènes continuèrent comme par le passé à administrer directement leurs principautés. La Chine prélevait un faible impôt et tenait garnison au Sud de la vallée de Tao-fou.

80

¹ Sources: informations des PP. Charrier, Hiong, Abric et Davenas; ouvrages des voyageurs Rockhill, Bacot, King et Coales; Si K'ang kien cheng ki.

Durant les XVIII^e et XIX^e siècles, la région fut profondément troublée par des luttes fratricides ; la Chine laissa ses sujets s'entre-déchirer. Les chefs du Tchan-touei, des Hors et du Kiala s'emparèrent des vallées de Tao-fou et de Jen-ta et reléguèrent les derniers sujets du Tamdong sur la rive droite de la rivière de Song-lin-k'eou.

Grâce au Si K'ang kien cheng ki et aux renseignements recueillis sur place par les missionnaires catholiques, nous connaissons mieux les événements qui se sont produits durant la seconde moitié du XIX^e siècle.

Dans les premières années du règne de Hien-fong (1851-1861), un des chefs du Tchan-touei, Kongpou Langkié, déposséda ses voisins et régna en maître sur toute la vallée du Niarong ; il empiéta même sur le territoire des Hors, ses voisins, et opéra sur la grand'route de Ta-tsien-lou à Chamdo. Ses victimes se plaignirent amèrement aux ambans chinois et au gouvernement de Lhassa, qui en informèrent l'empereur. Ordre fut donné au vice-roi du Sseu-tch'ouan de châtier le coupable. Lo Ping-tchang, alors fort occupé à repousser les bandes des T'ai-p'ing qui ravageaient la province du Sseu-tch'ouan (1865), ne put obtempérer à cet ordre. Le gouvernement de Lhassa se chargea de la répression et envoya une armée sous le commandement de Punropa. Avec le concours des peuples voisins, cette armée s'empara de la vallée du Niarong et passa au fil de l'épée les principaux perturbateurs.

Pour prix de ses services, le gouvernement tibétain réclama 200.000 taëls. Mais le trésor provincial était vide et le gouvernement chinois dut abandonner la vallée du Niarong à ses occupants ; il fut seulement convenu que les représentants de Lhassa : un chef civil et un lama, devraient être agréés par la Chine et remplacés tous les trois ans. L'intendant de circuit Che, qui s'était avancé jusqu'à Ta-tsien-iou, n'osa pénétrer au Tchan-touei.

Le vainqueur de Kongpou Languié, Punropa, renouvela les exactions de son prédécesseur, imposa son protectorat au Dégué et obligea les clans des $_{\rm p.343}$ Hors à lui payer tribut. Il se préparait même à porter ses armes contre Litang et Batang et à fermer à la Chine la route du Tibet.

Le gouvernement impérial exigea son rappel ; il fut remplacé par un gouverneur portant le titre de *niarong chikhiob* (1877). Le Dégué en profita pour reprendre son autonomie.

Quant au nouveau gouverneur il ne ménagea pas plus les habitants de la vallée que les Hors ; il se fit exécrer à un tel point que le peuple se souleva et le mit à mort (1894).

La Chine ne pouvait manguer une si bonne occasion de réoccuper le Tchan-touei, dont les mines d'or passaient pour être d'un bon rapport. Le vice-roi Lou Tch'ouan-lin envoya deux généraux prendre possession du pays au nom de la Chine. Le premier pénétra dans la vallée du Yalong et en chassa les derniers partisans du gouvernement de Lhassa. Le second prit la route des Hors, établit un mandarin chinois à Tchangou, s'empare de la famille royale du Déqué et l'emmena à Tch'eng-tou. L'amban Wen-hai et le maréchal tartare Kong-cheou, jaloux du succès des troupes provinciales, obtinrent par leurs intrigues le retour du Tchan-touei, du Tchouo, du Khongser et du Bérim à leurs anciens maîtres. Seule la principauté de Tchangou, dont le chef était mort sans enfants, resta acquise à la Chine, qui y créa le camp de Louho. À Kan-tseu, la branche des Mazer était éteinte ; le chef indigène de Khongser réunit sous sa domination les deux territoires ; la Chine accepta le fait accompli et relégua la veuve du chef Mazer à Tao-fou. La femme du chef Khongser, qui trouvait son mari gênant, le renvoya au Déqué, son pays d'origine, et gouverna au nom de son fils aîné. Son ambition ne s'arrêtait pas là : elle voulait donner à son second fils le pouvoir spirituel; elle se heurta au refus du lama Tchrakar, réincarnation honorée dans l'une des lamaseries de Kan-tseu. De là, lutte ouverte entre la famille Khongser-Mazer et le lama en question, qui fut obligé de se retirer au Tchan-touei.

Tchao Eul-fong, durant les années 1905-1906, après avoir réprimé les révoltes de Batang et de Hiang-tch'eng, rentra dans les Marches à l'automne de 1908. À son arrivée à Ta-tsien-lou, le peuple du Dégué l'invita à venir chasser Kiang-po-jen-tsing qui avait usurpé le trône de son frère. Tchao Eul-fong répondit volontiers à leur appel et s'avança par

la route du Nord. Le délégué du *niarong chikhiob* à Tao-fou, ayant quelques années plus tôt pris part à la révolte de T'ai-ning, s'enfuit en hâte. Le Buddha vivant, réincarnation du fameux prédicateur Ngaouang punts'o, regagna le Tibet. La reine Khongser-Mazer se préparait à entraver la marche de Tchao; elle hésita devant la force de son armée. Déjà Tchao rêvait de créer une nouvelle province et demandait au trône l'autorisation de réoccuper le Tchan-touei. Les ambans essuyèrent sur ce point un refus de la part du gouvernement de Lhassa, qui d'abord aurait accepté d'échanger le Tchan-touei contre le Poyul; dans la suite, il ne voulait même plus entendre parler d'échange; il tenait à conserver cette enclave pour empêcher la création de la nouvelle province chinoise.

poursuivit activement ses conquêtes et organisa le territoire en districts. L'année suivante, il fut nommé vice-roi de la province. Avant de rejoindre son poste, il passa au Kan-tseu et régla la situation de la famille Khongser : la reine avait voulu l'année précédente s'enfuir au Tibet ; arrêtée en route, elle gémissait sur son malheureux sort sous la garde de geôliers chinois. Tchao Eul-fong lui fit grâce, mais chargea un délégué d'administrer les territoires de Kan-tseu, Khong-ser, Mazer et Bérim ; Tchouo fut rattaché à Tchangou. Puis, Tchao entra dans le Tchan-touei, en chassa le représentant de Lhassa et y laissa un officier chinois. Il ramena le tchraher lama dans le pays des Hors et le chargea de veiller au bon ordre dans les treize lamaseries de la région.

Kan-tseu, Tchangou, Tchan-touei et Tao-fou furent définitivement gouvernés par la Chine; dans chaque centre, une troupe fut chargée d'assurer la police et de surveiller les anciens chefs indigènes et leurs partisans. Fou Song-mou, nommé commissaire impérial par intérim, devait achever l'œuvre de Tchao en retirant aux chefs indigènes les sceaux qu'ils avaient reçus de la Chine.

À la même époque (1910-1911), les tribus voisines firent leur soumission. Les luttes perpétuelles qui divisaient les pasteurs du Lokho, de l'Assuma et du Yukho les amenèrent insensiblement à rechercher l'appui de la Chine. Vers 1905, le peuple du Lokho supérieur tua le chef

de la tribu voisine du Lokho inférieur. Pour venger ce meurtre, les sujets de la victime se portèrent en masse sur le territoire du Lokho supérieur, pillèrent, tuèrent, rançonnèrent sans merci et achevèrent leur victoire en assassinant le chef ennemi. Le Lokho supérieur demanda l'appui de la Chine, qui cita les plaideurs à son tribunal et les mit aux arrêts : le peuple en armes délivra les prisonniers. Dans la révolte du Yukho, les pasteurs du Lokho inférieur avaient nettement pris parti contre la Chine ; la lutte se termina par l'assassinat du chef du Yukho et le pillage de la lamaserie. Ces tribus furent dès lors rattachées au district de Tao-fou ou à celui de Tchangou.

La révolution antidynastique (automne 1911) vint ébranler l'œuvre de Tchao Eul-fong. Les soldats rentrèrent au Sseu-tch'ouan. Les chefs indigènes dépossédés voulurent reprendre leur autorité; mandarins civils et missionnaires catholiques de Tao-fou et de Tchangou furent mis à la torture et ne durent leur salut qu'à l'arrivée des troupes chinoises de secours.

Durant les premières années de la République, l'autorité chinoise s'est fortifiée ; Kan-tseu, Tchangou, Tao-fou, Tchan-touei sont devenus chefs-lieux de sous-préfectures.

En 1918, l'avance des troupes de Lhassa sur Rombatsa, où elles menacèrent d'isoler les bataillons du colonel Tchou, fit craindre de nouveaux troubles parmi les indigènes. Le Tchan-touei faisait même des avances aux troupes de Lhassa. L'armistice signé à Rombatsa, en novembre 1918, a laissé la Chine maîtresse au Tchan-touei et dans la région des Hors. p. 345

Notes géographiques. — La passe de Song-lin-k'eou (4.600 m) est la limite méridionale du territoire des Hors. Sur le trajet de Song-lin-k'eou à Tao-fou (30 km), voir *supra*, p. 336. Tao-fou, au confluent des deux rivières de Song-lin et de Tchangou (30° 58'), est à 2.950 mètres d'altitude. Le village de Régni commande la vallée de Wa-je. La rivière prend la direction du sud, traverse Wa-je, le territoire de Tchraba et, grossie de la rivière de Pamé (Pa-mei) se jette dans le Yalong en amont

de Ho-k'eou. La vallée de Tao-fou est large et bien peuplée (500 à 600 familles). Les villages de la rive gauche de la rivière de Song-lin sont : Ko-kia, Kia-pa-che, Sa-wou-eul, Nédzékia inférieur, Pen-je, Nialédzia ; sur la rive droite se trouvent : Kio-lo-sseu, Nédzékia, Yue-hi, Yi-je, Tso-je, Ya-wou-eul, Jotzou, Kio-wou-eul, Régni ou Tao-fou. Les ravins de Long-pou, Kio-wou-eul et Tao-fou sont habités.

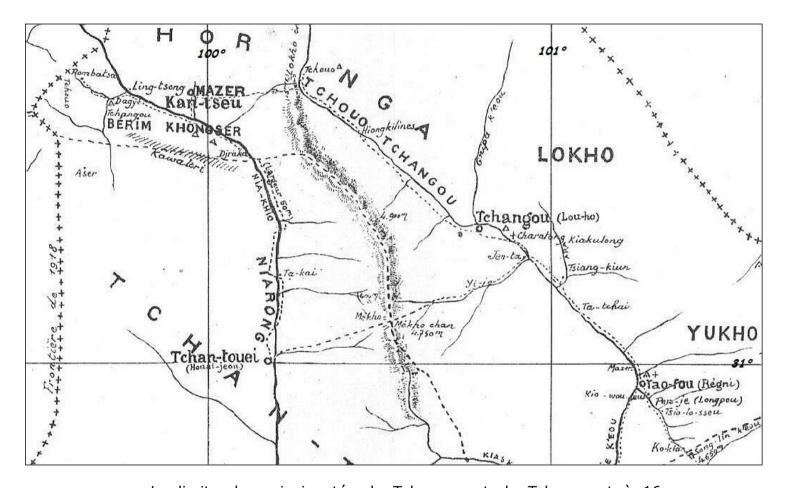
De Tao-fou, une route dans la direction du N.-E. rejoint la lamaserie de Yukho, centre de la tribu de ce nom (110 li). Dans le voisinage de la sous-préfecture se trouve la lamaserie des Deux Lacs, Ts'ogni. En face du marché, dans le ravin de Mazer, est la résidence de la princesse chassée de Kan-tseu ; elle gouverne 200 familles.

La route du Nord remonte la rivière de Tchangou, sur la rive gauche. Villages de Tsérong, Si-niang, Ta-tchai (18 km). La petite vallée de Tsiang-kiun (10 km) et ses abords sont cultivés. Le cours d'eau sort de la vallée d'Ara, qu'habitent les quelques dizaines de familles de Ya-yu-long. Route vers les plateaux de Chang et de Hia Lokho. Ces plateaux, qui font suite à ceux de Yukho, divisent les bassins du Ta-kin et du Yalong.

La colline Tsiang-kiun, couronnée d'un plateau en partie cultivé, est la limite des sous-préfectures de Tao-fou et de Lou-ho. Descente rapide sur Kara-tchrong; douane. En amont de ce hameau, jonction du torrent de Jen-ta avec la rivière de Tchangou; route vers le Tchantouei. La route traverse les villages de Keurbalong, Jongbalong, Kouyu, la plaine de Kiakulong, et gagne Charatong (20 km). Charatong, à 48 kilomètres de Tao-fou, est à 3.150 mètres d'altitude (31° 16' 24"). Résidence de la mission catholique; colonie chinoise.

Au-dessus de Charatong se trouve un pont en encorbellement construit en 1916 parles soins du père Alric ; il mesure une trentaine de mètres de longueur. La route de Tchangou suit la rive droite de la rivière ; villages de Atchrou et de Wa-ta ; ascension de la colline Zama (3.600 m). Le village de Tchangou est construit à flanc de montagne, à 100 mètres au-dessus de la rivière. Sur les bords de la rivière, petite plaine ; confluent de la rivière qui sort de la vallée de Gnipa. Tchangou était le centre de la principauté du même nom ; la Chine y établit le

camp de Lou-ho (1895); depuis quelques années, c'est le chef-lieu de la sous-préfecture nouvelle de ce nom. Le village ne compte qu'une cinquantaine de maisons. Dans le voisinage est la vaste lamaserie de Guéloupa (lamas jaunes). Le lama Tchraker réside près de là dans une petite lamaserie. L'autorité que lui avaient dévolue Tchao Eul-fong et $_{\rm p.346}$ Touen Tch'ang-hen, son successeur, est bien diminuée. — De Charatong à Tchangou, 12 kilomètres.



La limite des principautés de Tchangou et de Tchouo est à 16 kilomètres au-dessus de Tchangou. Villages de Kia-lang et de Hiongkilines; mines d'or. Le village de Tchouo est sur la rive gauche de la rivière. Celle-ci, venant du nord, des plateaux de Tongou, tourne brusquement vers le sud-est. Tchouo est le centre de l'ancienne principauté du même nom; le village actuel ne comprend qu'une trentaine de maisons. — De Tchangou à Tchouo, 36 kilomètres.

Après avoir franchi la rivière à Tchouo, on commence l'ascension du Lokho. Sur le versant oriental, lamaserie et lac. Du sommet de la

montagne (4.200 m), vue sur la vallée du Dzakhio. Le mont Lokho est actuellement la limite des sous-préfectures de Lou-ho et de Kan-tseu; il formait jadis la limite du Hor Tchouo et du Hor Mazer.

Descente sur Kan-tseu (32 km de Tchouo). Kan-tseu est à 2 kilomètres au nord de la rivière Dzakhio (ou Dzachu); le village, de 200 familles, est le chef-lieu de la sous-préfecture de Kan-tseu. Deux lamaseries le dominent. C'était autrefois la résidence des deux branches des Hors Mazer et Khongser. La branche Mazer gouvernait la région de la rive gauche du Dzachu, la famille Khongser les villages de la rive droite. L'ancienne reine détrônée et ses enfants résident encore à Kan-tseu. Altitude : 3,300 mètres.

De Kan-tseu, la route rejoint le Yalong qu'elle passe sur un pont long de 100 mètres. En hiver, la rivière n'a que 50 mètres de largeur environ. La vallée du Dzachu et celle de Rombatsa sont larges et peuplées; elles mesurent de 3 à 4 kilomètres de largeur, entre la chaîne du Kawalori au sud et les collines du nord. À 15 kilomètres de Kan-tseu, la colline de Bérim, avec son groupe de maisons et ses deux lamaseries, s'avance dans le Dzakhio. Bérim était le centre d'un des clans Hors. Au delà de Bérim, enclave de Ling-tsong, au confluent de la rivière de Rombatsa et du Dzakhio. Cette enclave relevait de la principauté de Hor Tchangou. La lamaserie de Dagyé, récemment reconstruite, était également sous la dépendance de cette principauté. Elle fut la première des lamaseries construites par le docteur Ngaouang Punts'o au XVIIe siècle. Le territoire de Rombat a commencé tout près de là. Il était administré par deux chefs subalternes, sous les ordres des chefs de Tchouo et de Déqué. De Rombatsa, route vers Hop, Péyu et le Dégué méridional. — De Bérim à Rombatsa, 13 kilomètres.

La limite des Marches et du Dégué, rattaché depuis 1918 au territoire de Lhassa, n'est qu'à une quinzaine de kilomètres de Rombatsa, sur la route de Kenking, capitale du Dégué.

En résumé, le territoire des Hors, de Song-lin à Rombatsa, mesure 210 kilomètres. C'est la partie des Marches du Sseu-tch'ouan la plus riche et la plus peuplée. La Chine l'a divisée en trois sous-préfectures : Tao-fou, Lou-

ho et Kin-tseu. La population totale de ces trois sous-préfectures est de 9 à 10.000 familles, soit environ 50.000 âmes. Autour de Tao-fou et de Louho $_{\rm p.347}$ se sont établis des colons chinois, marchands et chercheurs d'or. La paix dont jouit cette région leur permet de circuler sans danger. Dans la vallée de Tchouo, de Tchangou et de Tao-fou, les principales mines d'or sont celles de Hiongkilines et de Ni-pa-k'eou.

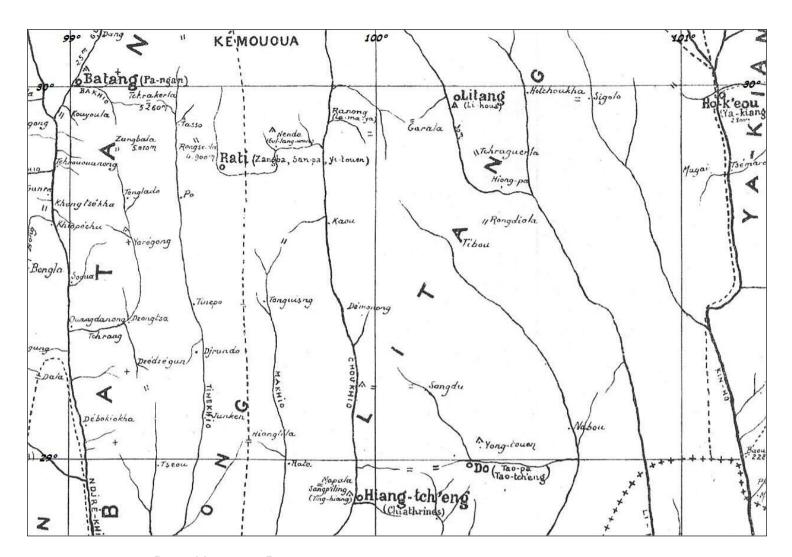
La sous-préfecture de Kan-tseu comprend les anciens territoires de Mazer et de Khongser, de Bérim, de Ling-tsong et de Rombatsa.

La sous-préfecture de Lou-ho administre les principautés de Tchangou et de Tchouo, les tribus de Tongou et du Lokho supérieur et inférieur.

La sous-préfecture de Tao-fou comprend toute la vallée de Tao-fou, celle de Wa-je, le Tchraba supérieur, les vallées de Tchongou, de Pamé, de T'ai-ning et les plateaux du Yukho.

La route du Tchan-touei a été suivie par M. King, consul d'Angleterre. Il estime la distance de Kan-tseu à Tchong Tchan-touei « Tchan-touei central », chef-lieu de la sous-préfecture, à 240 li, soit environ 100 kilomètres. La route suit les rives du Yalong. Les principaux villages sont Cha-touei, Ta-kai, Po-je, Kia-tseu. La partie méridionale du Tchan-touei s'étend jusqu'aux frontières de la sous-préfecture de Litang, au-dessous du coude du Yalong. Dans le Tchan-touei supérieur, la rivière suit une direction sud, légèrement ouest. La division en Tchan-touei supérieur, central et inférieur, est une division chinoise inconnue des indigènes. La population totale du Tchan-touei serait de 5.000 familles. Sur l'étendue du territoire, il n'y a pas moins de 50 lamaseries, avec un total de 5.000 lamas. La sous-préfecture porte le nom de Houai-jeou, qui est celui d'une montagne voisine. Les mines d'or y sont si nombreuses que les chefs tibétains exigeaient jadis l'impôt en or.

Une route montagneuse réunit la vallée du Yalong à celle de Tchangou et de Tao-fou. De Tchan-touei au sommet du Mékho: 70 li. Le ravin de Jen-ta ou Yi-je est très étroit; San-kouan et Yi-je en sont les seuls hameaux. Distance du Mékho à Jen-ta: 70 li. Distance totale de la vallée du Ya-long à celle de Tchangou: 140 li.



D. — Litang et Batang.

Le territoire de Litang. — Le territoire de Litang (Li-t'ang) a pour limites : au Nord, le Niarong ou Tchan-touei ; à l'Est, le Yalong qui le sépare du Kiala ; au Sud, le Sseu-tch'ouan, avec Mély, et le Gyédang (Tchong-tien) qui relève du Yun-nan ; à l'Ouest, le territoire de Batang.

Au cours de l'histoire, Litang fut successivement soumis au Tibet, à la Mongolie et aux Mossos de Li-kiang. Ces derniers occupèrent le pays, vraisemblablement, au XVI^e et jusque dans les premières années du XVII^e siècle. Grâce à l'appui du général Wou San-kouei, les Tibétains de Lhassa reprirent le contrôle de la région. En l'année 1708, le septième dalai lama, Keldung, se réincarna à Litang. Il fut conduit à Komboun, près de Si-ning au Kan-sou. Il devait être plus tard intronisé par la Chine elle-même.

_{p,348} Quand le Mongol Alapoutan eut conquis le Tibet, il envoya un

de ses officiers à Litang. Sur ces entrefaites, la Chine entrait en lutte contre les Mongols, maîtres du Tibet (1718). L'avant-garde de l'armée de Karpi pénétra dans Litang sans coup férir. L'année suivante, l'armée chinoise entra en campagne. L'officier mongol du camp indigène voulut s'emparer de la place. Son plan fut découvert ; l'officier chinois se présenta à son camp et le mit à mort. Le supérieur de la lamaserie, convaincu de complicité, fut déposé. La population locale fut invitée à lui choisir un successeur, qui administra provisoirement le territoire avec le commandant chinois du camp.

En 1730, la Chine, ayant réuni le territoire des dix-huit chefs indigènes au circuit de Kien-tch'ang, nomma Ganpen et Kgangkhio Diangts'o chefs de Litang et leur remit des diplômes assurant la transmission de leurs charges à leurs descendants. Jusqu'alors les chefs de Litang n'étaient que des gouverneurs renouvelés tous les trois ans par le gouvernement de Lhassa ; c'était du reste pour celui-ci le seul moyen de conserver un certain contrôle sur un territoire aussi éloigné. Les nouveaux chefs indigènes étaient assistés par quatre officiers subalternes du titre de chielngo (sous-préfets): les chielngo de Chiathrines (Hiang-tch'eng), de Léthong Ngolo, de Ranong et de Rata. Les chefs voisins, de Tchong-hi, Mao-ya, Khieuten et Mao-mao-ya, qui avaient fait à la même époque leur soumission à la Chine, furent mis sous la dépendance des chefs de Litang. Le recensement effectué par les soins de la Chine accusait alors 5.322 familles ; le tribut annuel était de 450 taëls; le peuple devait encore subvenir à l'entretien de ses chefs et des lamaseries officielles et leur fournir des corvées.

La Chine nomma à Litang un intendant militaire (*kiun-leang-fou*), chargé d'assurer les convois à destination des troupes de l'intérieur. Un camp chinois, sous les ordres d'un *cheou-pei*, fut établi à Litang avec des postes secondaires à Po-lang-kong et à Hotchoukha. Cette organisation resta en vigueur jusque dans les dernières années de la dynastie mandchoue.

Que se passa-t-il dans la région de Litang durant les XVIII^e et XIX^e siècles ? Nous l'ignorons. La Chine n'avait qu'un but : assurer ses

relations avec le Tibet central; elle se désintéressait des luttes locales, pourvu que ses sujets payassent le tribut et que les routes restassent libres. Nous savons seulement que les lamaseries de la région ne tardèrent pas à reprendre leur liberté et que celles de Litang et de Hiang-tch'eng empiétèrent sur les droits des chefs indigènes.

Dans les années 1894-1895, le gouverneur provincial tenta un essai de colonisation; les lamas de Hiang-tch'eng se saisirent du commandant chinois du camp de Litang et de son fils et les mirent à mort. Pour les venger, Che Wen-ming marcha sur Hiang-tch'eng; il fut écorché vif et sa peau bourrée de paille fut suspendue en trophée dans la lamaserie de Hiang-tch'eng.

En janvier 1903, les lamas de Litang se révoltèrent à leur tour et se proposèrent d'exterminer les Chinois de la région. Le préfet de Tatsien-lou se rendit à Litang et les exhorta à réciter leurs prières pour l'empereur, au lieu post de s'occuper du gouvernement du pays. Ils le lui promirent, et le préfet rentra à Ta-tsien-lou. Mais les lamas se montrèrent bientôt plus audacieux que jamais ; la date du massacre général des Chinois fut même fixée. Le préfet leva des troupes, avec le concours des chefs indigènes de Kiala et de Tsa-li, et reprit la route de Litang. Sur le tertre qui sépare le quartier chinois de la lamaserie, les lamas provoquèrent les soldats chinois. Les armes à tir rapide les forcèrent à se replier sur leur lamaserie, où tout était préparé pour soutenir un siège. Les Chinois les y poursuivirent, s'emparèrent de la lamaserie, la pillèrent et exécutèrent deux des principaux chefs de la révolte. Les lamaseries voisines, qui se préparaient à imiter celle de Litang, rentrèrent prudemment dans l'ordre.

En 1905, les lamas de Batang ayant massacré le commissaire impérial et son escorte, le général Ma Wei-k'i fut désigné pour soumettre les révoltés ; l'intendant de circuit Tchao Eul-fong le suivit. Le premier chef indigène de Litang refusa de leur fournir les bêtes de charge nécessaires pour continuer leur route. L'intendant de circuit se saisit des chefs indigènes, écroua le premier dans les prisons locales et obligea le second à l'accompagner à Batang.

En novembre de la même année, la lamaserie de Hiang-tch'eng, dite Sangp'iling, qui persévérait dans sa résistance contre la Chine, fut assiégée par les troupes de Tchao. En février 1906, Tchao vint en personne diriger les opérations. Torturés par la faim, les assiégeants menacèrent de se révolter : Tchao en fit passer une centaine sous le sabre du bourreau. Les Chinois réussirent à découvrir les conduits amenant l'eau dans la citadelle et les coupèrent ; ce fut alors la lutte de la faim et de la soif. Les assiégés demandèrent du secours à la lamaserie voisine ; leurs émissaires furent saisis et leur plan découvert. Au jour fixé, les Chinois, simulant ces alliés, entrèrent dans la lamaserie. Le siège avait duré sept mois (novembre 1905 — juin 1906).

Les lamaseries de Do et de Kongkalines firent leur soumission. Tchao Eul-fong, nommé commissaire impérial des Marches, regagna le Sseu-tch'ouan. À son passage à Litang, il fit venir le second chef indigène qu'il avait laissé à Batang et lui intima l'ordre de le suivre à Tch'eng-tou. Le premier chef indigène avait pris le large et gagné le territoire de Lhassa. À deux jours de Litang, le prisonnier de Tchao mourut empoisonné. Il était dès lors facile d'administrer directement le territoire de Litang, qui fut en effet, en 1907, élevé au rang de sous-préfecture sous le nom de Li-houa.

En 1910, une révolte éclata dans le camp chinois de Hiang-tch'eng. Le général Fong Chan fut chargé de la réprimer et s'en acquitta à la satisfaction de son maître, en fusillant tous les soldats de la compagnie mutinée.

En février 1912, les lamas chassés de Hiang-tch'eng quelques années auparavant tombèrent à l'improviste sur la garnison chinoise occupant leur ancienne lamaserie et exterminèrent soldats et marchands. On assure que pour mieux se venger ils firent écorcher vifs plusieurs Chinois, en accompagnant de rites religieux cette horrible opération. Les Tibétaines mariées à des Chinois p.350 et les enfants nés de leur union furent coupés en morceaux. Le général Kou Tchan-wen avait envoyé une compagnie de soldats au secours de la garnison de Hiang-tch'eng; tous périrent misérablement.

La même année arrivèrent à Litang les premiers délégués du gouvernement républicain. Sur le conseil du général Kou, commandant de la place de Batang, ils renoncèrent au projet d'attaquer Hiangtch'eng et revinrent à Ta-tsien-lou. Après leur départ, les Tibétains mirent le siège devant Litang; les soldats de la garnison prirent la fuite ; le sous-préfet, s'apprêtant à les suivre, fut tué par un de ses satellites indigènes. En 1913, le mandarin civil de Ya-kiang fut à son tour écorché vif avec une partie de sa suite. Le gouvernement républicain, désireux d'en finir une fois pour toutes, dirigea une expédition contre Hiang-tch'eng; Tch'en Hiang-kiun, le général Sen et le pacificateur Lieou Yu-kieou, unissant leurs forces, réoccupèrent la vallée. Le commandant Tch'en Pou-san fut chargé de poursuivre les lamas dans les vallées voisines ; il fut nommé à son retour sous-préfet de Ting-hiang. Depuis 1908, l'ancien territoire de Litang avait été divisé en quatre sous-préfectures : Li-houa (Litang) ; Ting-hiang (centre à Sangp'iling); Tao-tch'eng (Do); Kong-ling (Kongkalines). La partie orientale avait été rattachée à Ya-kiang ou Ho-k'eou.

Les lamas de Hiang-tch'eng et leurs partisans se firent brigands et tentèrent d'isoler la garnison de Hiang-tch'eng. Tch'en Pou-san réussit à en ramener un certain nombre dans le camp chinois et les autorisa à rentrer dans leurs foyers. Le commissaire des Marches envoya le général Ki à Hiang-tch'eng. Fils d'un ancien mandarin de Batang et d'une Tibétaine, ce général comptait sur sa parfaite connaissance du tibétain pour ramener définitivement la paix dans la région. À son arrivée à Hiangtch'eng, il chargea le commandant du camp, Tch'en Pou-san, d'aller réduire les bandes de Kongkalines et profita de son départ pour nommer un autre sous-préfet. À son retour de l'expédition contre Kongkalines, Tch'en ne tarda pas à remarquer que son supérieur voulait le relever de son commandement, comme il l'avait relevé de sa charge de sous-préfet. Le général Ki se montrait à l'égard des soldats d'une sévérité excessive ; il leur interdisait le jeu, brûlait même les cigarettes que de petits marchands chinois avaient introduites dans le camp. Il ne ménageait pas davantage leur chef, auguel il reprochait sa basse extraction.

Tch'en et ses partisans se révoltèrent, envahirent la résidence du général et le mirent à mort avec dix-huit personnes de sa suite. Les troupes chinoises reçurent l'ordre de châtier les rebelles. Ceux-ci les mirent en déroute et bon nombre de soldats réguliers vinrent grossir leurs rangs. Le général K'ieou tomba même entre leurs mains ; une forte rançon fut exigée pour sa mise en liberté. À Hiang-tch'eng, une compagnie se révolta ; Tch'en Pou-san, blessé, la fit fusiller jusqu'au dernier homme. Cependant les troupes loyalistes menaçaient d'investir Hiang-tch'eng ; Tch'en profita des fêtes du nouvel an pour s'ouvrir une route sur Ta-tsien-lou. Après son départ, les indigènes, loin de désarmer, se livrèrent au pillage.

p.351 Pendant plus d'une année, les Chinois ne purent s'établir à Hiangtch'eng; les quelques essais tentés par les colonels Tchou Hien-wen et Wang Yeou-ngan restèrent sans résultat. L'ex-roitelet de Ta-tsien-lou, Kia Yi-tchai, nommé sous-préfet de Litang, fut lui-même victime des brigands, qui enlevèrent ses mulets aux portes de Litang. En 1917, les sous-préfets de Tao-pa et de Ting-hiang furent autorisés à exercer leurs fonctions et protégés par une garde, qui fut rappelée quelques mois plus tard.

L'année 1918 fut relativement calme ; toutefois la dissension régnait parmi les bandes. Un des chefs, Lozong Tindzine, se soumit ; le commissaire des Marches le nomma pacificateur (ngan-fou-sseu) et le chargea de réprimer les troubles survenus à San-pa. Lozong Tindzine s'autorisa de son titre pour grossir sa troupe. Il poussa l'audace jusqu'à demander au commandant de la place de Litang de lui prêter une centaine de fusils. Devant l'arrogance des Tibétains, le commandant Tsing réclama du secours : le commissaire des Marches lui envoya quarante hommes sans armes. L'audace des Tibétains s'accrut : quelques jours plus tard, Lozong et ses bandes désarmaient les troupes chinoises. Les soldats furent renvoyés en Chine. Les vainqueurs s'engagèrent à rendre leurs fusils à condition que le commissaire ne tînt pas garnison dans le territoire de Litang. Les bandes se désorganisèrent et les troupes chinoises réoccupèrent Litang. À Tao-pa et à Hiang-tch'eng, la Chine n'est plus représentée que par un sous-préfet sans autorité.

Au printemps de 1921, les gens de Hiang-tch'eng se ruent sur le Ménia, à l'est du Yalong, et ravagent toute la région. Le commissaire se prépare à entrer en campagne quand il apprend que le général Lieou Yu-kieou menace de reprendre Ya-tcheou. La campagne projetée est remise indéfiniment et les brigands continuent leurs exploits tant sur la route de Ho-k'eou à Batang que dans la région de Dzongtsa.

Les principales routes du territoire de Litang sont : la route de Tatsien-lou à Batang, qui le traverse de l'est à l'ouest (I) ; la route de Litang à Hiang-tch'eng, par Tao-pa (II) ; la route de Lamaya à Hiang-tch'eng (III). Nous les étudions ci-dessous.

I. Pour aller de Ta-tsien-lou à Batang, on franchit le Niakhio ou Yalong ; puis on entre dans le territoire de Litang. Par une montée de 32 kilomètres, on atteint le double col du Ramala (4.600 m). Descente dans la vallée de Sigolo ou Lethong Ngolo. Deux montagnes séparent cette vallée du plateau de Litang : le Wanguila (4.600 m) et le Chiguila (4.400 m). Le plateau de Litang a une vingtaine de kilomètres de longueur. Litang (4.000 m) est un petit bourg chinois de 200 familles, avec une vaste lamaserie ; Léthong, son nom tibétain, signifie « plaine de cuivre ». La distance de Ho-k'eou à Litang est de 100 kilomètres. Dans la direction de l'ouest, la route continue sur le plateau jusqu'à la rivière, qui n'a pas moins de 50 mètres de largeur, puis l'ascension commence. Le Garala a 5.000 mètres d'altitude. Jusqu'à la limite du territoire de Batang, il n'y a p.352 qu'une seule agglomération un peu importante : Ranong ou La-ma-ya. Dans son voisinage est la lamaserie de Nenda ou Eul-lang-wan. — De Litang à la frontière de Batang : 90 kilomètres.

II. La route de Litang à Hiang-tch'eng par Tao-pa suit d'abord une direction N.-S. jusqu'au plateau de Yongtun ou Do, puis remonte vers le N.-O. pour rejoindre la vallée du Choukhio ou de Chiathrines.

Les étapes sont : Hiong-pa, 85 li ; Tiou, 85 li ; Choga ou Cheoukong, 140 li ; Yong-touen, 40 li ; Sangdu, 80 li ; Tchrongieu, 80 li ; Sangp'iling, 75 li ; soit, au total, de Litang à Hiang-tch'eng : 585 li.

De Yong-touen, une route se dirige au sud vers Kongkalines (à 2 jours de distance). Cette route se poursuit vers le Tchong-tien, en traversant la partie orientale de la vallée de Tongouarong, qui relevait jadis de Batang, de Litang et du Tchong-tien. Une autre route part de Yong-touen vers Mély, qui ne serait qu'à 5 journées.

III. La route de La-ma-ya à Hiang-tch'eng, par Tsiang-kiun, Tonguiong et Rata, mesure 360 li. Chiathrines, que les Chinois appellent Hiang-tch'eng, est une vallée bien cultivée, large de 2 kilomètres. Ses habitants sont renommés pour leur indépendance et leurs pillages. Le pays est gouverné en fait par la lamaserie de Sangp'iling.

De Raty ou San-pa, une route gagne la vallée de Reyuen Dzongtsa.

Actuellement les voyageurs, au lieu de suivre la route ordinaire de Ho-k'eou à Litang et de Litang à Batang, préfèrent passer par les plateaux du Nord, où les pasteurs de Tchong-hi et de Mao-ya assurent leur protection, moyennant finances. Sur tout le parcours, il n'y a aucun village; comme combustible on n'emploie que l'argol.

Le territoire de Batang. — Le territoire de Batang (Pa-t'ang), situé au sud-ouest des Marches tibétaines du Sseu-tch'ouan, a pour limites : au Nord, le Dégué ; à l'Est, le territoire de Litang ; au Sud, le Tchongtien et la sous-préfecture de Wei-si ; à l'Ouest, le Sanguen et le Kiangkha. Il mesure du nord au sud environ 600 li, et 300 de l'est à l'ouest. Le chef-lieu est la petite cité de Batang, construite au milieu d'une riche plaine.

Les annales chinoises sont très sobres de détails au sujet de cette contrée, qu'elles appellent Po-lang kouo ; quelques ruines témoignent seules des guerres et des tremblements de terre qui l'ont dévastée. Par contre, les indigènes ont conservé de nombreuses légendes. Le fondateur de Batang serait un certain Lhundjrou Rotun. Venu des rives du Niakhio en poussant ses troupeaux, il aurait fixé sa tente dans cette vallée, sollicité par la douceur de son climat. À quelque temps de là, ses nuits furent troublées par les bêlements d'un mouton. Il remonta alors

la rivière qui passe à l'ouest de la plaine ; à mesure qu'il s'avançait vers le nord, les cris devinrent plus distincts. Il découvrit enfin, au fond d'une caverne creusée dans la montagne, une brebis, d'autres disent une chèvre. La montagne en question porte le nom de Loumala « montagne de la brebis » et la vallée où le fondateur de Batang avait élu domicile s'appela dès lors Ba « bêler ». La tradition localise le berceau du peuple de Batang sur les rives du Niakhio, appelé en chinois Yalong ¹.

Les Mossos, les Mongols, les Tibétains et les Chinois furent tour à tour maîtres du pays. Il serait difficile de dire exactement à quelles dates et par suite de quelles circonstances eurent lieu ces changements. Des ruines, tant à Batang que dans les vallées du Mékhong, de Dzongung, de Dzongtsa et de Pésong, sont les seules traces de l'occupation mosso. Dans le district de Tsakhalho, aux villages de Pétines et de Gunra, dans le district de Dérong, dans la vallée de Pésong, les Ndiong ou Mossos forment encore deux groupes assez compacts.

Aux Mossos succédèrent les Mongols du Koukounor, sans doute à l'époque où Kouchi Khan envahit le Tibet (vers 1640). La tradition populaire a gardé le souvenir de Périlo, leur chef. Leur domination ne paraît pas avoir été de longue durée, puisque dans les premières années du XVIII^e siècle les Chinois trouvèrent à Batang les Tibétains de Kongpou. Cinq familles puissantes s'étaient partagé les terres de la vallée et l'une d'elles avait été chargée du gouvernement de la région par le roi de Lhassa. L'arrivée des *Guéloupa* ou lamas jaunes semble remonter à cette époque. L'ancienne secte des *Gnimapa* fut chassée de Batang; leur lamaserie fut détruite; les bouddhistes ont élevé sur ses ruines un stûpa ou *khieutun*. Une lamaserie nouvelle, Khieudé (Tingling sseu), fut bâtie un peu à l'ouest de la ville. La petite cité de Batang se trouvait jadis sur la rive gauche du Bakhio; elle fut reconstruite sur la rive opposée après un tremblement de terre.

-

Peut-être s'agit-il, non du Yalong affluent du fleuve Bleu, mais de la rivière qui se jette dans le haut Brahmapoutre et d'où Sron btsan sgam po partit à la conquête du Tibet.

En la 58^e année *k'ang-hi* (1719), l'armée du Sseu-tch'ouan chargée de pénétrer au Tibet était de passage à Batang. Le chef indigène et les lamas s'étaient portés à sa rencontre et avaient fait leur soumission au général Yo Kong-ye. Quelques années plus tard, en 1726, la Chine fixa la frontière du Tibet au Ning-tsing chan et rattacha au Sseu-tch'ouan tous les territoires situés à l'est de cette chaîne. À la même époque, la sous-préfecture de Pondzéra fut détachée de Batang et annexée au Yun-nan.

La Chine fut représentée à Batang par un trésorier payeur (*leang-t'ai*), chargé des convois destinés aux troupes chinoises. Les indigènes l'appelaient *p'opun* « chef de la solde », titre qu'ils donnent encore aux sous-préfets de la région, bien que leurs attributions ne soient pas les mêmes que celles du trésorier payeur. Une petite troupe commandée par un lieutenant-colonel (*tou-sseu*) était chargée de garder le pays. Ba fut appelé Pa-t'ang ou station de Pa. En principe, les officiers civils et militaires et les soldats devaient être changés tous les trois ans ; en fait, bon nombre de soldats se p.354 marièrent dans la région et s'y fixèrent définitivement. Leurs descendants sont connus sous le nom de « Chinois de Ba », Baguia ; ils sont maintenant plus tibétains que chinois.

La Chine choisit deux chefs indigènes ou préfets (déba) pour rendre la justice, prélever l'impôt et fournir les corvées ; ils furent munis de lettres patentes et décorés des titres de siuan-wei et de siuan-fou, ces fonctions et ces titres étant héréditaires. Ordinairement les Chinois les désignent sous les noms de yin-kouan ou de t'ou-sseu. Les lamaseries de la région restèrent placées sous la direction de leurs supérieurs, khunbo et guékeu, qui devaient être choisis par les religieux et agréés par le représentant chinois.

Un recensement fait en 1730 accuse une population de 3.769 familles pour tout le territoire de Batang.

Les deux préfets indigènes étaient aidés dans l'administration par des officiers subalternes : quatre *chielngo* ou sous-préfets et trois *mapun* ou chefs militaires. *Chielngo* et *mapun* étaient pris parmi les gardes du corps (*kou-tsaub*) des *déba*. Les *chielngo* résidaient à

Dzongung, Bong, Po et Dzongtsa; les trois premiers étaient sous les ordres du premier chef indigène; le dernier relevait du second. Les mapun administraient la région de Rati, de Batang et de Tchrambalatsa. Les deux chefs militaires de Rati et de Batang étaient élus par le premier déba; celui de Tchrambalatsa par le second. Les chielngo et les mapun n'étaient nommés que pour trois ans.

Les sous-préfets indigènes avaient sous leurs ordres des chefs de cantons (ndinepun), et des chefs de villages (nbessets). Les mapun ou chefs militaires devaient veiller à la sécurité des voyageurs ; ils étaient assistés par des centeniers (gyapun) et des dizainiers (kiopun). En fait, l'autorité était entre les mains des chefs des puissantes lamaseries de la région, notamment celles de Khieudé à Batang, de Nangzong au Dérong et de Dzédzé près de Dzongtsa.

La circonscription de Batang comprenait naguère :

- I. La vallée de Batang et les rives du Kin-cha kiang jusqu'à Gunra ;
- II. Les Dechoudunbo « Sept Districts ».
- III. Linkhachu.
- IV. Le Rongmé ou Khorong.
- V. Les quinze villages du Reyuen Dzongtsa.
- VI. La sous-préfecture de Po.
- VII. Le Dérong (Tö-jong).
- VIII. Le plateau de Bong.
- IX. La vallée de Dzongung et la région des salines de Tsakha.
- I. La vallée de Batang, où l'on compte environ 400 familles dont plus de 200 dans la petite cité, était le siège de l'autorité chinoise et tibétaine. La vallée du Kin-cha kiang ne compte que quelques hameaux : Nieoukou ou Nieouchu, Lé ou Chouei-mao-k'eou, Tchrououanong ou Tchroupalong, Gunra que les Chinois appellent Kong-la, et Tergatines. p. 355
- II. Le pays des « Sept Districts » est situé au nord de la vallée de Batang, sur les rives du Gunkhio et dans l'angle formé par le confluent de la rivière de Batang avec le Kin-cha kiang. La limite au nord est le

Ngupala, à 150 li environ au nord de Batang. Cette montagne forme la limite méridionale du royaume de Dégué. Toute cette vallée appartenait à la lamaserie Khieudé de Batang.

III. Linkhachu est une réunion de trente villages administrés par six *nbesset*. Cette région occupe le cours supérieur du Gunkhio et confine au territoire de Litang, qui y possède même un village, celui de Tchrang. Elle est en fait indépendante et administrée par un lama.

IV. Le Rongmé ou Khorong s'étend sur les deux rives du fleuve Bleu, en aval de Gunra. Ce territoire, d'un abord très difficile, est habité par 300 familles. La partie méridionale est administrée par la lamaserie de Kanachu.

V. La vallée de Dzongtsa est l'une des plus peuplées de la région (un millier de familles). Ses quinze villages étaient sous le contrôle d'un chielngo ou sous-préfet indigène.

VI. La sous-préfecture tibétaine de Po, dont le centre est situé sur la rivière de Tasso, administrait les villages de Tonglado, Po et Tasso, et surtout les pasteurs de Kémou.

VII. Le Dérong, dont le territoire s'avance jusqu'en face de Pondzéra, est arrosé par le fleuve Bleu, le Tinekhio qui vient de Tasso et passe à Tinepo, le Makhio qui traverse Rata, et le Khieukhio, rivière de Kouchu. Ce pays était administré par les quatre *ndinepun* de Kakhiong, Pari, Pando et Kéchieu. Sur son territoire se trouve la lamaserie de Nangzong.

VIII. Le plateau de Bong, résidence d'un *chielngo* et d'un *mapun*, est à près de 4.000 mètres d'altitude, ce qui explique le petit nombre de ses habitants, une centaine de familles peut-être, disséminées sur une étendue de 20 kilomètres.

IX. La vallée de Dzongung et du Mékhong et la région de Tsakha étaient administrées par un *chielngo* assisté de deux *ndinepun*. La population est d'un millier de familles.

Cette organisation administrative subsista jusqu'en 1905, époque où

la Chine se décida à gouverner directement ce territoire. Depuis 1726, elle s'était contentée d'y tenir garnison et de prélever un faible impôt. À plusieurs reprises, elle s'était heurtée au mauvais vouloir des lamaseries, et ses représentants avaient été dévalisés par les brigands. En 1880-1881 notamment, une campagne contre les Sanguen avait été tentée ; les deux officiers chinois Han et Hia avaient dû payer aux brigands une forte rançon.

En 1904, le commissaire impérial Fong Ts'ouen voulut ouvrir à l'agriculture les terrains en friche; les lamas et les chefs indigènes s'y opposèrent. La lutte s'envenima ; dans une rencontre avec les bandes de Dechoudunbo, les troupes chinoises subirent un échec et leur chef resta sur le champ de bataille. Fong Ts'ouen consentit à rentrer en Chine ; il fut tué avec son _{p.356} escorte à quelques li de la ville. Une inscription gravée sur un rocher commémore ce massacre. Quelques mois plus tard, le général Ma Wei-k'i et l'intendant de circuit Tchao Eulfong gagnèrent Batang, brûlèrent la lamaserie, décapitèrent le supérieur de celle-ci, les deux chefs indigènes et de nombreux habitants. La paix se rétablit ; Tchao Eul-fong organisa sa conquête ; il rêva de faire de Batang la capitale d'une nouvelle province. Sans tarder, il entreprit de construire un immense ya-men sur les ruines de la lamaserie, créa des écoles, réunit Batang à Ta-tsien-lou par une ligne télégraphique qu'il prolongea ensuite jusqu'à Chamdo, attira des marchands, des ouvriers et des défricheurs et favorisa leur installation. En peu de temps, Batang devint un centre important. La région fut divisée en quatre sous-préfectures : Pa-ngan, Yen-tsing, Tö-jong et Yitouen (San-pa; Zangba).

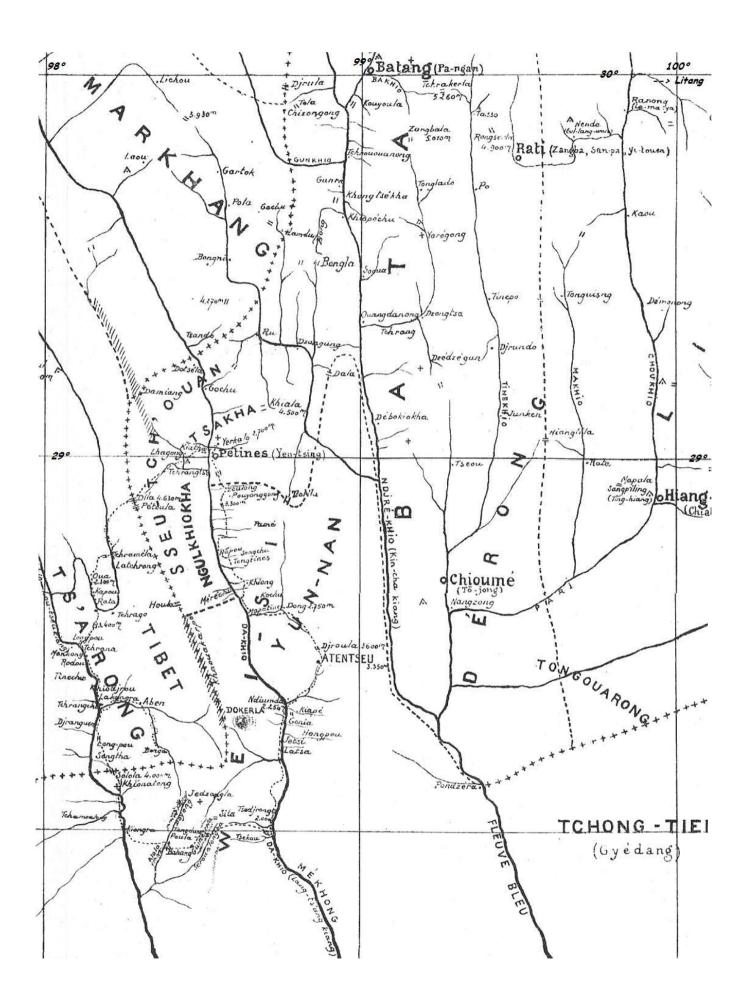
La révolution vint interrompre l'œuvre si bien commencée, et depuis lors la contrée n'a pas retrouvé la paix. Tantôt les soldats se révoltent ; tantôt, sur un point ou sur un autre, les indigènes s'efforcent de reconquérir leur indépendance En 1912, si les troupes de Kiangkha et les bandes de Hiang-tch'eng avaient mieux combiné leurs efforts, il n'est pas douteux qu'elles ne se fussent rendues maîtresses de Batang. Le gouvernement provincial ne put venir en aide aux troupes des

Marches, et la gabegie commença : les officiers faisant commerce des terrains confisqués, empruntant de grosses sommes aux marchands et aux riches indigènes et vendant même leurs armes au plus offrant. En 1918, les troupes de Lhassa sont aux portes de Batang. Le général Lieou se rend à Kiangkha et, par un accord avec les autorités tibétaines, arrête l'invasion. À la suite de l'avance tibétaine, le village de Tsando, qui relevait des chefs de Batang, est rattaché au Tibet. En échange, tous les villages de la rive droite du Mékhong deviennent chinois. En 1726, la Chine ne s'était réservé que l'enclave des salines, entre Kiata et Dachutines ; elle possède maintenant toute la bande de terre qui dépendait jadis de la sous-préfecture tibétaine de Tchrayul. Cette bande, qui mesure plus de 200 li, est connue sous le nom de Ngulkhiokha. La même année (1918), les bandes de Hiang-tch'eng terrorisent la vallée de Dzongtsa et s'apprêtent à fondre sur Batang.

En 1920, le colonel Yang, successeur de Lieou Sie-tch'en à Batang, est attaqué par les indigènes de cette ville : le sous-préfet est tué dans son ya-men ; les Chinois sont obligés de brûler une partie de la cité. L'année suivante, les dernières troupes de Tchao Eul-fong sont désarmées par les rebelles ; la vallée de Dzongung est dévastée et Batang de nouveau en danger. Les lamas reprennent leur influence d'antan. Par bonheur, ils se jalousent les uns les autres, ce qui permet à la Chine de garder tant bien que mal ses positions. Toutefois l'avenir est bien incertain : les indigènes refusent de fournir la corvée et l'impôt ; à Yi-touen ils ont chassé leur sous-préfet ; à Tö-jong, ils ont brûlé le prétoire et assailli à plusieurs reprises celui qui était chargé de les administrer ; enfin ils se livrent au brigandage sur les grand'routes.

_{n,357} Les principales routes du territoire de Batang sont :

- I. La route de Litang à Batang.
- II. La route du Tibet par le Ning-tsing, avec prolongement sur Tsakhalho et Atentseu.
 - III. La route du Nord vers le Dégué.
- IV. La route vers le Gyédang ou Tchong-tien, par la vallée de Dzongtsa et le Dérong.



Ces routes sont actuellement bien connues, grâce surtout aux travaux des pères Desgodins et Soulié ¹, de J. Bacot qui en a dressé une carte, et des voyageurs anglais Gill, Davies, Coales, Teichman et Ward.

I. La route de Litang entre dans le territoire de Batang un peu à l'est de San-pa ou Zangba, ainsi nommé à cause du pont (tib. *zangba*) jeté sur la rivière. San-pa est appelé Rati en tibétain. C'est un pays de pâturages. De Rati, la route gravit le Rongserla (4.900 m), puis elle descend dans une forêt pour arriver au hameau de Tasso. Cette vallée est séparée de celle du Bakhio, ou rivière de Batang, par une chaîne de montagnes dont le col, appelé Tchrakerla « rocher blanc » par les Tibétains, atteint plus de 5.000 mètres d'altitude. De Tasso, une route remonte vers le Nord, et à travers les pâturages, gagne Litang. Elle est maintenant plus suivie que la route ordinaire. La piste suit le Bakhio, tantôt sur la rive gauche, tantôt sur la rive droite. Hameaux de Pendjamo et de Badiongchu ou Siao-pa-tchong. Toute la vallée est couverte de forêts. — La distance de San-pa à Batang est de 200 li.

II. De Batang, la route passe sur un pont à plusieurs arches, dit de Yo-kong-ye, traverse les hameaux de Diapongtines où se trouvent les établissements de la mission américaine, le village de Dora, puis longe la rive gauche du Gunkhio jusqu'au village de Ts'achu (8 km). Une colline appelée Montagne des Coucous (Khouyoula ou Ts'achu-chan) sépare la vallée de Batang de celle du fleuve Bleu, appelé Kin-cha kiang « fleuve au sable d'or », en chinois ; et Djrékhio « rivière de la vache Djré » en tibétain. Le fleuve Bleu est très calme et les habitants des hameaux de Nieoukou et de Lé le traversent et le descendent sur des barques de peaux ou de bois. De Lé à Tchrououanong, il n'y a pas de hameaux ; la route suit la rive gauche du fleuve. Sur la rive opposée, il n'existe que de rares maisons au bord du fleuve et quelques

¹ A. Desgodins, <u>Itinéraire de Pa-tang à Yerkalo</u> (Bull. Soc. Géogr., 6e s., II. 1871, p. 343) ; <u>Notes sur le Thibet</u> (Ibid., 7e s., XI, 1890, p. 255). — J. A. Soulié, <u>Géographie</u> <u>de la principauté de Bathang</u> (La Géographie, IX, 1904, p. 87).

agglomérations dans la montagne, en particulier le village de Chizongong, à la frontière des Sanguen. — Distance de Batang à Lé : 16 kilomètres ; de Lé à Tchrououanong 16 kilomètres.

p.358 Tchrououanong ou Tchroupalong est habité par quelques familles de bateliers, d'origine chinoise. En hiver, la barque passe à la hauteur du village ; en été, au-dessous du confluent de la rivière des Sanguen, dont le pont est régulièrement emporté au moment des crues. La route se poursuit sur la rive droite du fleuve jusqu'au-dessus du village de Gunra (environ 14 km), pour entrer dans le ravin de Tergatines situé au pied du plateau de Bong (4 km).

Après une ascension d'une heure et demie, on arrive à la passe et au village de Khongtsékha. Au-dessous du village, la rivière du plateau de Bong (nom chinois : Mang-li) fait un coude brusque vers l'Est et rejoint le fleuve Bleu au village de Khiopéchu. La route remonte ce ruisseau pendant 6 kilomètres pour atteindre le premier village du plateau de Bong, Koou ou Bongmé. De l'entrée du plateau au pied du Bonglakha, le trajet est de 12 kilomètres. Les hameaux sont nombreux, mais les terrains sont d'un faible rapport. À l'Ouest se trouve un lac, le Bongts'o, à la limite des Marches et du Tibet. Le Ning-tsing chan, sur lequel avait été dressée une borne-frontière en 1726, n'est qu'à quelques kilomètres de Pa-mou-t'ang ou Tchrambalatsa. — De Batang à la frontière du Tibet, la distance est de 80 kilomètres, soit 200 li environ.

De Tchrambalatsa, deux routes se dirigent vers le Sud, l'une sur Atentseu, l'autre sur Tsakhalho. La première remonte la vallée de Bong, passe le Bongla, descend la vallée de Gui jusqu'à la rivière de Dzongung, puis remonte le torrent du Tsalila, qui marque la frontière du Sseutch'ouan et du Yun-nan. — Distance de Bong à Tsalila: 65 kilomètres.

La route des salines ou Tsakhalho, en chinois Yen-tsing, traverse le haut plateau de Bongla, qui mesure 5 à 6 kilomètres de largeur, puis les étroites vallées de Ongdo et de Diagnitines, dont les eaux se déversent dans la rivière de Lhamdun. De Pa-mou-t'ang à Diagnitines : 16 kilomètres. Sur le reste de cette route, cf. *infra*. — De Batang à Yentsing : 144 kilomètres.

III. La route du Dégué remonte la vallée du Gunkhio; les hameaux sont nombreux mais peu importants. La montagne du Loumala, à 30 kilomètres au Nord de Batang, oblige la rivière et la route à faire une boucle. À partir de Lhamdo, la route laisse le Gunkhio pour remonter son affluent qui vient du Ngupala, frontière de la vallée des Dechoudunbo ou Sept Districts. La rive droite de cet affluent se trouve sur le territoire des Sanguen. La distance de Batang au Ngupala est de 65 kilomètres.

IV. Cette route remonte d'abord la vallée de Badiongchu, puis gravit le Zangbala « col des ponts » (5.100 m). La montée est très escarpée, mais la descente sur le flanc méridional est douce. La route traverse les hameaux de Tonglado, Hunrigong, Yarégong, Périgong et Dzongtsa, ce dernier à 100 kilomètres de Batang. Par Rinebo et Dzédzégun, elle atteint le village de Tseou et entre dans le Dérong. Le chef-lieu de la sous-préfecture chinoise de Tö-jong est Chioumé, séparé de Nangzong par une petite montagne. La route suit les bords de la rivière jusqu'à son confluent avec le fleuve Bleu. En vue de Pondzéra, toujours sur le territoire de Tö-jong, sont les mines d'or de Ouakha, p.359 abandonnées depuis la révolte et les incursions des Tongouarongba. — De Batang à Pondzéra, 250 kilomètres environ.

Commerce de la région de Batang. — Batang est le seul centre de commerce. Les marchands chinois ou tibétains sont en relations avec Tatsien-lou et Atentseu. De Ta-tsien-lou, ils reçoivent du thé en briques, de la toile, des soieries et du tabac ; d'Atentseu, du thé en boules, de la toile et du sucre. Le commerce d'exportation consiste en plantes médicinales, en laine, en peaux, en beurre, en musc, etc. Le sel de Tsakhalho est exporté dans tout le territoire de Batang, dans les régions de Litang, du Tchong-tien, de Wei-si et dans la principauté de Kiangkha. En échange de leur sel, les marchands reçoivent ordinairement des céréales : riz, blé, orge et sarrasin. Le gouvernement du Yun-nan, pour favoriser l'exportation du sel de sa province, a établi une douane à Atentseu et prélève des droits très élevés sur le sel de Tsakhalho.

Mines.— Les ressources minières abondent, mais ne sont pas mises en valeur. On trouve de l'or dans la vallée du Gunkhio, au nord de Batang, et sur les bords du Kin-cha kiang, au sud du Dérong. La vallée de Tasso est renommée pour ses paillettes d'or. Le cuivre existe à Lé, le charbon sur les bords du Gunkhio, le soufre dans la région de Dzongtsa.

Sur les deux rives du Mékhong, on trouve les puits de sel de Tsakhalho. Le mode d'exploitation est très primitif : les salinières puisent l'eau salée dans les puits et le portent à dos sur les terrasses. Le soleil et surtout le vent facilitent l'évaporation. La douane de Tsakhalho perçoit en moyenne, chaque année, 30.000 roupies sur le sel de la région, ce qui représente 15.000 charges de mulets.

Dans toute la région, on signale de nombreuses sources d'eaux chaudes, aux environs de Batang et de Tsakhalho particulièrement.

*

II

Les Marches tibétaines du Yun-nan (Région de Wei-si維 西)

a

Notes historiques. — La préfecture mineure indépendante (*t'ing*) de Wei-si est bornée au Sud par la préfecture de Li-kiang, à l'Est par le Tchong-tien (Gyédang), au Nord par le district de Yen-tsing (Tsakha) et à l'Ouest par la chaîne de montagnes qui sépare la Salouen de l'Iraouaddy. Elle est comprise approximativement entre le 27° et le 29° de latitude Nord, mesure 300 kilomètres du Nord au Sud et 150 kilomètres environ de l'Est à l'Ouest. Elle comprend les trois bassins du fleuve Bleu, du Mékhong et de la Salouen.

Situé au carrefour du Tibet et de la Birmanie, ce territoire est peuplé de Mossos, de Chinois, de Lissous, de Lou-tseu, de La-ma-jen et de

Tibétains. Certains voyageurs ont prétendu que les Lissous sont les aborigènes et que les autres races, en les refoulant vers le Sud, n'ont occupé le pays qu'à une époque assez rapprochée de nous.

p.360 Les annales chinoises rapportent que les Tibétains, au XV^e siècle de notre ère, faisaient de fréquentes incursions jusque dans la région de Li-kiang (Sa-dang des Tibétains). Les rois mossos de Li-kiang réussirent à les éloigner, comme en fait foi le tambour de pierre de Dongarong, qui relate en deux chants les victoires de 1548 et 1561.

Dans les premières années du XVII^e siècle, les Mossos envahirent à leur tour la vallée du Mékhong, se fixèrent à Wei-si (Balong), Khampou, Ye-tche, Aten-tseu et s'emparèrent des bourgs de Kitsong, Lapou et Pondzéra dans la vallée du fleuve Bleu. Ils portèrent même leurs armes vers le nord. Dans les territoires de Kiangkha, de Batang et de Litang, nombreux sont les vestiges de l'occupation mosso; les historiens tibétains ont relaté les lutte qui dévastèrent toute cette région.

Dans la seconde moitié du XVII^e siècle, grâce à l'appui de Wou Sankouei et de son petit-fils, les Tibétains reprirent l'avantage. Durant la campagne chinoise de 1720, le roi de Li-kiang prêta son concours aux troupes de Nien Ken-yao, vice-roi du Sseu-tch'ouan ; il espérait qu'on lui en tiendrait compte et que le gouvernement impérial lui rétrocéderait les territoires de Litang et de Batang. Son espoir fut déçu ; le délégué chinois chargé de fixer les nouvelles frontières de l'empire rattacha la région contestée en partie au Sseu-tch'ouan et en partie au Yun-nan.

Pour mettre fin aux luttes continuelles des Mossos et des Tibétains dans les vallées du fleuve Bleu et du Mékhong, les Chinois créèrent le t'ing de Wei-si. Ils y furent du reste invités par le dernier représentant des chefs mossos. Ce représentant était une femme qui portait le titre de reine (niu wang). Elle offrit son royaume à la Chine, à la condition que celle-ci y établît un mandarin et respectât les coutumes locales. Aux avances de la reine, le gouvernement chinois répondit qu'il serait difficile d'envoyer un mandarin ayant titre officiel dans cette contrée barbare et qu'un simple délégué n'y pourrait vivre avec un faible

traitement. La généreuse souveraine s'engagea à bâtir une enceinte murée dans laquelle le représentant chinois construirait son prétoire, et le peuple à fournir le supplément de traitement nécessaire. La population fut divisée en douze groupes ; chaque groupe subviendrait à tour de rôle, durant un mois, à l'entretien du mandarin et de ses employés. Le principe de cet impôt mensuel (yue pan) fut accepté, mais la proposition de la reine rejetée ; le gouvernement chinois fournit des fonds pour construire la ville. Avant l'arrivée du délégué impérial, la reine avait déjà élevé des murs en terre à l'endroit qui lui paraissait le plus convenable, et le délégué, trop heureux sans doute d'inaugurer sa fonction en s'appropriant la somme destinée à ce travail, s'en contenta. Le village garda le nom mosso de Wei-si qu'il porte encore.

Pour faciliter l'administration, les petits chefs indigènes furent maintenus dans leurs charges. Les principaux étaient les chefs mossos de Ye-tche, Khampou, Siao Wei-si, Kitchra, Tsedjrongt; les chefs tibétains des sous-préfectures indigènes de Dong et de Kia-yi (Pondzéra). Les lamaseries de Khampou, p.361 Hongpou, Atentseu, Tundjroulines et Lapou furent aussi respectées. Chefs et lamaseries possédaient des fiefs exonérés d'impôts, mais le plus clair de leurs revenus provenait de la manipulation des droits divers qu'ils étaient chargés de percevoir autour d'eux. De plus, les terrains de montagne loués aux Lissous et aux Loutseu produisaient bon an mal an des revenus importants, dont les chefs indigènes n'avaient pas à rendre compte.

Wei-si fut aussi doté d'une garnison, commandée par un vice-général de brigade (hie-t'ai). Trois officiers subalternes furent établis à Po-ki-siun, Atentseu et Lapou, et, sur les rives du Mékhong, de 30 en 30 li, furent installés de petits postes chargés de veiller à la sécurité publique. Les chefs indigènes reçurent des titres militaires chinois qui leur rappelaient que la Chine comptait sur leur fidélité et, à l'occasion, sur leur concours pour réprimer les révoltes. Malgré toutes ces précautions, la région fut assez souvent troublée. Les vieillards se souviennent des luttes entre les chefs de Khampou et de Ye-tche et des razzias qui en furent la conséquence vers 1870. En 1905, les Tibétains

se soulevèrent contre la Chine, et tout récemment encore les Lissous se portèrent en armes contre Wei-si. Actuellement, des troupes exercées à l'européenne tiennent garnison dans les centres les plus importants et y maintiennent une paix relative.

L'administration civile était aux mains du préfet de Wei-si, assisté d'un suppléant à Atentseu et de deux douaniers. Depuis 1905, l'assistant d'Atentseu est en fait indépendant et un mandarin du même titre est établi dans la vallée de la Salouen. Il a été question de diviser le territoire de Wei-si en trois sous-préfectures : Wei-si, Atentseu et Sekkim (dans le territoire du Lou-tseu kiang), mais ce projet n'a pas encore été exécuté.

Notes géographiques. — La préfecture mineure de Wei-si comprend les vallées du fleuve Bleu, du Mékhong et de la Salouen. Ces trois bassins sont séparés par des chaînes montagneuses très abruptes.

En venant du Yun-nan, le voyageur entre dans le bassin du Mékhong par le plateau de Li-ti-p'ing (3.600 mètres d'altitude). Ce plateau mesure 6 kilomètres de l'est à l'ouest. Il sépare vers le 27° de latitude la vallée du fleuve Bleu de celle du Mékhong, et domine la vallée de Wei-si, située à environ 10 kilomètres.

Wei-si, sur la rive gauche de la rivière, est un bourg de 500 familles. La rivière de Wei-si est un affluent du Mékhong, qu'elle joint à 32 kilomètres N.-O. de Wei-si. La vallée est bien peuplée ; la route suit généralement le cours de la rivière.

À partir du confluent de la rivière de Wei-si avec le Mékhong, la route remonte le fleuve sur la rive gauche et traverse les villages de Po-ki-siun, ancien camp chinois, et de Lo-tsi-kou, où se tient chaque année une foire lissou. Les Mossos de la région et les marchands chinois exploitent à qui mieux mieux les Lissous, qui sont en fait leurs esclaves. Le village de Siao Wei-si (10 km) est en partie habité par des La-ma-jen. La Mission catholique y a une résidence.

_{p.362} Les deux rives du Mékhong sont assez peuplées, mais il n'y a

pas d'agglomération importants. Les Mossos, les Chinois et les La-majen habitent la vallée ; les Lissous sont établis sur les montagnes. Des ponts de corde, toute l'année, et en hiver des pirogues jumelées, sont les seuls moyens de communication entre les deux rives du fleuve.

De Gaiwan (10 km), une route pénètre, par la montagne de Latsa, dans le territoire du Lou-tseu kiang méridional. Depuis plusieurs années, par suite des pillages, cette voie est à peu près abandonnée.

Les deux villages les plus importants de la vallée sont ceux de Khampou et de Ye-tcha, le premier à 24 kilomètres de Siao Wei-si, le second à 16 kilomètres plus au nord. Dans ces deux villages résident les chefs mossos de la région. À mi-route entre Ye-tche et Tsedjrongt se trouve le village tibétain de Badu. Le fleuve coule dans des gorges étroites et la route est excessivement mauvaise entre Lota et Tsedjrongt. Le village de Tsedjrongt est à 84 kilomètres de Siao Wei-si ; il se compose d'une trentaine de maisons disséminées dans une plaine étroite, longue de 3 kilomètres, sur la rive droite du fleuve. Le Mékhong se trouve à cet endroit (28° de latitude), à 2.000 mètres audessus du niveau de la mer ; il n'a qu'une largeur de 60 à 80 mètres, mais son cours est rapide.

De Tsedjrongt aux gorges de Dolong, les montagnes, quoique très accidentées, sont ouvertes à l'agriculture; la route est presque déserte. Au-delà des gorges de Dolong, les terrains cultivés deviennent plus rares et les montagnes sont dénudées. C'est le climat sec du Tibet.

À quelque 20 kilomètres au Nord de Tsedjrongt, la route conduisant d'Aten-tseu à la Salouen est construite dans les rochers, pour tourner le défilé inabordable de Londjreu. Le village de ce nom se trouve à 6 kilomètres du Mékhong, à la jonction des torrents qui descendent du Jedzongla et du Dokerla.

À Latsa (12 km), on rejoint la route des pèlerinages. Le pont est très fréquenté; c'est par centaines que chaque jour, durant l'hiver, y passent les pèlerins.

Au-dessus de Latsa, nouvelles gorges, village de Jetsi. À la sortie du

village, on traverse sur un pont de bois le ruisseau de la vallée de Hongpou.

À Gonia, village de goitreux, la route quitte la rive du fleuve pour éviter les rochers qui le bordent, passe le vallon de Kiapé et près de là rejoint le Mékhong, qu'elle remonte jusqu'à Ndiumda (24 km). Le mot mda « flèche » désigne l'entrée d'une vallée ; Ndiumda est l'entrée de la vallée de Ndiu ou d'Atentseu. Dans cette vallée s'échelonnent quelques hameaux ; Atentseu, à 16 kilomètres du Mékhong, se trouve au sommet de la vallée, à 3.200 mètres d'altitude.

Ndiu est le nom tibétain d'Atentseu (A-touen-tseu). Comme pour Wei-si, les Chinois ont adopté le nom mosso. Le village d'Atentseu, à 200 kilomètres au nord de Wei-si, compte une population de 200 à 300 familles, comprenant des Mossos, des Chinois et des Tibétains. Les Mossos (Nachi en leur langue, Mdiong en tibétain) sont de la région de Li-kiang. Les Chinois viennent généralement des provinces du Yun-nan et du Sseu-tch'ouan. Les Tibétains, que p.363 les Chinois du Sseutch'ouan traitent avec mépris de « barbares man », sont désignés ici sous le nom de Kou-tsong. Les Chinois ont emprunté ce nom aux Mossos, et, trouvant sans doute que les caractères dont ils se servent pour le transcrire ont un sens trop noble, ils ont eu soin d'y accoler le radical du chien.

Le bourg actuel d'Atentseu occupe l'emplacement de l'ancienne lamaserie Dékienline qui, après la révolte de 1905, a été reconstruite sur la montagne voisine. L'ancien village, situé plus bas, fut détruit par un débordement du torrent. Atentseu est un centre de commerce ; les Tibétains y échangent leurs marchandises : plantes médicinales, musc, laines et peaux, contre le thé, le sucre et les toiles du Yun-nan. D'Atentseu, deux routes passent dans le bassin du fleuve Bleu, l'une au S.-E. par le Péma, l'autre au N.-E. par le Djroula.

La passe du Djroula (3.600 m) n'est qu'à deux kilomètres du village d'Atentseu. Du sommet, la route du Tibet descend dans un ravin boisé. Au village de Dong, situé au confluent de deux torrents, résident deux chefs indigènes. Leurs principales fonctions sont de percevoir l'impôt,

de lever la garde nationale et d'assurer le service des corvées. Le gouvernement républicain du Yun-nan, plus sage en cela que celui du Sseu-tch'ouan, a conservé les règles établies car l'empire : l'impôt est faible et la corvée presque nulle.

De Dong, une route directe vers Batang remonte le torrent qui vient du Nord et prend sa source au Tsolila, col marquant la frontière du Yunnan et du Sseu-tch'ouan. Au-dessous de Dong, on jouit d'un panorama superbe sur l'un des pics du Khaouakarpo. Ces pics, au nombre de cinq, constituent le groupe du « Génie de la Neige Blanche » et sont le but d'un pèlerinage très fréquenté.

Au pied du Mapala, on rejoint le Mékhong. À Mapatines sont les ruines d'un camp chinois chargé jadis de surveiller le passage du fleuve (20 km d'Atentseu). Au Nord de Mapatines, les Chinois, fidèles à leur principe du moindre effort, avaient si bien mélangé Tibétains et Mossos qu'ils se surveillaient les uns les autres, sans que la Chine eût à intervenir.

En amont de Kochu (8 km), sur la rive droite du fleuve, se trouve le village de Méréchu, d'où part une route vers le Ts'arong par le col du Houla : c'est la route des caravanes qui se rendent au Tibet. La limite du Sseu-tch'ouan et du Yun-nan passe un peu au Nord de Méréchu. Le territoire qui s'étend jusqu'à Tsakhalho porte le nom de Ngukhiokha ; il faisait naguère partie de la sous-préfecture tibétaine de Tchrayul et n'a été que récemment rattaché à la sous-préfecture chinoise de Yen-tsing, qui relève des Marches tibétaines du Sseu-tch'ouan.

Sur les deux rives du fleuve, les hameaux sont nombreux mais peu peuplés. Ils se cachent dans des ravins ou sont construits sur d'étroits plateaux au-dessus du fleuve, là où l'eau peut être amenée. Partout ailleurs ne poussent que des buissons rabougris. L'arête montagneuse qui sépare la vallée du Mékhong de celle de la Salouen est couronnée de neige une partie de l'année et le massif du Khaouakarpo (entre le Dokerla et le Houla) est couvert de neiges éternelles.

_{p.364} Sur la rive gauche du fleuve, la route gravit les côtes ou

montagnes de hiong, Pamé, Pouyonggong et Zeulong. Ces quatre montagnes atteignent une moyenne de 3.200 mètres et sont séparées par de profonds ravins. À Zeulong, la frontière du Yun-nan et des Marches tibétaines du Sseu-tch'ouan est indiquée par un sceau gravé dans le rocher (100 km d'Atentseu).

Le centre du district de Tsakha n'est qu'à 12 kilomètres de Zeulong. Le principal village est Pétines, siège de la sous-préfecture chinoise de Yen-tsing. Il n'est séparé du village chrétien de Yerkalo que par un ravin.

Excursion dans le bassin de la Salouen (1920). — À la passe du Solola (4.000 m), nous sortons du Ts'arong tibétain pour entrer dans le territoire chinois du Lou-tseu kiang. La descente sur le versant sud n'est qu'une suite de glissades ; ici et là, des rochers et des arbres barrent la route. Celle-ci fui tracée, dit-on, par l'ancien mandarin d'Atentseu, mais quinze années de pluie et de neige ont détruit son œuvre. Au bas de la rampe coule le torrent, avec lequel la route se confond.

À la nuit, nous atteignons le haut de la vallée de Khionatong. Une première porte se ferme devant nous : où est donc la proverbiale hospitalité des Lou-tseu ? Dans les champs de maïs, une maison inhabitée nous procurera l'abri que nous cherchons. Selon la coutume, la porte est barrée à l'extérieur. Comme toutes les maisons lou-tseu, notre palais est bâti sur pilotis, en contrebas de la route, d'où l'on accède de plain-pied. L'inventaire de notre domicile est vite fait : un foyer dans un angle de l'unique pièce, trois pierres servant de trépied, un crochet de bois pour suspendre la marmite, quelques ustensiles de cuisine et, trouvaille plus appréciable, une brassée de bois et de l'eau potable. Les Lou-tseu possèdent ordinairement deux habitations, l'une à la montagne, l'autre dans la vallée. Quand ils quittent l'une d'elles, ils ont soin d'y renouveler la provision de bois et d'eau pour les voyageurs éventuels.

La pluie tombe toute la nuit; au matin, le torrent voisin est considérablement grossi, mais n'a pas encore emporté les poutres qui servent de pont. Notre domestique, parti à la recherche d'un quide,

ramène un vieillard et son fils : ce dernier est idiot, muet et goitreux ; son père réussit toutefois à lui faire comprendre ce que nous voulons de lui et il prend la tête de la caravane.

En nombre d'endroits, la route a été rendue impraticable par les pluies récentes. Dans les hameaux que nous traversons, les portes basses des maisons s'ouvrent à notre passage. Les habitants de cette région reculée ont seuls conservé la simplicité et la timidité de leur race.

Lou-tseu kiang (ou Lou kiang (b) est le nom chinois de la Salouen, mais désigne spécialement la partie de la vallée habitée par les Lou-tseu. Cette tribu envahit pacifiquement la vallée à une époque assez rapprochée de nous ; les Chinois étaient déjà établis sur les rives du Mékhong et les chefs de Khampou et de Ye-tche gouvernaient, sous leur contrôle, les indigènes mossos et lissous. Les Lou-tseu reconnurent leur autorité et leur payèrent tribut. p.365 Moyennant une faible redevance, chaque village a le droit de cultiver les terrains ou de les louer aux Lissous et aux autres étrangers qui en font la demande. La tribu compte environ 1.200 familles, disséminées dans l'enclave comprise entre la frontière tibétaine au nord et le territoire lissou au sud, du Solola à Latsa, sur une étendue de 120 kilomètres.

La partie méridionale, de Latsa à Khieukor, était placée naguère sous le contrôle du chef indigène de Ye-tche et en grande partie occupée par les Lissous. De bonne heure, les Mossos des rives du Mékhong se fixèrent dans les villages de Tasso, Sékim et Lgouragang. Certains d'entre eux se rendaient chaque année dans la vallée de l'Iraouaddy pour y chercher de l'or et des plantes médicinales. La population du haut Iraouaddy reconnut même, en quelque sorte, l'autorité du chef mosso de Ye-tche, représenté par un *kioukoua* (chef kieou-tseu).

La partie septentrionale, de Khieukor à Khionatong, divisée en dixhuit sections, était soumise au chef de Khampou représenté par les deux *noukoua* (chefs nou ou lou-tseu) de Bahang et de Pondang. La lamaserie de Khampou fonda une filiale sur le plateau de Tchamoutong

et, avec le concours des gens du Ts'arong, construisit le village tibétain de Peutchrong. Soutenus par la lamaserie dont ils étaient les fermiers, les Tibétains obligèrent les Lou-tseu à participer à leurs œuvres pies. Les Lissous, essentiellement migrateurs et batailleurs, obtinrent tribut et terrains de leurs timides voisins. Les Lou-tseu avaient donc autant de maîtres que de voisins : la Chine, les chefs mossos, la lamaserie de Tchamoutong, les gens du Ts'arong et les Lissous.

Dans les derniers mois de 1899, les gens du Ts'arong reprochèrent aux Lou-tseu d'avoir introduit un missionnaire français dans la vallée de la Salouen et prirent les armes. Les Lou-tseu attendirent leurs ennemis au col d'Alo et les mirent en déroute. Ils se libérèrent du même coup du joug que leur imposaient les gens du Ts'arong et les Lissous. Le chef de Khampou, convaincu d'avoir favorisé les agresseurs, fut relevé de ses fonctions, et toute la vallée fut rattachée au fief de Ye-tche. La Chine ouvrit des routes et administra directement le territoire du Lou-tseu kiang, établit l'impôt et forma une garde nationale.

Depuis que l'Angleterre a pris le contrôle du bassin supérieur de l'Iraouaddy, les relations entre les vallées de la Salouen et de l'Iraouaddy sont devenues plus rares. Les passes d'accès sont, du nord au sud : dans le Ts'arong tibétain, les passes de Menkong et de Djranguen ; dans le territoire du Lou-tseu kiang, celles de Sékingtong, Tchamoutong, Kiongtsong, Sékim, Lidangtong et Latsa. Cette région a été parcourue par le prince Henri d'Orléans et ses compagnons, par le lieutenant Grillières, le père Genestier et MM. J. Bacot, Nichols, Mazetti et Ward. Deux Allemands, Brunhuber et Schmitz, remontant la Salouen, trouvèrent la mort dans le territoire lissou, à une journée au Sud de Latsa ; un Anglais venant d'Assam fut assassiné derrière la montagne de Tchamoutong.

La résidence de la Mission catholique de Khionatong n'est qu'à 2 kilomètres de la Salouen, sur la rive gauche. Nous passons le fleuve, qui n'est pas très $_{\rm p.366}$ large, au pont de corde de Padou ; la traversée est relativement facile. C'est en essayant de fuir par ce pont qu'en 1865 le père Durand fut atteint d'une balle et se noya.

Du confluent du torrent de Khionatong jusqu'à l'entrée de la plaine de Tchamoutong, le fleuve est resserré entre des montagnes rocheuses ; les arbres, les lianes et les herbes qui bordent la sente et croissent même dans les excavations des rochers dénotent un climat tropical.

À la sortie des gorges, la vallée s'élargit pour former le plateau de Tchamoutong, que coupent deux torrents. Ce plateau compte plusieurs villages : Tchamoutong et Tchrangteu au centre, Peutchrong et Tchrongmé au sud, Diasein et Diarang au nord.

Au pont de Tchradangtong, le fleuve a repris son cours normal. Audessus de Kiongra, le sentier rejoint la fameuse route mandarine, qui, pour être un peu plus large que le sentier, n'en est pas moins abrupte. Nous dépassons deux ou trois cabanes de Lissous. Leurs propriétaires ont défriché dans les environs quelques terrains en pente, qu'ils cultiveront jusqu'au jour où le goût du changement les entraînera vers d'autres lieux.

Avant de quitter la vallée de la Salouen, nous contemplons le glacier de Tchamoutong et suivons du regard les sentiers conduisant, par des ravins déserts, au « pays du vin » (Khiongyul), au-delà des monts. Le col d'Alola est un étroit plateau, boisé et bourbeux. Il nous conduit dans la vallée du Doyong. Le décor change ; la résidence de la Mission catholique, perchée comme un fortin au centre de la vallée, surgit en face de nous ; à gauche sont les villages de Tangdang et de Poula ; à droite, ceux de Maradang, récemment enseveli sous les boues descendues de la montagne ; puis ceux de Bahang et de Khionatong. La vallée du Doyong compte 120 familles indigènes, tibétanisées au contact des chrétiens de Tsekou.

La route, à flanc de montagne, remonte la rivière du Doyong et atteint au Jedzongla la chaîne de partage des eaux de la Salouen et du Mékhong. Les autres passes sont celles de Sila et de Latsa.

Nous rentrons dans la vallée du Mékhong par les passes de Ghineserla et de Sila.

De Bahang au premier col, l'ascension dure trois heures. Nous croisons quelques Lissous, l'arbalète au bras, chassant les rats dont ils sont friands.

Une forêt, où le sapin noir des Vosges se mêle aux pins et aux rhododendrons, sépare les pâturages du col. Le Ghineser (4.200 m) n'est séparé du Sila que par la « Vallée de la Grêle » ou Seroualongba. L'arête du Sila et le pic voisin se dressent devant nous. La descente dans la « Vallée de la Grêle », d'abord facile, devient vertigineuse au-delà d'un étang ; pendant trois quarts d'heure, nous glissons plus que nous ne marchons, nous retenant aux rochers et aux buissons du sentier.

Après un trajet d'une heure sur les bords de la rivière, nous entreprenons l'ascension du Sila. La route gravit le ravin fort escarpé ; les mulets conservent $_{\rm p.367}$ à peine l'équilibre. Au-dessus du ravin, la montée se continue dans la neige. Au col (4.400 m), quelques pierres entassées sur les rochers indiquent le chemin à suivre. De décembre à mai, le Sila est infranchissable, et toute l'année l'ascension en est pénible.

Le ruisseau sert de route jusqu'au pied de l'arête, puis le chemin longe le torrent sur un parcours d'une dizaine de kilomètres. Le torrent s'enfonce alors dans une gorge et la route prend une direction sud-est. De ce côté, l'ascension du Tchrana n'est pas longue, mais la descente dans la vallée du Mékhong demande près de deux heures. Au pied des « Rochers Noirs » (Tchrana), nous trouvons le hameau de Niapatong, le premier sur la route de Bahang à Tsekou. Au-dessous de Niapatong est le hameau de Chiagueudongsa, où les chrétiens de la vallée se livrent à la chasse aux vautours. À travers une belle forêt de pins, nous atteignons la rive droite du fleuve, franchissons sur un pont de bois le torrent que nous avions quitté au pied des « Rochers Noirs » et pénétrons dans l'étroite plaine de Tsedjrongt.

Cette petite excursion de la frontière tibétaine à Tsedjrongt peut se diviser en cinq étapes :

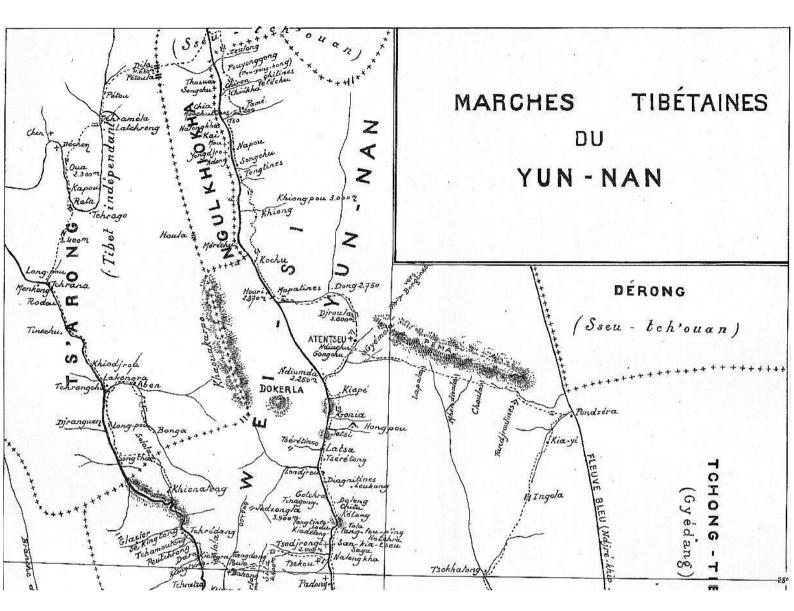
De Solola à Khionatong (Mission), 24 km.

De Khionatong à Tchrongteu, 16 km.

De Tchrongteu à Bahang, 24 km.

De Bahang au pied du Sila, 28 km.

Du Sila à Tsedjrongt, 22 km.



Excursion dans le bassin du fleuve Bleu (novembre 1922).

— D'Atentseu, deux routes passent dans la vallée du fleuve Bleu. L'une, au N.-E., par le Djroula, rejoint le fleuve à Bongtines ; l'autre, que nous suivrons, franchit les cols de la chaîne du Péma et atteint Pondzéra.

1er jour. — La route longe d'abord le torrent d'Atentseu jusqu'au pied du Gyemola, dont l'ascension en pente relativement douce s'effectue en une heure et demie. Par temps clair, nous aurions du col une vue superbe sur les cinq pics du « Génie de la Neige blanche ». Nous passons devant un poste de garde établi là depuis quelques semaines pour surveiller les abords d'Atentseu et donner l'éveil en cas de danger. Il y a un mois environ, le sous-préfet saisit quelques

brigands qui avouèrent, sous les coups, être les émissaires du Buddha vivant de la lamaserie So. On craint que leur protecteur ne vienne les délivrer.

Nous entrons sous bois et arrivons bientôt dans la clairière de T'angchang. La distance d'Atentseu à T'angchang est de 12 kilomètres ; au-delà, il n'y a pas de maison. Force nous est donc de nous arrêter dans ce hameau, pour éviter de coucher à la belle étoile.

2º jour. — La neige tombe à flocons. Par une route caillouteuse, nous atteignons le Lapala, premier col de la chaîne du Péma qui sépare le bassin du p.368 Mékhong de celui du fleuve Bleu. Les cols du Mhendioula et du Choula sont proches ; le passage en serait facile, n'était le vent qui balaie la neige et nous fouette le visage. Sur la pente orientale du Choula, nous retrouvons la forêt. La hutte de Niara est atteinte à une heure assez avancée. Nous avons couvert une trentaine de kilomètres sans rencontrer âme qui vive. Notre hôte met à notre disposition le bas-flanc qui lui sert de lit ; les madriers mal dégrossis et la fumée du foyer le rendent des moins confortables.

3º jour. — La descente se poursuit dans le ravin un peu plus large. Quelques maisons s'élèvent sur les bords du torrent ou à flanc de montagne. Nous côtoyons des ruines que les troupes chinoises laissèrent derrière elles après la révolution de 1905. Nous passons au pied de la lamaserie des «Œuvres parfaites» (Tundjroulines), majestueusement perchée sur une colline arrondie, avec son temple au toit doré et sa ceinture de murs ; elle est éclatante de blancheur. C'est dans cette lamaserie que le fondateur de la Mission catholique du Tibet trouva asile vers 1850 et reçut du Buddha vivant en personne les leçons de langue qu'il y était venu chercher ¹. En 1905, elle devint le centre de la résistance contre la Chine ; une compagnie de soldats chinois, d'abord bien reçue par les lamas, y fut lâchement assassinée à la faveur des ténèbres. La lamaserie fut incendiée ; elle a été reconstruite tout récemment. Dans son voisinage se trouvent un

_

¹ [c.a. : cf. le second voyage de M. Renou, in Krick, Relation d'un voyage au Thibet.]

ermitage et un couvent de femmes dont les membres sont de la secte des *Guéloupa*.

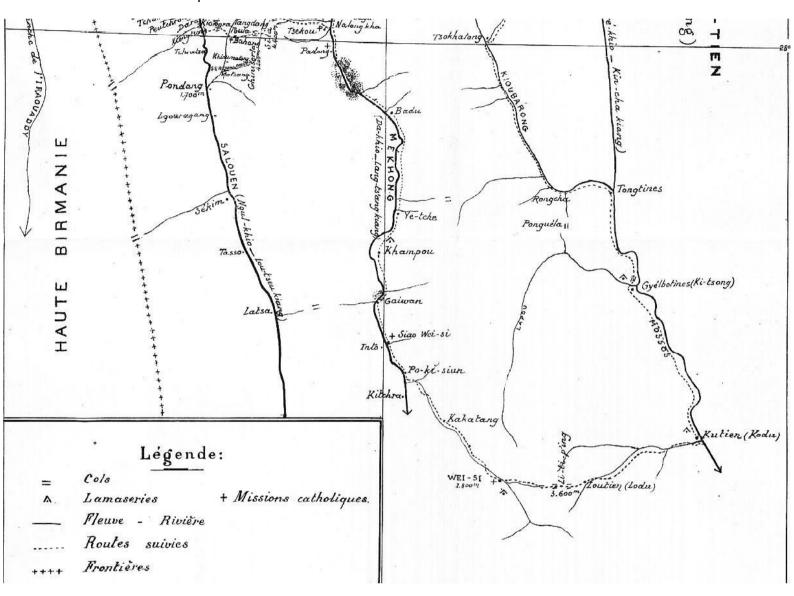
La route suit les contours de la montagne. Du hameau de Djrunda, le col du Choula et toute la vallée se dessinent nettement à l'Ouest, au pied des terrassements ; la rivière, arrêtée par une montagne abrupte, remonte vers le Nord pour se jeter dans le fleuve Bleu.

Nous apercevons le village de Pondzéra, vers lequel une route descend dans un ravin desséché, et le laissons pour entrer dans la vallée de Péjines. Pondzéra est à 70 kilomètres d'Atentseu; au-dessous du village, un bac permet de traverser le fleuve: c'est la route du Tchong-tien. Le passage est surveillé par une section de soldats du Yun-nan. Un peu en amont se trouvent les mines d'or de Ouakha.

Kia-yi, résidence du sous-préfet indigène, est à 8 kilomètres de Pondzéra. L'habitation de ce fonctionnaire, flanquée d'un temple, ressemble à un ermitage. La maîtresse de maison nous introduit dans les appartements réservés aux hôtes. Le vestibule est orné de photographies, de diplômes et de cartes de visite. Le *chielngo* est absent ; il a été appelé à Wei-si par le préfet chinois. La distance qui le sépare de ce chef-lieu lui permet de conserver une certaine autorité dans la région ; il a sous ses ordres six officiers subalternes qui l'aident à administrer un vaste territoire. Un Buddha vivant, membre de sa famille, arrive de Pondzéra dans la soirée. Il est revenu récemment de Lhassa, où il a obtenu son diplôme de « docteur », et avoue préférer la vie de famille à la réclusion dans une lamaserie. Quelques bonzes et bonzillons, ses serviteurs, s'empressent autour de lui. p 369

4º jour. — Au matin, toute la maisonnée, sans excepter le Buddha vivant et sa suite, nous accompagne en dehors du hameau. Nous remontons le ruisseau pendant trois heures. Une neige épaisse de 30 à 40 centimètres rend le passage du col difficile; une caravane précédente a tracé le chemin. Le vent est glacial; nous poussons vivement nos mulets sur le versant méridional, libre de neige. Il est curieux de constater qu'à altitude égale, les passes du Sud sont plus tôt et plus longtemps obstruées par les neiges que celles du Nord. Cette

différence est attribuable au régime des pluies. Généralement aussi les ravins exposés au nord sont bien boisés.



La route est excessivement mauvaise; elle a même en maints endroits été emportée par le torrent. Nous arrivons de bonne heure à Tsokhatong, au confluent du torrent avec la rivière du Kioubarong. Cette rivière, qui prend sa source au Péma, a 15 mètres de largeur. Il a été question d'ouvrir un sentier sur ses bords pour rejoindre le Lapala et éviter le détour par Pondzéra; on a reculé devant les difficultés d'une telle tâche.

La maison de notre hôte, construite à la tibétaine, est recouverte d'un toit de planches mal jointes. Nous nous installons dans le temple domestique : les sept vases d'eau lustrale sont rangés devant une

statue de Djreulma et une photographie de Dalaï lama. À la nuit, un lama vient partager mon gîte. Tout en marmottant ses prières, il allume une lampe garnie de beurre, fait une série de prostrations devant le temple et se couche sur un tas de grains de maïs, qu'il a eu soin d'aplanir un peu.

5°-6° jours. — Pendant deux jours nous suivons la vallée de Kioubarong. D'abord étroite et presque inculte, elle s'élargit aux environs de Chizong. Dans ce hameau, nous sommes hébergés par un lama, qui partage son temps entre l'enseignement d'un disciple et le métier de tailleur. Peu fortuné, il n'a pu construire son logis dans la lamaserie de Tundjroulines à laquelle il appartient, et ne s'y rend que pour les réunions générales, deux ou trois fois par an.

La population de Kioubarong est très misérable ; les maisons sont des taudis. La vallée est pourtant bien cultivée en bordure de la rivière, mais les terrains appartiennent à quelques riches propriétaires qui en perçoivent presque tout le revenu. Les montagnes et les ravins sont habités par des Lissous qui vivent de la chasse et du pillage.

Au village de Rongcha, la rivière s'infléchit à l'est. De là part une route vers Lapou, par le Ponguéla. À la jonction de la rivière du Kioubarong avec le fleuve Bleu se trouve le village de Tongtines, comprenant quelques belles et vastes maisons, demeures des chefs indigènes. Dans l'une d'elles, je trouve la plus cordiale hospitalité. Dans la soirée, l'un des chefs, muni de son chapelet qu'il égrène sans cesse, vient me faire visite. Il décline ses titres et qualités ; sa famille s'honore d'avoir fourni quelques Buddhas vivants à l'église lamaïque. L'hiver dernier, les villages de la rive opposée furent à plusieurs reprises pillés par des brigands, et toute la population a dû se retirer à Tongtines. Elle a dû rester sous les armes pendant plusieurs mois pour p.370 interdire aux bandes le passage du fleuve. Les barques et les radeaux ont été détruits et ne sont pas encore remplacés ; les relations avec la petite ville de Tchong-tien sont interrompues.

7^e jour. — La route suit la rive droite du fleuve ; elle ne présente rien de remarquable. La chaleur est accablante.

8°—9° jours.— Le village de Gyélbotines, en chinois Ki-tsong, au confluent de la rivière de Lapou avec le fleuve, est entouré de collines boisées. Le chef indigène de la région y a fixé sa résidence. Il se plaint amèrement des incursions des bandes sur son territoire et de l'incurie des autorités chinoises. Le sommet d'une colline voisine marque la limite de son territoire, qui est aussi celle des pays tibétains et du territoire de Wei-si.

La vallée du fleuve Bleu s'élargit. Les villages sont plus populeux et plus rapprochés, les terrains bien entretenus ; on y cultive l'opium, le riz et les fèves ; les néfliers, les orangers et les palmiers y croissent en abondance. Les maisons sont du type chinois, avec une cour intérieure, des murs de briques sèches et des toits de tuiles. La population est composée de Mossos et de Chinois.

De Gyélbotines à Kutien ou Kodu (44 km), la route suit la vallée du fleuve. Celui-ci, large de 150 mètres, est sillonné de radeaux chargés de rondins de bois à destination de Kutien. La plaine de ce nom mesure une lieue de longueur et compte une population de 600 familles. D'Atentseu à Kutien, nous avons parcouru 230 kilomètres.

La rivière qui prend sa source au Li-ti-p'ing et que remonte la route de Wei-si se jette dans le fleuve Bleu au-dessous de la plaine de Kutien. Elle passe au village de Lutien (ou Lodu) et mesure une cinquantaine de kilomètres de longueur.

10^e—11^e jours. — De Kutien à Che-kou, nous suivons toujours la rive droite du fleuve. Les villages mossos et chinois alternent ; il n'y a plus d'obo ni de mâts rituels, comme dans les pays tibétains ; les portes et les fenêtres des maisons sont ornées de sentences chinoises, et dans le voisinage des villages les morts reposent en des tombeaux.

Che-kou ou Dongarong, qui doit son nom au tambour de pierre situé à l'entrée du village, est un gracieux village situé à la boucle du fleuve Bleu. Avec ses ruelles, sa petite place publique, ses boutiques, ses étalages et ses auberges, nous retrouvons la civilisation chinoise et son confort relatif. Che-kou est à 60 kilomètres-au sud de Kutien. En 1912,

les nationalistes tibétains voulurent porter les frontières du Tibet indépendant à ce village où se trouve l'un des seuls monuments historiques des luttes mosso-tibétaines.

Au cours de cette excursion, nous avons longé le fleuve Bleu, appelé ici Kin-cha kiang, de Tongtines à Che-kou. Il est navigable sur tout ce parcours, soit sur 140 kilomètres environ. Nous croyons savoir qu'un groupe de Français avait reçu la mission d'en relever le cours supérieur, et que la guerre seule les en a empêchés. Il est à souhaiter que nos explorateurs reprennent ce projet et continuent les travaux des Chevalier et des Audemard.

*

III

Excursion au Ts'arong

a

Nous quittons Yerkalo le 12 septembre 1921. Yerkalo est un plateau situé sur la rive gauche du Mékhong, à 200 mètres au-dessus du fleuve. Il est séparé de Pétines, centre de la sous-préfecture chinoise de Yen-tsing, par le profond ravin de Dzongké. Pour passer sur la rive droite du fleuve, il nous faut glisser sous le pont de corde qui relie les deux rives : en été, c'est le seul moyen de communication. Le câble de bambou, attaché à deux pieux profondément enfoncés dans le sol, mesure environ cent brasses de longueur. Les mulets, peu habitués à ce mode de locomotion, pendent lamentablement ou gigotent comme pour chercher un point d'appui. Souvent ils ne peuvent atteindre le but ; il faut les tirer à l'aide d'une courroie passée dans la glissière, jusqu'à ce qu'ils puissent toucher le sol et être détachés. Les hommes remontent la courbe à la force des poignets.

Du pont, nous gagnons le village de Kiatha, qui dépendait naguère du Tibet. La Chine, après sa conquête de 1720, n'avait gardé sur la rive

droite du Mékhong que l'enclave des salines. Le Mékhong roule ses eaux dans un étroit couloir où souffle un vent perpétuel. Les deux rives du fleuve sont couvertes de terrasses, les unes creusées dans le flanc de la montagne, les autres bâties sur pilotis. Actuellement, cette étrange cité est morte ; par suite de la crue du fleuve, les puits sont recouverts d'eau salée, et la tâche des rares salinières (seules les femmes se livrent à ce travail) consiste à tremper des pilots et des chevrons dans de vastes citernes, puis à en extraire le sel dont ils s'imprègnent.

De Kiatha, il ne faut pas moins de deux heures de marche pour atteindre le sommet de l'arête. À mi-côte, nous laissons reposer nos mulets. Une vieille femme sort de la maison que nous menaçons d'envahir et, les pouces levés vers le ciel, nous conjure de ne pas entrer : elle a un malade chez elle. La croyance populaire veut que la maladie s'aggrave du fait de la présence d'un étranger ; aussi trouve-t-on parfois sur le sentier qui conduit à la maison d'un malade quelques pierres destinées à arrêter les visiteurs.

Un sentier en zigzag nous conduit aux ruines de Lhagong. Cette lamaserie, jadis puissante, perchée sur une arête à 1.000 mètres audessus du Mékhong, commandait les vallées du Mékhong et de Kionglong et fermait la route du Ts'arong. Durant les révoltes de 1907, 1912 et 1918, elle servit de retranchement aux troupes de Lhassa; les Chinois l'incendièrent. Quelques fermiers cultivent les rares champs qu'un ingénieux système de canaux permet d'arroser.

Tchrangts'o, dernier hameau en territoire chinois, se trouve au confluent de deux torrents, dont l'un venant du S.-O. prend sa source au Dila.

Le sentier longe ce torrent, dans une vallée étroite et boisée. Les bouddhistes ont gravé dans l'écorce des plus beaux arbres la sentence sacrée *Om mani padme hum*. À l'orée de la forêt, la vallée, couverte de rhododendrons nains, s'élargit. À notre gauche, des pics neigeux s'enfoncent dans les nuages. _{p.373} La passe du Dila est près de là ; le froid y est vif et la terre gercée. Depuis 1918, le Dila forme la limite provisoire entre la Chine et le Tibet.

De cette passe, nous descendons en pente douce vers la vallée du Eurkhio ou de Ts'aoua. Le ravin est inhabité ; les premières maisons se trouvent au confluent du torrent avec le Eurkhio. Cette rivière prend sa source sur les plateaux de Pachu, un peu au sud de Chamdo, et arrose les villages de Dzo-gong et de Tchrayul. Elle est profondément encaissée ; les montagnes qui la bordent sont abruptes et les terrains de culture très rares.

Le village et la lamaserie de Pétou sont construits sur une terrasse. Nous mettons pied à terre dans la cour d'une ferme, tandis que du toit voisin une vieille crie à tue-tête que le maître de la maison est absent. Les Tibétains sont d'ordinaire fort hospitaliers envers les personnes de leur connaissance, mais n'accueillent des étrangers qu'à contrecœur. Quelques lamas s'entremettent pour nous faire recevoir ; le maître de maison n'était pas loin et la glace est vite rompue. De nombreux visiteurs nous apprennent que les trente familles du plateau sont fermières de la lamaserie et que la vallée de Ts'aoua, qu'il ne faut pas confondre avec la sous-préfecture voisine de Ts'arong, dépend de la sous-préfecture de Tchrayul.

Nous descendons sur les bords de la rivière, que nous passons sur un pont en encorbellement, long de 30 à 35 mètres. La route monte insensiblement au col de Khioméla « Col sans eau » ou Tchraméla « Col sans rocher », limite de la sous-préfecture de Ts'arong. L'ayant atteint, nous retrouvons devant nous le Eurkhio que nous avions quitté une heure plus tôt. Il a fait une première boucle au sud et en fait une seconde à la hauteur du col de Tchraméla, cherchant dans ce chaos de montagnes sa route vers la Salouen.

La descente sur le village de Latchrong « village du col » est rapide ; à partir de ce village, la route, construite à flanc de montagne, remonte le Eurkhio qui roule ses eaux 500 mètres plus bas, dans une gorge étroite et désolée. À l'entrée d'un plateau se trouve le village de Oua ou Ouabo, composé de trois hameaux. Les maisons, une trentaine environ, sont bien construites et spacieuses. Oua est sur le passage des pèlerins du Dokerla, dont l'itinéraire a été suivi par M. J. Bacot en 1907.

De Oua à Ka ou Kapou, la route est excellente. Nous croisons un groupe de pèlerins revenant du Dokerla; ils en rapportent quelques bambous qu'ils lieront à l'une des colonnes de leur cuisine. Ka est une étroite plaine en bordure du Eurkhio. Chacune des 14 familles de ce village possède un métier à tisser; les lainages du Ts'arong (tsala), jarretières et ceintures, sont particulièrement estimés.

À l'extrémité du village, un pont de bois relie les deux rives du Eurkhio. Au village de Rata (9 familles), à 4 kilomètres de Kapou, un zélé milicien réclame notre passeport ; après force palabres, il se laisse persuader que pour avoir pu voyager pendant plusieurs jours en territoire tibétain, il faut bien que nous soyons en règle. Derrière un monticule se cache le hameau de $_{\rm p.374}$ Tchrago (5 familles). Comme l'indique son nom, Tchrago est situé à l'entrée de gorges ; la rivière qui vient du Nord coule entre deux lignes de rochers. Arrêtée dans sa course vers la Salouen par la colline que nous allons escalader, elle fait une boucle et remonte vers le Nord.

Le sentier en lacet traverse une forêt ; la côte est raide mais courte ; une heure et demie à peine suffit à la gravir. Du sommet, nous dominons la vallée de la Salouen, et la chaîne de montagnes séparant cette vallée de la branche orientale de l'Iraouaddy se déroule devant nous. La pente méridionale, que nous descendons, est dénudée. Dans le ravin de Longpou, nous rencontrons un nouveau groupe de pèlerins, poussant devant eux quelques ânes chargés de leur viatique. Ils suivront notre route jusqu'à Oua, passeront dans la vallée du Mékhong par le col de Choula, franchiront le fleuve au pont de corde de Mapatines et de là gagneront Atentseu ; puis ils descendront sur Latsa, passeront de nouveau le Mékhong et rentreront dans le bassin de la Salouen par le Dokerla. Leur pèlerinage, qu'ils sont tenus de faire à pied pour s'en assurer tout le fruit, durera de 18 à 20 jours.

L'étroite vallée de Longpou est bien cultivée et le maïs y est superbe. Sur les bords du fleuve, les cactus poussent au milieu des rochers.

Menkong, chef-lieu de la sous-préfecture de Ts'arong, n'est qu'à une

heure de Longpou, sur la rive droite de la Salouen. De Menkong, une route se dirige vers le Dzayul et l'Assam. Menkong est le groupement le plus important de la région (70 à 80 familles). Dans ses environs se trouve la lamaserie Taguié, qui joua un rôle important lors de la persécution de 1865.

La plaine de Tchrana fait suite à la vallée de Longpou. Elle tire son nom des rochers bordant l'entrée de la gorge voisine. Un douanier du village de Tchrana défend au maire de nous procurer un conducteur. La soirée se passe en pourparlers ; nous prions le douanier d'envoyer à l'occasion nos cartes au gouverneur de Kiangkha, qui nous autorisa de vive voix, l'an dernier, à passer par le Ts'arong pour nous rendre au Lou-tseu kiang chinois ; cette allusion suffit à le calmer.

La route de Tchrana à Lakongra suit la rive gauche de la Salouen (Ngulkhio tibétain). Ce fleuve est large de 120 à 150 mètres aux eaux calmes. Il serait certainement navigable toute l'année, mais en été les indigènes préfèrent les ponts de corde aux pirogues. La population est du reste très clairsemée. De Tchrana à Lakongra, sur une étendue de 20 kilomètres, on ne rencontre sur la rive gauche que le hameau de Khiodjrou « Eaux chaudes », dont les deux ou trois maisons ne sont habitées qu'au temps de la moisson. Sur la rive droite, les trois hameaux de Rodou, Tinechu et Tchrangchi ne comptent pas une population totale de 20 familles.

Lakongra, au confluent de la rivière de Bonga et de la Salouen, est un petit temple flanqué d'un immense stûpa qui l'écrase. Le temple disparaît sous un amas d'ex-voto déposés par les pèlerins. Sous le portique du stûpa (*khieutun*), nous trouvons un peu de fraîcheur. Le gardien du temple, un lama p.375 de la région de Songp'an au Sseu-tch'ouan, se met gracieusement à notre disposition, cependant qu'un groupe de géants du Niarong (Tchan-touei) fait le tour des édifices et offre ses hommages à la divinité dont la statue orne le temple.

La rivière de Bonga roule rapide dans une gorge. Sur les rochers qui bordent la route, la formule sacrée et d'autres sentences bouddhiques

se multiplient comme des affiches de réclame. Après deux heures de marche, nous arrivons sur le plateau d'Aben. Le village de ce nom, à moitié tibétain et à moitié lou-tseu, compte 9 familles qui vivent plus sur les pèlerins que du produit de leurs champs ; il fut jadis chrétien et nous y recevons une large hospitalité.

Sur les indications de notre *népo* (maître de maison), nous entreprenons la découverte de Bonga. Un sentier nous conduit dans une petite plaine et se termine là. Nous retrouvons la route qui disparaît bientôt sous les herbes. Nous nous croyons égarés et en désespoir de cause rentrons à Aben. Dans la soirée, une équipe d'ouvriers descend de la montagne ; ce sont des miliciens du Ts'arong inférieur. Ils sont chargés de garder la route ; leur chef les emploie à la construction d'une route nouvelle devant relier la passe du Dokerla au ravin voisin d'Aben. Le Dokerla est à une bonne journée d'Aben et forme la frontière du Yun-nan et du Tibet.

On nous procure enfin un quide pour Bonga. Nous suivons la même route qu'hier et, à travers de hautes herbes, atteignons le pont jeté sur la rivière de Bonga, un peu au-dessous de son confluent avec le torrent du Dokerla. Ce pont, long de 25 à 30 mètres, se balance d'une façon inquiétante sur le gouffre d'écume. La rivière coule ses eaux dans une gorge sauvage et boisée. Le sentier passe d'une rive sur l'autre pour contourner d'énormes rochers; quatre ponts de bois en rejoignent les tronçons; de même que le sentier, ils datent de 1860. Après quatre heures de marche, nous entrons dans une clairière ; à un coude du torrent, presque à l'extrémité de la vallée, se trouve le hameau de Bonga. La clairière mesure environ 2 kilomètres de longueur sur 500 mètres de largeur ; une partie en a été abandonnée. Nous approchons du hameau construit sur les ruines de l'ancien village chrétien. Actuellement, Bonga n'est plus habité que par 5 familles ; ces braves gens savent que jadis une colonie chinoise avait ouvert leurs terrains à l'agriculture, et notre hôtesse nous offre même des pommes de terre, grosses comme des noix, qui poussent à l'état sauvage au

milieu de ses récoltes. L'ancien emplacement de la Mission se distingue facilement; il est aplani et entouré de noyers et de poiriers. Les montagnes voisines sont très abruptes; deux ruisseaux en descendent; leurs eaux sont captées et servent à l'irrigation; les champs sont mal entretenus. Au dire de nos hôtes, les routes qui rejoignaient Bonga à Khionatong et à Long-pou sont abandonnées.

Nous revenons sur nos pas et de bonne heure sommes en vue de Lakongra. Les terrasses bordant la Salouen sont désertes. Sur la rive droite du fleuve, derrière une arête rocheuse, se cache le village de Djranguen ; il faut le p.376 dépasser pour le voir. Quelques vastes maisons sont les habitations de deux riches marchands qui avaient monopolisé tout le commerce du Ts'arong inférieur et de la branche orientale de l'Iraouaddy. Ce monopole leur avait donné une situation privilégiée chez les Kieou-tseu, qui leur payaient tribut et leur fournissaient des esclaves. Récemment les Anglais, en prenant le contrôle du bassin de l'Iraouaddy, leur ont intimé l'ordre de cesser leurs exactions. De Djranguen, une route de montagne conduit au pays des Kieou-tseu, appelé en tibétain Khiongyul « Pays du vin ». Il paraît que les insouciants Kieou-tseu boivent dans la journée le vin fait le matin.

Les quelque trente maisons formant le village de Longpou sont disséminées dans une plaine longue et étroite, sur la rive gauche de la Salouen. La population est lou-tseu, d'où le nom de Ndia Longpou (Longpou des Ndia), par opposition à celui de Peu Longpou (Longpou des Peu ou Tibétains), qui est celui du territoire traversé par nous les jours précédents. Ndia « simple » est le nom tibétain donné à la tribu lou-tseu. Dans leur langue, les Lou-tseu s'appellent Noulamts'é. De la première syllabe *nou*, les chinois ont fait *lou* d'où Lou-tseu. Cette tribu vient des rives de l'Iraouaddy ; elle a conservé sa langue et son costume primitifs. Ce costume consiste en deux pièces de chanvre ; l'une sert de robe, l'autre, passée en écharpe sous le bras gauche, est retenue sur l'épaule droite au moyen d'une cheville en bambou.

Le village voisin, Songtha, à 5 kilomètres de Longpou, compte 28

familles lou-tseu; les maisons, groupées sur le bord du fleuve, sont si rapprochées les unes des autres que les animaux ne peuvent qu'à grand'peine passer dans la ruelle. Les Lou-tseu de Songtha sont potiers et vanniers ; ils sont chargés de tresser les ponts de corde de la région ; on ne trouve d'ailleurs du bambou qu'à la frontière sinotibétaine. C'est à tort que certains voyageurs ont prétendu que les ponts de corde étaient d'origine tibétaine. Ces ponts n'existent que dans les Marches. Dans le Tibet intérieur, le fleuve Bleu, la Salouen, le Mékhong sont passés en barque ou sur des ponts à encorbellement. Tout porte à croire que les ponts de corde ont été introduits par les Lou-tseu des rives de l'Iraouaddy, pays du rotin, puis adoptés par les riverains du Mékhong, du fleuve Bleu, du Yalong, du T'ong ho, là où croît le bambou. En hiver, les habitants de Songtha deviennent bateliers ; ils vont sur leurs piroques légères vendre au Lou-tseu kiang le produit de leur industrie et le sel de Kiatha et en rapportent les céréales qui leur manquent. En été, la flottille est enfouie dans les sables et recouverte par les eaux du fleuve.

À Songtha, la Salouen entre dans les gorges ; une route creusée dans le rocher n'est praticable qu'en hiver, et encore faut-il avoir le pied sûr pour s'y aventurer. Par la route de la montagne, que nous suivons, la rampe est excessivement raide. Les Lou-tseu, n'employant ni chevaux ni mulets et ne s'embarrassant pas de lourds fardeaux, ont une prédilection marquée pour la ligne droite. La marche est particulièrement difficile dans les roseaux ; notre ascension n'en finit pas. Quand après cinq heures de marche nous allions parvenir p.377 au col, nous fûmes arrêtés par un arbre couché en travers de la route ; impossible de le franchir ou de le tourner : il fallut le scier, et il ne céda qu'après une heure d'un travail acharné. Enfin nous atteignons le sommet du Solola, limite du Ts'arong tibétain et du Lou-tseu kiang chinois. C'est par ce col que le père Renou entra au Tibet, le 21 septembre 1854.

Nous avons parcouru du Nord au Sud la sous-préfecture tibétaine du Ts'arong : elle s'étend sur environ 150 kilomètres et ne compte qu'une

vingtaine de hameaux et une population totale de 5 à 600 familles. De ce nombre, 270 seulement sont tributaires ; les autres sont fermières des lamaseries ou esclaves de quelques riches propriétaires.

Horaire du circuit Yerkalo — Bonga — Lou-tseu kiang — Tsekou — Atentseu — Yerkalo.

	Н	mn		Н	mn
Yerkalo — Pont de Pétines Lhagong sommet Tchrangts'o	1 2 1	15	Vallée de Doyong Bahangtines Bahang	0 0 0	45 30 45
Tchrangts'o Dila Pitou	3	45 15	Bahang — Ghineserla Seroualongba Pied du Sila	3 1 1	30
Pitou — Pont de Eurkhio Khioméla Latchrong Oua Ka	1 1 0 3 2	30 30 30	Sommet Bechiatong Pied du Tchrana Niapatong Tsedjrongt	1 2 1 0 1	15 30 30 30
Ka — Rata Tchtagou Sommet de la colline Longpou Tchrana	1 0 1 1	30 30 10 10	Tsedjrongt — Sankias Fang-fou-p'ing Kétong Dolong (gorges) Londjreu	1 1 1 1 2	30
Tchrana — Khiodjrou Lakongra Aben	4 1 2		Latsa Latsa — Jetsi Gonia	1 1 1	10 30 15
Aben — Bonga (aller)	4	30	Kiapé	1	20
Aben — Lakongra Longpou	2 4	30	Ndiumda Atentseu	1 4	30
Songtha Songtha -Solola Haut Khionatong	1 5 6	15 30	Atentseu — Djroula Dong Mapatines Kochu	0 2 2 2	40 15 30
Vallée — Rés. Miss. cath. Rés. Miss. cath. — Salouen Pont de Padou Tchrongteu Tchrongteu-Pont	1 0 1 2	30 30 30	Kochu — Kiong Tongtines Napou Tso Pamé	3 2 1 2 1	15 10 15 15
Tchrédang Alola, sommet	1 2	45	Pamé — Chitines Pou-yong-kong Zeulong Pétines	3 2 1 2	15 20 40
			Yerkalo	0	40



IV

Esquisses tibétaines



A. — La vie de famille.

La maison tibétaine, avec ses murs de terre blanchis, sa terrasse, sa masse imposante, fait l'effet d'une citadelle. Elle est précédée d'une cour où l'on accède par une porte basse et qui, n'étant nettoyée qu'à l'époque des semailles, est généralement fort sale. Le rez-de-chaussée sert d'écurie ; une échelle, coches taillées dans un tronc d'arbre, conduit à l'étage. Celui-ci est composé d'une vaste cuisine et de quelques chambres éclairées par la porte, par d'étroites fenêtres et par une ouverture pratiquée dans le toit. La cuisine tibétaine sert aussi de salle à manger et de dortoir familial. Il ne faut pas en conclure qu'elle soit encombrée de meubles : le fourneau est son seul ornement. Le Tibétain s'assied et se couche sur le plancher; en guise de table, il n'a qu'un escabeau. La batterie de cuisine comprend des marmites, des pots, un réchaud, une baratte à fabriquer le thé beurré et quelques pochons de cuivre. La vaisselle est inconnue ; chacun porte le bol de bois dont il se sert. Les chambres vides sont réservées aux hôtes de passage ou utilisées comme grenier. La terrasse, légèrement inclinée pour l'écoulement des pluies, sert d'aire à battre les céréales, à l'époque de la moisson. Un des côtés en est occupé par un hangar, parfois cloisonné et transformé en chambres. Les familles aisées aménagent l'une de ces chambres en chapelle. En été, pour éviter les puces et les punaises, toute la famille transporte son couchage sur le toit.

La maison tibétaine est vaste ; la richesse d'une famille est estimée d'après le nombre des colonnes de la charpente. Ces demeures seraient de beaucoup préférables aux maisons chinoises si elles étaient un peu mieux entretenues.

La femme est la maîtresse de ce domaine ; c'est elle qui détient les

clefs du grenier. Elle assume du reste à peu près seule les travaux de l'intérieur et des champs. Le mari, quand il est chez lui, n'a d'autre souci que de boire, de manger, de nourrir ses chevaux ou ses ânes, de réparer les selles pour la prochaine tournée de commerce, et de flâner. Dans les champs, la _{p.378} seule tâche qui lui incombe est le labour ; toutes les autres besognes, porter le fumier, semer, arroser, sarcler, moissonner, battre les céréales, sont réservées aux femmes, que les travaux d'intérieur n'occupent quère du reste. Nettoyer la maison consiste à donner un coup de balai au milieu de la cuisine; on se garde bien d'enlever du plafond les toiles d'araignée et la suie, ou de blanchir les murs à l'intérieur. Il n'y a pas de vaisselle à laver : chacun lèche son bol. Faire la cuisine, rien de plus facile : il suffit de faire bouillir le thé et de le battre dans la baratte pendant quelques instants avec du beurre et du sel. Tout Tibétain se charge de pétrir lui-même sa boulette de farine d'orge grillée (tsangpa). Laver et raccommoder les vêtements sont des opérations trop compliquées : on s'en dispense. Tous, du plus petit au plus grand, savent faire un lit, c'est-à-dire étendre une peau de yack et quelques loques autour du fourneau. Quant à la toilette, elle consiste tout au plus à se passer deux fois les mains mouillées sur la figure.

Les familles tibétaines sont nombreuses, mais décimées par la petite vérole et le manque d'hygiène. La femme s'honore d'être mère. Elle supporte allègrement les douleurs de l'enfantement; après quelques jours de repos et de soins plus particuliers, elle reprend son travail ordinaire. Il est usuel d'oindre le crâne du nouveau-né de beurre et de suie, pour le protéger, dit-on. Dès que l'enfant peut sans inconvénient sortir de la maison, son heureuse mère ne se sépare plus de lui; elle le porte sur son dos, enveloppé dans une large toile. Les parents aiment beaucoup leurs enfants; s'ils ont une préférence, c'est généralement pour les filles. Ils les caressent, les couvrent de baisers, les lèchent même. Peu après la naissance, un lama est prié d'imposer un nom à l'enfant, nom d'une divinité bouddhique ou qualificatif bien sonnant. Ce nom lui restera pendant toute sa vie; les filles le garderont même après leur mariage. Il n'y a pas du reste de nom de famille. Parfois,

pour distinguer quelqu'un d'un homonyme, on fait précéder son nom de celui du hameau qu'il habite, ou on lui donne un sobriquet.

Dès qu'un enfant peut marcher, sa mère le confie à ses frères et sœurs. Il fait bientôt l'apprentissage de la vie, affronte l'ardeur du soleil et les cailloux du chemin. En hiver, il porte pour tout vêtement une robe faite de deux peaux de chèvre; en été, garçon ou fille, il s'en débarrasse volontiers pour évoluer plus à son aise. La mère allaite son enfant jusqu'à la naissance du suivant; il n'est pas rare de voir des enfants de cinq ou de six ans prendre encore le sein.

De bonne heure les filles sont initiées aux travaux des champs ; l'activité est la première qualité de la fille. Les garçons n'ont d'autre occupation que de paître les chèvres et de veiller sur leurs frères et sœurs plus jeunes. L'instruction donnée aux enfants est nulle. Les hameaux sont peu peuplés et séparés souvent par de grandes distances ; il est donc difficile d'ouvrir des écoles. Dans les petits centres, les Chinois en ont ouvert qui végètent ordinairement. Dans les campagnes, ceux-là seuls, qui entrent à la lamaserie étudient, et avec eux, quelques rares enfants de familles aisées. Les enfants sont d'une n 379 humeur quelque peu vagabonde et les parents se reposent complètement du soin de leur instruction sur le maître. Il n'est donc pas étonnant que les progrès soient peu sensibles. Pourtant il serait facile de les instruire avec méthode ; l'écriture tibétaine n'offre quère de difficulté, et avec un peu de bonne volonté un enfant pourrait s'en rendre maître en quelques semaines. Mais le maître lui fait apprendre sa leçon sans l'obliger à regarder son livre et développe sa mémoire au détriment de son intelligence. Il arrive qu'un élève ayant appris plusieurs livres ne peut même pas en lire un autre du même style, après deux ou trois ans d'étude. Pour apprendre à écrire, l'élève reçoit une planche qu'il enduit de cendre, et, à l'aide d'un morceau de bois taillé en pointe, reproduit tant bien que mal les lettres du modèle qu'il a sous les yeux. Rares sont les Tibétains capables d'écrire une lettre, même avec des fautes d'orthographe.

Jusqu'à l'âge de douze ou treize ans, garçons et fillettes ne se

distinguent ni par le costume ni par la chevelure ; ils portent les uns et les autres le *kiouba* national et ont les cheveux ras. À partir de cet âge, garçons et filles laissent croître leur chevelure, mais en la tressant différemment ; le garçon enfile le pantalon, la fille ceint le tablier.

Les Tibétains sont excessivement sales ; ils n'en recherchent pas moins l'élégance. En certaines circonstances de l'année, ils se parent de vêtements de drap ou de soie, de chemisettes en filoselle, de bottes de laine multicolore. Toutes les couleurs se marient en leur costume, mais le rouge domine. Garçons et filles aiment les bijoux, bagues grossières et bracelets. Les femmes portent d'énormes boucles qui leur allongent démesurément le lobe de l'oreille et les font ressembler aux divinités bouddhiques. La chevelure, qui constitue leur principal ornement, est parfois divisée en une infinité de petites tresses réunies sur le dos et terminées par une fausse tresse en fil de soie. Le beurre sert de cosmétique, et, pour se préserver le teint, filles et femmes se frottent les joues avec du miel.

Vers l'âge de quinze ou seize ans, les garçons vont faire le commerce. Chaque famille possède quelques mulets ou au moins quelques ânes. En peu de temps ils ont parcouru toute la région, dans un rayon de 7 à 8 jours de marche. De retour à la maison, ils imitent leur père, c'est-à-dire qu'ils ne s'occupent de rien. Si par hasard leur mère les envoie couper du bois à la montagne, ils ne manquent pas d'emmener un ou deux ânes pour porter la charge ; seuls, disent-ils, les ânes et les filles peuvent descendre les montagnes avec une charge de bois sur le dos. Les parents surveillent fort peu leurs enfants ; le soir, personne n'est surpris de ne pas les voir rentrer au logis, ni ne s'inquiète de savoir où ils passent la nuit.

Chaque soir, à la veillée, tandis que les filles et les femmes filent la laine, les hommes narrent les incidents de leurs voyages, se communiquent les nouvelles, racontent des histoires souvent invraisemblables, apprennent des airs de danse, raclent du violon, dansent enfin si le cœur leur en dit. Les jeunes filles mettent alors de côté leur pelote de laine et prennent part à la p.380 ronde. À l'époque

des moissons surtout, les veillées sont très animées. La flamme du foyer ou la torche de bois résineux éclairent seules la cuisine dont le plancher résonne sous les coups de bottes des danseurs.

Le Tibétain est joyeux et insouciant. Coucher sur la dure, voyager pendant des mois, subir les intempéries des saisons, rien ne l'effraie : c'est sa vie. La femme, aussi bien que l'homme, siffle ou chante en travaillant. On ne redoute que la maladie ou la disette. Quand on a du thé beurré et du tsangpa et que la santé est bonne, tout est pour le mieux. Malheureusement, les terrains sont de faible rapport; souvent le grenier est vide bien avant la récolte. Il faut alors vivre d'expédients : les enfants entrent en service dans une famille plus fortunée, la maîtresse de maison emprunte. D'année en année, la situation s'aggrave; on a peine à s'acquitter de ses dettes, les ânes sont saisis par les créanciers, la misère s'installe au foyer; l'eau chaude remplace le thé beurré, les pousses de certaines herbes et les racines tiennent lieu de farine. Il ne reste plus qu'à partir ou à entrer comme esclave chez le créancier. L'esclavage n'est pas très pénible du reste. Certains le préfèrent même à la liberté, assurés qu'ils sont de leur subsistance; ceux que tente la vie d'aventures ont la ressource de s'esquiver : les maîtres ne les poursuivront pas.

La maladie est encore plus redoutée que la misère, surtout si elle est contagieuse. Dans ce cas, beaucoup quittent momentanément leur logis et se retirent à la montagne, laissant les malades sans secours.

Les vieillards ne sont pas abandonnés et achèvent en paix leur vie au milieu de leurs enfants et petits-enfants. Leur grande occupation est de veiller sur les derniers-nés et d'entretenir le feu. Ils envisagent ordinairement la mort sans effroi et s'y préparent en récitant force *Om mani padme hum* et en tournant leur moulin à prières.

B. — Mariage. Polygamie et polyandrie.

À moins de raisons sérieuses, par exemple le manque de personnel, les parents attendent pour marier leurs enfants qu'ils soient aptes à diriger une maison. Aussi les jeunes gens ne se marient-ils qu'à un âge

assez avancé : les garcons entre vingt et vingt-cing ans, les filles entre dix-huit et vingt-deux. Les intéressés ne sont pas consultés sur le choix d'un parti ; ils n'ignorent pas toutefois les démarches de leurs parents, et si le parti ne leur agrée point, ils savent faire valoir leurs droits. Comme, en règle générale, les propriétés ne sauraient être morcelées, les parents de nombreux enfants s'ingénient à les marier dans des familles étrangères et n'en réservent qu'un ou deux pour leur succéder. Souvent la mère se séparera de ses fils et gardera une fille à laquelle elle choisira un mari, plutôt que de s'exposer à prendre une bru qu'elle ne pourrait mener à sa guise. Les enfants qu'on ne peut installer sont libres p.381 de chercher eux-mêmes une voie : ils entrent à la lamaserie ou se marient; si possible, la famille leur transmet un ou deux champs qu'ils ne peuvent aliéner et qui devront lui revenir à leur mort. Certaines filles laissées pour compte s'unissent aux Chinois, marchands ou soldats; d'autres, sans se marier, ne se vouent pas pour autant à la virginité. Les prétendants ne manquent pas, tant parmi les jeunes gens se trouvant comme elles dans l'embarras que parmi les hommes mariés. Quand leur amoureux est libre, ils mènent la vie commune; s'il est déjà marié et que la fille devienne mère, la parenté de celle-ci oblige le père à subvenir à l'entretien de l'enfant. Ordinairement il ne fait pas difficulté à reconnaître la paternité et recevra volontiers sous son toit l'enfant né de son union illégitime. C'est ainsi que bon nombre de femmes n'ayant jamais été mariées ont une nombreuse postérité, conçue au hasard de leurs rencontres. Elles n'en tirent pas gloire mais n'en éprouvent pas de honte non plus, et aucune n'est tentée de recourir à l'avortement.

La société laïque est divisée en quatre classes : tributaires, fermiers, esclaves et mendiants. Les parents cherchent à marier leurs enfants dans la classe correspondant à la leur. Quand ils ont jeté leur dévolu sur une jeune fille ou un jeune homme, ils chargent des parents ou des amis de tâter le terrain. Si les négociations ont des chances d'aboutir, les mêmes intermédiaires font la demande en mariage. Ils offrent en présent un *kata* et une cruche de vin doux. On discute la composition du

trousseau et de la dot, puis chacun des assistants trempe ses lèvres dans une tasse de vin : les fiançailles sont dès lors conclues. Si l'un des contractants désirait les annuler, il serait passible d'une amende, consistant en toile ou en quelques pièces de monnaie. Après leurs fiançailles, les jeunes gens se rencontrent volontiers, et personne ne s'en soucie.

Pour fixer le jour du mariage, les deux familles ont recours au ministère des lamas. À l'approche de ce jour, la famille du fiancé envoie ses cadeaux, vêtements et bijoux, à celle de la jeune fille. Elle y ajoute parfois une certaine somme d'argent : c'est une invitation à rendre le double ; souvent les espoirs sont déçus !

Le jour du mariage, parents et amis des deux familles se réunissent chez la fiancée et apportent, qui en argent, qui en nature, quelques cadeaux dont il leur sera tenu compte dans une circonstance analogue. La jeune fille, parée de ses plus beaux atours et le visage recouvert d'un voile rouge, est assise dans le groupe de ses adulateurs. Les plus beaux parleurs formulent des vœux de bonheur. Quelques rasades de vin excitent l'appétit et les domestiques servent un repas composé de viande et de riz. Puis la fiancée, accompagnée de ses amies, guitte la maison paternelle, soit à pied, soit à cheval. À la porte, les envoyés du fiancé simulent un premier enlèvement, auquel s'oppose le cortège de la jeune fille. Pendant que la fiancée s'éloigne, ses parents et amis restés à la maison montent sur le toit et supplient le bonheur de ne pas s'éloigner (iong ma ndjro). Les parents et amis du fiancé leur font écho en criant : Que le $_{\rm p.382}$ bonheur vienne à nous ($long\ hou$)! Sur le parcours, à chaque détour du chemin, jeunes gens et jeunes filles simulent encore l'enlèvement de la fiancée, que protègent ses filles d'honneur.

Le cortège arrive à la maison du fiancé. On a étendu devant la porte un tapis sur lequel la croix symbolique du bonheur a été tracée, et près duquel la famille du fiancé a disposé un baquet rempli d'eau, une mesure de riz et une de blé, quelques boules de thé, etc. La fiancée prend place sur ce tapis et doit subir toute une série de discours. Les garçons et les filles d'honneur se partagent ensuite le riz, le thé et le

blé, non sans s'asperger les uns les autres, tout en vantant la générosité des donateurs, ce qui est une façon tibétaine de se plaindre de leur ladrerie.

Le cortège prend d'assaut la cuisine. Au sommet de l'échelle qui sert d'escalier se trouvent encore un seau d'eau, une jarre de lait et la traditionnelle écharpe de félicité. Chacun de ces objets est un symbole. L'un des assistants pose le seau d'eau sur l'échine de la fiancée, signifiant par là qu'elle devra à l'avenir porter l'eau de la maisonnée. À la cuisine, la fiancée se prosterne devant le foyer et devant ses beauxparents : la cérémonie du mariage est terminée sans que le fiancé se soit présenté.

Le même jour ou le lendemain, la famille du fiancé offre un banquet. Tous les assistants offrent leurs cadeaux, dont la liste est dressée. Les deux époux viennent saluer les convives. Après le banquet, les discours et les danses, les domestiques distribuent des galettes de riz recouvertes d'un large morceau de viande que les convives emportent chez eux.

Quelques jours après les noces, les nouveaux mariés vont saluer la famille de la femme et y font parfois un assez long séjour.

La polygamie, sans être aussi fréquente qu'en Chine, existe parmi les Tibétains. Assez ordinairement les concubines ne vivent pas au foyer du mari ; la femme légitime ne les y souffrirait pas. Choisies en général parmi les domestiques et les esclaves, elles sont installées sur des terrains qu'elles et leurs enfants cultivent. La polygamie est donc réservée aux riches.

Il arrive qu'une famille ayant deux filles, pour ne pas se priver de leur travail et ne pas diviser le terrain familial, leur donne un mari commun. Il n'est pas rare non plus qu'un vieux débauché prenne en même temps une veuve et sa fille nubile. Enfin les Tibétains, soit pour les besoins de leur commerce, soit pour le service des corvées, sont souvent sur les routes. Un petit cadeau à une maîtresse de maison ou à telle femme du voisinage les autorise à prendre des privautés et à

s'installer à son foyer durant quelques jours. Le mari légitime ne l'ignore généralement pas, mais l'hôte ne prend sa place qu'en son absence.

La polyandrie existe, mais n'est pas, du moins dans les vallées, aussi fréquente que certains voyageurs l'ont prétendu. Les familles où se trouvent deux ou trois fils à marier sont assez rares ; n'ont-elles pas du reste la ressource d'envoyer un ou plusieurs de leurs enfants à la lamaserie ? Le cas existe pourtant et s'explique toujours par l'impossibilité de morceler la propriété. Les p.383 terrains qui suffisent à peu près à l'entretien d'une famille nombreuse, grâce au travail de tous, n'y suffiraient plus, si famille et terrains étaient divisés. Une seule femme est donc alors destinée à être l'épouse de deux ou même de trois frères. Dans bon nombre de cas, elle a vite fait son choix parmi ses maris. L'élu reste à la maison tandis que les autres vont faire le commerce ou sont préposés à la garde du troupeau. Les enfants désignent ces derniers sous le nom d'oncles et réservent l'appellation de père au préféré de leur mère.

La polyandrie serait plus fréquente dans les pâturages, par suite de la difficulté pour la femme de vivre et de procréer sous un climat rigoureux.

On rencontre encore des cas curieux, celui de deux amis dont les intérêts sont communs et qui ne prennent qu'une seule femme, ou bien celui d'un tiers entrant comme nouveau mari dans un ménage déjà constitué. Ces sortes d'unions n'existent qu'autant que les intérêts sont communs, et souvent le mari trop complaisant se voit chassé et par son associé et par sa femme.

En résumé, la polygamie et la polyandrie sont le plus souvent motivées par la situation économique de la famille.

Le divorce est en usage au Tibet ; la mauvaise conduite d'un des conjoints en est l'occasion. Comme partout ailleurs, le mari exige de sa femme une bonne conduite, au moins relative, dont lui-même ne donne pas toujours l'exemple, d'où disputes, coups et séparation. La femme

répudiée rentre dans sa famille ; le mari lui rend sa dot et partage avec elle les enfants nés de leur union. Il ne tarde pas à prendre une autre compagne, et la femme l'imite, surtout si elle est jeune. Mais parfois l'expérience lui paraît concluante : elle se coupe les cheveux et devient bonzesse soit dans sa famille, soit dans un couvent. L'opinion publique condamne la viduité, de même que la virginité. Le mot de veuve est considéré comme une injure. Il est assez curieux de constater que, dans un pays où le célibat des lamas est honoré, la virginité et la viduité le soient si peu.

C. - Fêtes.

Les deux cycles employés par les Tibétains correspondent aux cycles chinois. Celui de 12 ans, connu de tous, est d'un usage courant. Dans celui de 60 ans, les 12 « branches » du cycle chinois sont remplacées par les douze animaux du cycle de 12 ans et les cinq éléments : bois, feu, terre, fer et eau, pris au masculin et au féminin, font l'office des 10 « troncs ». Cependant, les calendriers chinois et tibétain ne concordent pas toujours, tant sur le nombre des jours du mois que sur la place du mois intercalaire.

Le mélange des races à la frontière sino-tibétaine donne aux fêtes du nouvel an un cachet spécial.

Les Chinois, comme partout ailleurs, poursuivent leurs débiteurs et fuient leurs créanciers à l'approche du premier jour de l'an. Ce jour là, ils font assaut de politesse et se réunissent pour des banquets.

p.384 Les Tibétains, qui ne font rien sans consulter les sorts, célèbrent le nouvel an en famille, à la date que leur indique le lama. Dans les derniers jours de l'année officielle, ils badigeonnent, soit en blanc, soit en jaune, soit en jaune avec raies blanches, suivant leur rang, l'extérieur de leurs maisons. Dans les contrées devenues chinoises, la règle est moins stricte. Si le jour de l'an officiel correspond à une étoile défavorable, les lamas en changent la date et ce n'est qu'après les 20 jours de fêtes réglementaires qu'on revient au calendrier normal.

Les fêtes commencent par des danses masquées qui durent trois jours. Le 29 de la 12^e lune, ces danses se terminent par un sacrifice de fin d'année et une cérémonie d'adoration des livres sacrés (*Bomg tangba*). Le Buddha vivant de la lamaserie la plus proche asperge d'eau lustrale les fidèles prosternés. Chaque famille a eu soin de préparer quelques pâtisseries et passe la dernière nuit de l'année en festins. La croyance populaire prétend que pendant cette nuit un diable vient marquer d'un signe ceux qu'il trouve trop légers.

Les Tibétains n'ont pas de formule pour exprimer les souhaits de bonne année. Les adultes se dispensent d'en présenter et les enfants se contentent de se rendre dans les familles voisines ou amies qui leur distribuent pâtisseries et morceaux de viande.

Le 2, les salinières en grands falbalas vont balayer le sel de leurs terrasses. L'eau exposée à l'air depuis deux ou trois jours a donné un sel plus blanc, le sel de la bonne fortune. Ce sel est mis en réserve ou offert aux amis.

Durant les jours suivants, la plupart des familles vont brûler de l'encens sur les hauteurs voisines, et les gens aisés invitent parents et amis à un banquet. On danse, on chante et on boit, et il n'est pas rare que les réunions se terminent par des rixes. Dans les villages un peu importants, la jeunesse passe les nuits en danses et en débauches Enfin, le 15 de la lune, la fête de la conception de Çâkyamuni réunit les bouddhistes à la lamaserie pour l'imposition des mains. Pendant les vingt jours que durent les fêtes, le travail n'est jamais complètement interrompu.

Les Mossos tiennent à passer convenablement les premières semaines de l'année; pour se procurer de l'argent, ils en emprunteront, s'il le faut, à gros intérêts, hypothéqueront même leurs champs, d'où le nom de « mois de la folie des Mossos » donné au dernier mois de l'année. Les Mossos ont adopté la plupart des coutumes tibétaines, mais ils ont conservé le sacrifice du porc céleste qui leur est propre. Dans le voisinage de chaque village mosso se trouve une enceinte à ciel ouvert. Quelques jours avant le premier de l'an, les murs

en sont relevés et badigeonnés. Si l'enceinte n'est pas entourée d'arbres, la famille qui doit fournir le porc, y plante trois branches ; puis on immole à l'intérieur de l'enceinte un coq dont le sang est répandu sur les arbres ou sur les branches. Le sacrifice a lieu le 5 de la $1^{\rm ëre}$ lune. Avant l'aurore, le porc est enivré et porté dans l'enceinte. Sur le parcours et durant toute la cérémonie, il est interdit de parler une langue autre que le mosso. Au point du jour, le porc $_{\rm p.385}$ est tué et cuit. Les aruspices examinent alors les entrailles et les omoplates de la victime, elles familles du village se partagent la viande. La même cérémonie se renouvelle trois jours plus tard.

À l'époque où fleurit le sarrasin ont lieu, durant trois jours, les danses connues sous le nom de *yarnékhiang*. Les rôles sont partagés entre les jeunes gens du village. Le sujet est d'ordinaire un fait historique ou mythologique. Les familles riches passent ces trois jours sous la tente et invitent leurs connaissances à partager leur abri.

Le 8 de la 11^e lune, les familles tibétaines s'offrent mutuellement des boulettes de farine dites *dzona*.

Les autres fêtes ont lieu à la lamaserie et seront décrites ci-dessous à l'article *Religion*.

D. — Mobilisation.

La mobilisation est une opération peu banale. Comme le brigandage règne à l'état endémique, elle se répète assez régulièrement deux ou trois fois par an. Quand le danger paraît sérieux, le sous-préfet envoie une cartouche aux maires des villages pour les avertir de tenir la poudre sèche et les convoquer à la sous-préfecture. Les maires se réunissent d'abord en conciliabule, puis se rendent à l'invitation du sous-préfet. À toutes les phrases qui tombent des lèvres de son interprète, ils répondent invariablement *lasso*, terme vague correspondant au chinois *tsieou che* « c'est bien cela ». À l'issue de la séance, ils se réunissent de nouveau pour trouver un moyen d'éluder les ordres de leur supérieur, puis rentrent dans leurs villages. Un cri strident réunit leurs administrés. Chaque village a son « état-major »

d'hommes ou de femmes à la langue bien pendue qu'on qualifie de « penseurs ». Le thème des discours est invariable : nous payons l'impôt et faisons la corvée, la Chine nous doit protection ; si les soldats ne sont là que pour manger leur solde, ils n'ont qu'à nous remettre leurs fusils et à rentrer en Chine. On ne manque pas, en général, d'attribuer aux soldats tous les maux, voire même de les rendre responsables des intempéries et du mauvais état des récoltes. Pour éclaircir les idées, la tabatière et le bol de vin d'orge circulent dans les rangs. Il est enfin convenu de faire acte de loyalisme, et après quatre ou cinq jours chaque village a mobilisé une dizaine de gardes nationaux. Ils s'acheminent vers le centre du district avec leurs fusils à mèche et des cornes à poudre vides. Nouvelles palabres : le peuple est appelé à souscrire pour l'achat des munitions. Le principe est essentiellement démocratique : chaque famille doit apporter la même contribution, sans égard à la fortune personnelle. Les pauvres en sont parfois réduits à hypothéguer leurs champs, leurs habits, leurs bijoux. La somme fixée est enfin réunie. On découvre alors quelques livres de poudre achetées dans une circonstance analogue, et la souscription permet aux « penseurs » et aux mobilisés de faire ripaille. Cependant les nouvelles sont de plus en plus inquiétantes ; les $_{\rm p.386}$ bandes approchent et ont déjà pillé tel village. La garde nationale a mission de surveiller les routes et les passes. Les soldats chinois partent à leur tour avec une troupe de corvéables chargés de leurs bagages, parfois même de leurs fusils. Quelques gardes déserteurs rentrent au village ; ils n'ont pas vu l'ennemi, mais ne parlent qu'avec plus d'assurance de la supériorité de son armement et de son effectif. La population affolée se prépare à fuir. Où se retirer ? Les devins n'osent se prononcer ; les familles influentes donneront le branle, il n'y aura qu'à suivre. Qu'une mauvaise nouvelle se répande et il ne restera plus dans le village que les chevaliers d'industrie. Les gardes nationaux laissent aux soldats chinois le soin de repousser les brigands et rejoignent leurs familles. Quand l'orage est passé, les fugitifs rentrent dans leurs villages, et ainsi finit la comédie jusqu'à la mobilisation suivante.

E. — En voyage.

Le Tibétain aime la vie au grand air et les voyages : marchand, corvéable, pasteur, pèlerin ou mendiant, il passe la majeure partie de l'année hors de son village.

La plupart des familles tibétaines possèdent des mulets, des ânes ou des yacks qui constituent leur principal capital. Ordinairement les familles d'un même village organisent en commun les voyages de commerce, formant des caravanes assez importantes. Elles consultent les sorts pour fixer la date du départ et font absorber aux animaux de la caravane une certaine quantité de beurre fondu qui a, dit-on, la vertu de fortifier le mulet, voire même de raffermir son sabot! Le jour du départ est une fête pour tous. Les muletiers ajoutent à leur accoutrement ordinaire un long sabre qu'ils passent dans leur ceinture, une boîte à amulettes plus ou moins ornée et souvent un fusil à mèche terminé par une fourche. En hiver, ils se coiffent d'une peau de renard dont la queue est élégamment rejetée sur leur dos. La caravane s'ébranle dans le sentier du village. Un mulet à la tête enrubannée ouvre la marche ; les muletiers prennent leur place dans le convoi. La gaieté règne bientôt. Les muletiers ont en tout pays un besoin instinctif d'user leur salive ; ici ils chantent, sifflent et marmottent des prières, tout en lançant des injures aux bêtes de somme retardataires ou des quolibets à l'adresse de leurs compagnons. Quand la chaleur devient trop forte, ils se débarrassent de leur kiouba et présentent à l'ardeur du soleil leur buste patiné par la sueur et la crasse. La marche est lente, surtout si la caravane se compose en partie de yacks. La route est large dans les forêts ou les pâturages, mais généralement étroite et dangereuse dans les ravins ou sur le bord des fleuves. Il faut alors redoubler de vigilance, diriger les mulets, les décharger même pour éviter des accidents. Si d'aventure on rencontre une autre caravane, il est souvent nécessaire de retourner en arrière pour lui laisser le passage libre.

p.387 Partout où se présentent les vestiges d'un campement, l'eau d'un ruisseau, de l'herbe tendre ou quelques arbres invitant le voyageur au repos, les animaux sont rapidement déchargés de leurs fardeaux,

tandis qu'un des muletiers prépare le feu. Trois pierres remplacent le trépied ; la marmite ronronne ; on fait cercle autour du foyer et sans hâte chacun pétrit dans son bol la boulette de farine. Pour éviter toute jalousie, les morceaux de viande sont tirés au sort. Après deux ou trois heures d'arrêt, bêtes et gens bien lestés se remettent en marche.

Les Tibétains ne manquent pas d'adresser la parole aux personnes qu'ils croisent. Si le passant est un homme respectable, la politesse exige qu'on ramène le vêtement sur les épaules et qu'on déroule la tresse sur le dos. Certains se grattent la tête et tirent la langue ; la plupart tendent les mains en s'inclinant légèrement. Les cavaliers mettent pied à terre.

La caravane campe de bonne heure, soit dans le voisinage d'un village, soit dans une clairière. Le Tibétain en voyage n'est pas très scrupuleux. Malheur au mouton ou à la chèvre qui se fourvoie dans le campement : sa chair fournira un supplément au menu ordinaire. Si le propriétaire réclame, il faudra bien l'indemniser ; s'il constate le vol après coup, il ne lui restera qu'à appeler les malédictions du ciel sur les coupables : quelques pierres empilées attesteront qu'il a chargé le ciel de le venger. Les esprits timorés ont un curieux moyen de détourner le courroux céleste : au premier ruisseau qu'ils rencontrent, ils jettent dans l'eau quelques poignées de sel.

Les marchands couchent à la belle étoile, parce qu'ils ne trouveraient guère dans les villages la paille ou l'herbe nécessaire à leurs bêtes de somme, mais le voyageur est généralement bien accueilli dans toutes les familles. À son arrivée, s'il est connu, il est reçu sur le seuil par la maîtresse de maison, suivie bientôt de toutes les filles de service qui s'empressent autour de lui, dessellent les animaux, déposent les charges, soignent gens et bêtes. Dans la soirée, la maîtresse de maison vient offrir ses cadeaux, laitage, œufs, vin d'orge ou noix, et entamer une conversation qui peut durer une partie de la nuit. Le lendemain, à la première heure, tout le monde est sur pied et commence sa journée par le déjeuner. Dans un pays où l'air est très vif, il est prudent de se bien nourrir avant de partir. Toute la maisonnée est de nouveau mobilisée

pour porter les bagages et seller les animaux. La maîtresse de maison avance la monture de son hôte et lui met le pied à l'étrier, en l'invitant à ne pas dédaigner son hospitalité au retour et à chevaucher sans hâte.

Le marchand tibétain connaît toutes les roueries : mouiller la laine, les peaux, le sel, mélanger de la terre au sel, frauder la douane, sont ses opérations les plus ordinaires. Arrivé au but de son voyage, il s'en remet au soin de son hôtelier, qui le nourrira pendant son séjour, mais prélèvera une commission sur la vente de ses marchandises. Les auberges tibétaines de Ta-tsien-lou vivent de ce trafic. Ordinairement le commerce se fait par échange. Le p.388 Tibétain est un peu lent dans ses calculs et laisse l'acheteur compter. Il se gardera bien de le reprendre s'il se trompe en sa faveur, mais dans le cas contraire saisira son chapelet qui lui sert d'abaque et lui démontrera l'erreur.

Les familles tributaires doivent la corvée aux autorités chinoises. La plupart gardent à cet effet le cheval le plus vieux de leur caravane. Ce cheval, au harnachement assez pauvre (il se compose d'une selle de bât, de deux courroies en guise d'étriers, d'une longe servant de bride, d'une croupière et d'une sous-ventrière à l'avenant), est destiné à un soldat chinois. Et le fils de Han d'enfourcher son coursier, qu'il ne quittera pas une seconde, même dans les casse-cou; en plein hiver, il se gèlera plutôt que de faire quelques pas pour se réchauffer. Pour ramener les animaux, le village délègue quelques garçons ou filles de ferme qui servent en même temps de domestiques aux brillants cavaliers. À chaque village, les Chinois doivent changer de monture et rétribuer les corvéables. Il fut un temps où des malédictions tenaient lieu de tout paiement; aujourd'hui les corvéables ne s'en contentent plus.

Les pasteurs sont essentiellement migrateurs. Ils passent d'une vallée dans l'autre avec leurs troupeaux, et la rigueur de l'hiver ne les ramène que pour deux ou trois mois au plus dans leurs villages.

La corporation des mendiants se recrute parmi les cultivateurs qui n'ont pu payer leurs dettes, les brigands et les filous que la justice poursuit, enfin les individus que tente l'inconnu. Ils vivent à la belle étoile, dansent, volent, ou se livrent au commerce.

F. — La propriété, les impôts et les corvées.

À plusieurs reprises, et non sans raison, le gouvernement chinois a attribué les troubles qui s'élèvent si fréquemment dans les Marches tibétaines aux impôts et aux corvées qui accablent la population indigène. Malheureusement, il n'a pu qu'indiquer le mal : la difficulté des relations, la quasi-indépendance de ses représentants l'ont empêché d'y remédier.

Dans les premières années du XVIII^e siècle, la Chine fixa les limites du Tibet au mont Ning-tsing et rattacha le territoire des dix-huit *t'ou-sseu* au Sseu-tch'ouan, ceux du Tchong-tien et de Wei-si au Yun-nan. Laissant aux chefs indigènes le soin d'administrer, elle se contenta d'établir des intendants militaires et des garnisons dans les principaux centres et de prélever un faible impôt. Parmi les chefs indigènes, ceux de Batang et de Litang, désignés par Lhassa pour trois ans, devinrent héréditaires; pour contrebalancer leur autorité, la Chine leur adjoignit des chefs subalternes. Ils devinrent ainsi égaux, en dignité et en pouvoir, aux rois de Kiala, du Dégué et aux autres princes des Marches. Malgré le contrôle que leur avait imposé la Chine, ils continuèrent à agir à leur guise.

p.389 En principe, les chefs indigènes étaient seuls propriétaires : la terre ne pouvait être vendue, mais seulement louée, moyennant acquittement de l'impôt et de la corvée. De ces charges étaient exempts les terrains que les chefs indigènes donnaient en dot à leurs enfants et ceux qui étaient remis aux lamaseries pour œuvres pies, ou aux chefs subalternes ou au peuple en récompense de services exceptionnels.

L'impôt en céréales était faible. Les chefs possédaient de vastes propriétés que le peuple devait cultiver. L'impôt en argent, en beurre, en viande, en fruits, etc., n'était pas déterminé : il variait selon les besoins des autorités indigènes et de la valetaille qu'elles employaient. Dans de telles conditions, la perception ne pouvait manquer de donner lieu à des abus.

Pour subvenir à ses propres besoins ou satisfaire aux exigences de ses maîtres, le peuple avait trouvé moyen d'éluder la loi. En mariant leurs enfants, les parents leur transmettaient une partie de leurs biens fonciers, sans aucune charge. Les lamaseries, seules banques de la région, s'emparaient sans scrupule des terrains pour recouvrer leurs créances. Les particuliers se permettaient aussi d'aliéner une partie de leurs propriétés, par exemple les terrains qu'ils avaient défrichés. Les contrats étaient de deux sortes : ventes à réméré et ventes temporaires. Dans la vente temporaire, l'ancien propriétaire devait, à la date fixée, rentrer en possession de son bien sans bourse délier. Comme de nouveaux besoins l'obligeaient souvent à faire de nouveaux emprunts, la vente temporaire pouvait devenir perpétuelle.

Les villages, qui possédaient en commun montagnes, forêts, pâturages, mines, salines, etc., usaient des mêmes procédés. Tout étranger désirant paître des animaux, couper de l'herbe ou du bois, chasser, ou récolter des plantes médicinales, devait payer à la communauté la somme qu'elle avait fixée.

Ainsi villages et particuliers, au vu et su des autorités locales, jouissaient du droit de propriété. Les Chinois établis dans les centres n'y avaient-ils pas, du reste, introduit leurs propres règles de vente ? Ayant confisqué quelques terrains dans le voisinage des camps chinois, la Chine les avait partagés entre ses soldats et ses colons, à charge seulement de payer un faible revenu au chef militaire du camp. Ils pouvaient donc transmettre leurs droits, les charges incombant alors aux nouveaux propriétaires. En règle générale, les Tibétains n'affirmaient pas leurs droits d'une façon aussi absolue : ils conservaient assez de terrains pour pouvoir assurer la corvée et l'impôt, ou bien, dans le cas contraire, les nouveaux occupants s'engageaient à en supporter une partie en leur nom.

La corvée était chez les Tibétains plus vexatoire encore que l'impôt. Tous les chefs indigènes y avaient droit. Les corvéables en service devaient se nourrir, ne touchaient aucune rétribution et devaient même parfois payer l'honneur de servir les employés de leurs maîtres. Dans

les voyages, ils étaient astreints à fournir des animaux de selle ou de bât, à accompagner les chefs ou leurs délégués, à préparer le logement, à offrir des cadeaux en rapport $_{\rm p.390}$ avec la dignité du voyageur et de sa suite. À domicile, ils avaient à nourrir les troupeaux du maître, à cultiver ses propriétés, à construire ou à réparer ses maisons, à fournir le bois de chauffage.

Les représentants de la Chine et les ambassadeurs du Tibet et du Népal avaient également droit à la corvée, surtout le territoire des Marches. Les uns et les autres profitaient de leurs déplacements pour s'adonner au commerce : tous les frais de transport étaient supportés par le peuple.

Cette organisation des impôts et des corvées subsista dans le Tibet devenu indépendant.

Après l'expédition anglaise à Lhassa, la Chine voulut occuper effectivement les territoires qu'elle avait, deux cents ans plus tôt, rattachés au Sseu-tch'ouan. Le commissaire impérial Fong Ts'ouen se rendit à Batang et présida en personne au défrichement des terrains qu'il avait confisqués. Les chefs indigènes et les lamas se révoltèrent et le massacrèrent avec sa troupe. Ce soulèvement fut suivi de la campagne de Tchao Eul-fong. Laissé libre d'agir sous sa seule responsabilité, le vainqueur organisa sa conquête. Les chefs coupables furent décapités, leurs familles envoyées en Chine, leurs terrains confisqués ; les lamaseries turbulentes furent renversées et leurs biens saisis. Les chefs n'ayant pas pris une part active à la révolte conservèrent leurs propriétés ; la Chine s'engagea à leur payer une pension annuelle variant de 1.000 à 3.000 taëls, suivant l'importance de leur territoire, mais les remplaça dans l'administration du pays par des sous-préfets chinois. Tchao régla ensuite le statut du peuple. Partant du principe que la Chine est propriétaire au même titre que les anciens chefs indigènes, il défendit d'aliéner les terrains. Ne pouvant annuler les donations et les contrats antérieurs, il imposa aux propriétaires un impôt qui constituait un revenu déguisé. Seuls en étaient exempts les terrains donnés à des chefs par le vainqueur. Les

chefs subalternes et les lamaseries étaient soumis aux mêmes règles que le peuple. Les terrains donnés jadis aux colons chinois n'étaient grevés, comme par le passé, que d'une faible redevance. Les terrains susceptibles de culture rentraient dans le domaine de l'État.

La vallée du Ta-tou ho et la région de Ta-tsien-lou, soumises depuis longtemps à l'influence chinoise, ne furent pas assujetties aux règles que Tchao Eul-fong introduisit dans les Marches. Il fut même question de rattacher au Sseu-tch'ouan les sous-préfectures de K'ang-ting, de Lou-ting et de Tan-pa. Les partisans du « Tibet aux Tibétains » devaient, quelques années plus tard, s'autoriser de ce projet pour fixer à la montagne de Tchéto (70 li de Ta-tsien-lou) la limite orientale du Tibet autonome.

Les terrains furent divisés en trois catégories, suivant qu'un boisseau de semence devait y produire un boisseau et demi, un boisseau ou 0,8 boisseau. Les meilleurs terrains ne produisent en moyenne que du 8 pour 1.

Les terrains confisqués furent loués aux indigènes ou aux colons chinois et taxés d'un revenu égal à la moitié de la récolte. Au bout de quelques années, p.391 une moyenne fut établie et le revenu annuel fut fixé définitivement. Pour encourager la colonisation chinoise, des avantages furent consentis aux colons qui s'établirent dans le pays. Les terrains qu'ils défrichaient seraient exempts d'impôt durant trois ans et l'impôt, par la suite, serait ordinairement plus faible que pour les autres terrains. Les défricheurs seraient propriétaires de ces terrains et autorisés à les aliéner.

Les pâturages furent aussi soumis à un impôt de 0,08 taël par tête de bétail (chevaux et bêtes à cornes) de deux ans et au-dessus. Pour dix moutons, on payerait la même somme que pour un cheval.

L'impôt en argent fut supprimé, mais la corvée, l'impitoyable corvée resta en vigueur. Tchao Eul-fong y apporta un adoucissement en la rétribuant. Les colons chinois, les lamaseries, les fermiers établis sur les terrains confisqués en furent exemptés.

Les chefs indigènes et les lamaseries n'acceptèrent qu'à contrecœur cette organisation qui supprimait leurs anciens privilèges. Le peuple aurait désiré que la Chine fît une distinction entre les terrains qu'il tenait des chefs indigènes et ceux qu'il avait défrichés ou achetés. N'eût-il pas été expédient d'appliquer à ces terrains les mêmes règles qu'à ceux des colons chinois ?

Après la révolution et le départ de Tchao Eul-fong, la gabegie commença. Les principes restèrent les mêmes, mais l'application en fut laissée à la fantaisie des officiers et des sous-préfets. Indigènes et colons dissimulèrent à qui mieux mieux l'étendue et le rapport de leurs champs. Les sous-préfets eurent recours tour à tour à l'intimidation, à l'amende et à des stratagèmes peu avouables. L'un d'entre eux mit à la disposition de ses administrés les céréales des greniers publics, et l'on ne manqua pas de profiter de cette bonne occasion, sans se douter que l'emprunt contracté de la sorte servirait de base à l'impôt! Sous prétexte d'uniformisation, le boisseau utilisé pour mesurer les revenus a subi de multiples transformations : le boisseau primitif de 22 livres a fait place à un boisseau de 32 livres ; il est question de l'augmenter encore. Un souspréfet, prévenu de sa mise à la retraite, trouva moyen de réunir une assez forte somme, en promettant à ses administrés une preuve authentique de leur droit de propriété. Il partit en emportant la somme ainsi extorquée, et le peuple attend toujours ses actes de propriété. Tchao Eul-fong avait supprimé l'impôt en argent ; dans bon nombre de sous-préfectures, on a établi un impôt basé sur le nombre de colonnes des maisons tibétaines, et l'on exige en outre 0,08 taël par individu de 15 ans et au-dessus. Les officiers qui se sont attribués, dans ces dernières années, les fonctions de sous-préfets, vendent les terrains confisqués jadis, empruntent des sommes parfois assez fortes, exigent le paiement des impôts une année à l'avance. Quant aux corvées, la soldatesque ne les rétribue que si le corvéable est assez hardi pour l'exiger, et, dans ce cas, elle paie le moins possible. Dans les garnisons de l'intérieur, les corvéables sont à la disposition des militaires : ils doivent apporter le bois de chauffage, l'eau, le fourrage, balayer les chambrées, fournir à prix réduit de la viande, du vin, des œufs et du laitage.

p.392 Ces exigences suffisent à expliquer la défection des populations qui eut lieu lors de l'avance tibétaine, et les soulèvements qui sont si fréquents dans toute l'étendue des Marches : pillages à main armée, chasses aux chercheurs d'or ou de plantes médicinales, refus de payer l'impôt et de fournir la corvée, d'où résultent la ruine du commerce et l'impossibilité pour les colons de se livrer à la culture en dehors des centres, et du point de vue politique un amoindrissement de plus en plus sensible du prestige de la Chine.

Il serait urgent que le gouvernement républicain libérât ces populations d'un tel régime d'esclavage, sans attendre qu'elles l'y contraignent, comme le cas s'est produit récemment à Hiang-tch'eng : la population n'a accepté le sous-préfet chinois qu'à la condition que l'impôt serait réduit de moitié et que la Chine ne tiendrait pas garnison dans la sous-préfecture ; le commissaire des Marches a dû céder !

G. — Religion.

Culte laïque. — Le matin, le maître de maison offre de l'encens sur le toit, à l'un des angles duquel s'élève une tourelle haute de deux pieds, servant de fourneau à encens. Tout en récitant des prières, le sacrificateur descend à la cuisine et, pour la purifier par le feu, en fait le tour en portant une branche de cyprès allumée.

Avant les repas, il est d'usage d'offrir quelques gouttes de thé au dieu du foyer. On trempe l'extrémité du doigt dans le liquide et, par un mouvement ressemblant à une chiquenaude, on lance les gouttes qui adhèrent au doigt dans la direction du foyer.

Chaque soir, les prières se récitent en famille; c'est une suite d'invocations à l'adresse des divinités les plus connues, avec le refrain *Om mani padme hum*. Pour les réciter, les Tibétains se tiennent assis autour du foyer. En été, le concert des familles du village chantant sur les toits ne manque pas d'une certaine grandeur. En voyage, pèlerins et marchands récitent aussi leurs prières en chœur, sous la voûte des cieux.

Les familles riches ont un petit temple domestique, dont l'entretien n'est pas très dispendieux : il suffit de renouveler l'eau des vases rituels et de déposer des fleurs et de la farine devant la statue du dieu qu'on veut honorer. Elles possèdent aussi un ou plusieurs livres bouddhiques, soigneusement ficelés dans leurs couvertures de bois et ne servant qu'à de rares occasions.

Dans la journée, en voyage ou à domicile, en marchant ou en travaillant, le pieux lamaïste récite la formule sacrée. Il se sert parfois de son chapelet pour compter ses oraisons. De temps à autre, il va faire le tour des *ndobong* « dix mille pierres », situés hors du village, ou se rend à la pagode voisine et utilise les moulins à prières qui en ornent l'entrée. À certains jours du mois, il brûle des branches de cyprès sur une hauteur voisine, au bénéfice du village.

 $_{\rm p.393}$ Le Tibétain n'entreprend rien sans consulter les sorts ; il a recours pour cette opération à un lama ou à un la $\ddot{}$ que habile dans l'art de la divination, qui est assez rémunérateur.

Le Tibet a été appelé le pays de la prière. Partout sur les routes, à l'entrée des vallées, au pied et au sommet des montagnes, sont construits des *ndobong*, tas de pierres recouverts de plaques d'ardoise sur lesquelles est gravée la formule sacrée. Les lamaseries et les maisons particulières sont précédées de grandes perches fichées dans le sol, auxquelles sont attachées des banderoles inscrites. Les rochers, les arbres les plus gros sont souvent choisis pour rappeler aux passants le devoir de la prière. Elle est considérée comme l'œuvre méritoire par excellence. Les lamas ont inventé le moulin à prière, cylindre sur l'axe duquel sont enroulés des textes sacrés. Il y a le cylindre portatif, le cylindre mû par l'eau et la série des cylindres des galeries ou *kora*; dans ces dernières, ils sont tellement rapprochés qu'il suffit d'en mettre un seul en mouvement pour que tous les autres tournent.

Pour se protéger des esprits mauvais, les Tibétains portent des amulettes : cordons, bourses en cuir, colliers, boîtes d'argent ornées de filigranes de même métal et de pierres précieuses. Les hommes qui vont en guerre ou entreprennent un long voyage en portent en sautoir

ou sur les reins. En route, ils veillent à laisser à main droite les monuments qu'ils rencontrent, *ndobong* et *lobtsi*. Aux cols ils adressent une invocation aux esprits et jettent un caillou sur le tas qui s'y trouve.

En toute occasion, les fidèles font aux lamas des dons en argent ou en nature, en dehors des émoluments qu'ils leur paient pour les cérémonies accomplies à la lamaserie ou dans les maisons particulières. Les temples des lamaseries et des villages sont toujours construits aux frais du peuple ou avec sa collaboration.

Les *khieutun* correspondent aux stûpas de l'Inde. Ils servent à recueillir des écrits sacrés ou les restes de lamas vénérés. Ces monuments abondent. La base en est généralement formée d'un cube en terre pétrie ou en briques durcies au soleil ; elle soutient une coupole renversée qui contient les reliques. Cette coupole est terminée, comme les *ndobong*, par un pieu surmonté d'un disque ou d'un croissant.

Ceux qui n'ont pas les moyens de construire des *khieutun* ont la ressource de déposer des *tsatsa*. Ce sont de petites figurines rondes ou coniques, représentant des divinités bouddhiques. On peut les déposer sur les *ndobong*, autour des *khieutun*, ou dans des abris spéciaux appelés *tsakhong*.

Les Tibétains font des pèlerinages aux pagodes ou aux montagnes les plus renommées. Ils y viennent parfois de fort loin, surtout durant l'année du mouton, voyagent en groupes ou en familles, et couchent à la belle étoile. Les montagnes les plus fréquentées sont le Dokerla, à la frontière du Sseu-tch'ouan, du Yun-nan et du Tibet, le Kawalori, entre Kan-tseu et le Niarong, le Meurdou, dans la région de Tan-pa et de Meou-kong. On est tenu de p.394 faire le tour de la montagne à pied ; au bas du Dokerla, on dépose une écuelle. Certains pèlerins emmènent des animaux, moutons ou chèvres, qu'ils offrent au génie de la montagne ; ils les rendront à la liberté et personne n'aura le droit de les tuer : un chiffon rouge passé dans leur oreille percée indique leur destination.

Il n'y a pas de jour fixé pour le jeûne, sauf lors des calamités publiques. Les fidèles choisissent celui qui leur convient. Ce jour-là, ils

s'abstiennent de tout travail et passent la journée à la pagode, appelée souvent pour cette raison « pagode des jeûneurs ». Le jeûne consiste à ne pas manger ni boire avant le coucher du soleil. On s'abstient également de parler ; aussi la pagode est-elle parfois appelée « pagode des muets ».

Lamaseries. — Les lamaseries sont ordinairement construites dans le voisinage des villages, sur le flanc des montagnes ou au sommet des collines. Elles forment parfois une petite cité avec ses murs d'enceinte, ses ruelles bordées de maisons particulières, son vaste temple couronné d'un dôme et de pyramides dorées. En d'autres endroits, les monastères consistent en de vastes bâtiments analogues à nos couvents d'Europe.

Le temple est précédé d'une vaste cour. Ses murs sont en terre battue, très épais, et blanchis à la chaux. Son toit plat est surmonté d'une claire-voie. Les murs du vestibule et du temple sont couverts de haut en bas de fresques représentant le Potala, la roue de la transmigration, différents sujets de la légende ou de la mythologie bouddhiques. Le temple lui-même est une salle immense dont le fond est occupé par des statues atteignant parfois 7 à 8 mètres de hauteur. De chaque côté, les casiers de la bibliothèque contiennent les livres sacrés ; on ne les sort que pour les processions. De longs tapis de feutre servent de sièges aux lamas durant les psalmodies. Les officiants ne sont jamais tournés vers les divinités, mais se font face entre eux. Deux ou trois estrades au haut du chœur sont réservées aux dignitaires de la lamaserie. Souvent aussi le service a lieu dans la cour, devant le temple.

Dans le voisinage des lamaseries se trouve souvent une succursale plus étroite appelée *rétchreu* ou ermitage. Les religieux s'y retirent pour passer en paix leurs derniers jours. Parfois, dans les dépendances du monastère, de riches lamas nourrissent des bêtes fauves : daims, cerfs, chevreuils, ours, panthères.

Les lamas vivent soit dans leurs familles, soit dans des maisons particulières comprises dans la lamaserie. Celles-ci sont construites sur

le modèle des maisons ordinaires ; elles sont plus ou moins vastes suivant l'état de fortune de leur propriétaire. Les ruelles sont en général sales et tortueuses. Le rez-de-chaussée sert de bûcher ou d'écurie. Les lamas sont autorisés à faire le commerce ; ils ont donc besoin d'une écurie, soit pour leurs propres animaux, soit pour ceux de leurs visiteurs. L'étage se compose d'une cuisine, d'un grenier et d'une salle servant de chapelle domestique, de bibliothèque et de cabinet d'étude.

p.395 Toute lamaserie possède au moins un Buddha vivant (tchreulkou); les plus importantes en possèdent jusqu'à trois ou quatre. Le tchreulkou n'est pas le supérieur et n'a pas à s'occuper de l'administration du monastère, mais sa situation privilégiée et la réputation dont il jouit font de lui, dès qu'il a atteint l'âge adulte, la cheville ouvrière de la lamaserie. Le supérieur est le khunbo, ordinairement gradué d'une des universités de Lhassa. Dans les grandes lamaseries de la secte des Guéloupa, il est nommé par le dalai lama, pour trois ou six ans ; dans les autres, il est choisi par les lamas de son monastère. Il est assisté d'un préfet de discipline (guékeu), qui s'occupe du spirituel et en particulier des novices, d'un maître des cérémonies (ondzeu) et d'un économe (chiandzeu).

Les lamaseries appartiennent à l'une des sectes réformées, semiréformées ou non-réformées. Les Chinois les divisent en lamaseries jaunes, rouges et noires.

Les lamaseries noires sont celles des *Bon*, qui ont admis le panthéon bouddhique et les usages lamaïques, mais en conservant les pratiques de la magie indigène ; ils tournent le moulin à prière de gauche à droite et laissent les monuments *ndobong* ou *khieutun* à main gauche. Ils sont nombreux dans le Kin-tch'ouan, chez les Ngolos et sur les bords du Dzakhio, au nord de Kan-tseu.

Les lamas rouges reconnaissent Padma Sambhava comme fondateur de leur secte et l'honorent d'un culte spécial. Ils ne sont pas astreints au célibat et vivent en famille aux environs de leur monastère. Ils ne sont tenus de se présenter à la lamaserie que trois ou quatre fois par an. Pendant le reste de l'année, ils cultivent leurs

champs ou vont réciter des textes chez les particuliers.

Les lamas jaunes, *Kadangpa* et *Guéloupa*, sont astreints à une discipline plus sévère. Ils doivent garder le célibat et s'abstenir de l'alcool et du tabac. Toutefois la plupart d'entre eux peuvent vivre dans leurs familles et vaquer à des occupations profanes. Ils ne font acte de présence au monastère qu'à l'époque des réunions générales.

Les laïques sont de la secte de la lamaserie la plus proche, qui exerce chez eux le droit de prière.

En dehors des lamas, on trouve encore des laïques récitateurs de prières (angkhieu), des sorcières, des religieuses qui se vouent à la virginité mais restent chez leurs parents. Ces dernières se recrutent surtout parmi les filles riches qui n'ont pu trouver de parti convenable.

Certains ermites ou *ts'éts'angpa* passent une grande partie de leur vie, sans relations avec le monde, dans des cavernes ou dans des huttes dont l'entrée est murée. Un domestique est attaché à leur personne et dépose leur nourriture journalière dans une lucarne aménagée à cet effet.

Les lamaseries sont les seuls centres d'instruction. Chaque gradué a un élève, auquel il enseigne pendant quelques années les livres qu'il a lui-même _{p.396} étudiés. Si l'élève appartient à une famille assez riche, il se rend à Lhassa, vers l'âge de 16 à 18 ans, pour y gagner ses grades. D'autres, que tente la vie d'aventures, vont aussi à la capitale et s'y mettent au service d'un lama. Il n'y a guère de religieux de la secte des *Guéloupa* qui n'ait fait une fois au moins le voyage à la « cité des Esprits ».

Les discussions dogmatiques ou liturgiques ne sont pas connues, ce qui n'empêche pas les lamaseries, même si elles appartiennent à une même secte, d'être continuellement en guerre; les rivalités sont d'influence ou d'intérêt.

Les lamaseries sont aussi les seules banques du pays ; les dons des fidèles, l'industrie et le commerce des lamas les enrichissent. Les trois quarts de la population en dépendent économiquement : dès qu'on a

besoin d'argent, on a recours à la lamaserie voisine ; il va sans dire que les intérêts sont forts ; le taux ordinaire est de 20 à 30 %. Avant d'effectuer un emprunt, il est d'usage d'offrir un cadeau et d'accepter du beurre et du thé qui devront être rendus au prix fort ou en céréales.

Le costume des lamas est le même pour toutes les sectes. Il se compose d'une jupe, d'un gilet sans manches, d'un châle qu'on jette sur les épaules, le tout d'étoffe grossière et de couleur grise, d'une paire de bottes et d'une calotte pointue. Les lamas portent toujours les cheveux courts. Le *tchreulkou* se distingue par des vêtements d'étoffe plus fine, un gilet jaune et un chapeau doré que les Chinois appellent, à cause de sa forme, « chapeau-cuvette ». En voyage, les religieux portent généralement une chemisette rouge.

Culte lamaïque. — La lecture des textes sacrés est accomplie trois fois par jour au lever du soleil, à midi et au coucher du soleil, par les lamas présents au monastère. L'un d'eux est chargé de convoquer ses frères en soufflant de toute la force de ses poumons dans une conque marine. Les religieux se réunissent dans la cour du temple et attendent que le Buddha vivant qui préside l'office soit entré dans le temple pour y pénétrer à leur tour. Ils se prosternent alors devant le Buddha vivant, puis vont s'asseoir face à face. Au signal du cérémoniaire, la psalmodie commence ; après chaque chapitre, on ajoute la sentence sacrée *Om mani padme hum*. Un temps de repos pour permettre aux lamas de boire une tasse de thé et la psalmodie reprend. À la fin de l'office, le Buddha vivant étend ses mains sur l'assemblée et tous les lamas font trois prosternations.

Pour réjouir la divinité, on lui offre de la farine, du beurre, des grains, des fleurs, et surtout on a soin de renouveler l'eau lustrale et le beurre des lampes. Les bonzes sont chargés à tour de rôle de remplir cet office. Aux jours de fête, la psalmodie est suivie d'un sacrifice ou *teuma*, qui revêt un cachet particulier le dernier jour de l'année. Le président exorcise des idoles en pâte et des grains, au milieu d'un vacarme infernal, puis les lance dans le feu. Cette cérémonie s'accomplit assez

fréquemment dans les familles à l'occasion d'une maladie ou de la visite annuelle des lamas. Elle est complétée par une p.397 procession à laquelle tous les membres de la lamaserie doivent prendre part. Les livres de la bibliothèque sont sortis de leurs casiers, et chaque lama en porte, suivant sa dévotion, un ou deux sur son dos. Les reliques des Buddhas vivants antérieurs sont promenées sur des brancards et offertes au culte public. La cérémonie s'achève par une bénédiction du Buddha vivant, sous laquelle s'inclinent tous les assistants.

Le Buddha vivant de chaque lamaserie se rend une fois par an dans les villages de son district et s'installe pour un ou deux jours à la pagode locale. Tous les Tibétains, hommes et femmes, vont lui présenter leurs hommages et recevoir l'imposition des mains.

La lamaserie délègue chaque année quelques-uns de ses membres pour exercer son droit de prière. La durée des cérémonies est en rapport avec la fortune des particuliers. Ceux-ci ne s'occupent des lamas que pour leur verser du thé et préparer leurs repas. Ordinairement un sacrifice ou teuma clôture la psalmodie, qui occupe la journée. Pendant que l'officiant exorcise des figurines, ses acolytes agitent leurs clochettes, battent le tambour, soufflent dans leurs instruments de cuivre pour effrayer les démons. Puis une procession s'organise. Une meule de paille, préparée en dehors du village, sert d'autel. Le président, un gradué généralement, y jette les figurines, et le cortège rentre en débandade à la maison pour faire honneur au repas offert par le maître.

Les familles aisées invitent fréquemment un ou plusieurs lamas à réciter des textes chez elles, surtout à l'époque où les céréales risquent d'être détruites par la grêle ou la gelée blanche. Une petite procession dans les champs termine cette cérémonie.

En cas de maladie, les Tibétains ont encore recours au ministère des lamas. Si la maladie est insignifiante, il suffit de chasser le démon, de porter des amulettes ou de suspendre à la porte des bandelettes ou autres objets fastes. Dans les cas plus graves, il s'agit d'identifier le démon et de le faire disparaître. Si le malade meurt, c'est par suite de ses péchés.

Les rites funéraires diffèrent selon la condition du mort. En principe, la famille doit se débarrasser au plus tôt du cadavre, soit en le jetant au fleuve, soit en l'incinérant, soit en l'exposant sur les montagnes pour être la proie des vautours ou des chiens, afin de permettre à l'âme de transmigrer sans délai. Les pauvres sont généralement jetés au fleuve quelques heures après leur mort ; le lama se contente d'indiquer le lieu et le moment où devra se faire l'opération. Les riches sont incinérés ; pour hâter la combustion, on répand du beurre fondu sur le bûcher. D'après les volutes de la fumée, les lamas présagent la destinée future du défunt. Les lamas sont tous incinérés. Certaines lamaseries nourrissent des chiens auxquels sont jetés en pâture des morceaux du cadavre.

Enfin, à certaines époques de l'année, les lamaseries célèbrent des fêtes. Tous les villageois des alentours s'y rendent et passent plusieurs jours à la lamaserie. Une des principales fêtes, avec celle du nouvel an, est celle des p.398 Buddhas médecins, le 5 de la 5e lune; le Buddha vivant distribue alors des scapulaires, des sachets, des cordons préservant ceux qui les portent de toutes les maladies. Au 9e mois, les lamaseries organisent des représentations et des danses. Les lamas masqués miment les hauts faits des dieux, leurs luttes et leurs victoires. Certains se prétendent inspirés par les dieux qu'ils représentent et vaticinent. Le 25 du 10e mois, les lamas commémorent la mort de Çâkyamuni. Dans les lamaseries, il y a ordinairement une exposition de fleurs en beurre et en farine. Pendant la nuit, la lamaserie et tout le village illuminent; tous les godets à beurre sont réquisitionnés; s'ils ne suffisent pas, on se sert de raves en guise de godets, d'où le nom chinois de « fête des raves » donné à cette solennité.



Note de la Rédaction. — L'auteur, résidant à Yerkalo, dans les Marches tibétaines du Yunnan, n'a pu revoir les épreuves de cet article. Nous nous excusons donc à l'avance des erreurs de transcription qui ont pu se glisser dans ceux des noms propres, chinois ou tibétains, pour lesquels nous n'avons pas eu le secours des caractères en écriture originale.

À LA FRONTIÈRE YUNNANO-THIBÉTAINE 1



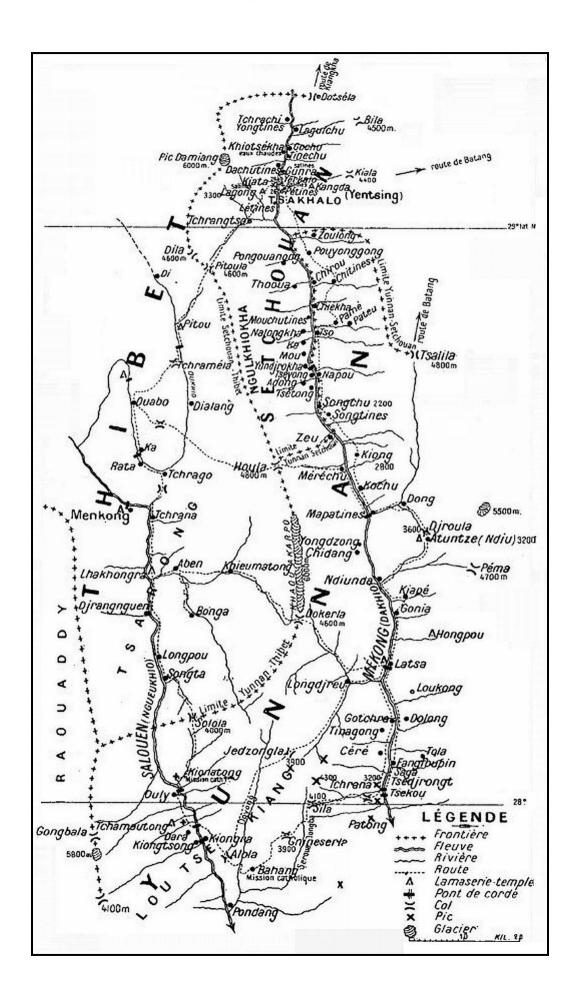
I. — À travers le Tsarong thibétain.

_{n 597} 12 septembre. — Le village de Yerkalo, situé sur la rive gauche du Mékong à quelque 300 mètres au-dessus du fleuve, fait partie du groupe de Ts'akhalo et n'est séparé de Pétines, centre de la souspréfecture chinoise de Yentsing, que par un ravin profond. Il nous faut d'abord traverser le Mékong, large de 60 à 80 mètres, et pour ce faire, glisser sous le câble de bambou qui en relie les deux rives : c'est en été le seul moyen de communication. L'opération n'est pas sans danger; que le câble rompe ou que l'un des pieux auxquels il est attaché cède et le voyageur tombe à l'eau pour n'en plus sortir vivant. À tour de rôle bêtes et gens sont attachés sous ce câble et lancés dans le vide. Les mulets peu habitués à ce genre de locomotion pendent lamentablement ou gigotent comme pour chercher un point d'appui; souvent ils ne peuvent atteindre le but, il les faut tirer à l'aide de courroies passées dans la glissière jusqu'à ce qu'ils puissent toucher terre et être aisément détachés. Les hommes habiles dans ce sport remontent la courbe à l'aide des poignets.

Du pont nous gagnons le village de Kiata, qui, naguère, dépendait du Thibet. Après sa conquête de 1720, la Chine n'avait gardé sur la rive droite du Mékong que l'enclave des Salines.

Le Mékong coule dans un étroit couloir où souffle un vent perpétuel; les deux rives du fleuve sont couvertes de terrasses, les unes creusées dans le flanc de la montagne, les autres bâties sur pilotis. Actuellement cette étrange cité est morte, la crue du fleuve a recouvert les puits d'eau salée et le travail des salinières (il n'y a que des femmes occupées à ce travail) consiste à tremper pilots et chevrons dans des citernes pour en extraire le sel dont ils sont imprégnés.

¹ À la frontière yunnano-thibétaine, Revue La Géographie, XLII, 1924, pp. 597-612. [c.a.: cette excursion a aussi été décrite à l'article précédent, dans une relation légèrement différente.]



De Kiata il ne faut pas moins de deux heures pour atteindre $_{\rm p.598}$ le sommet de l'arête de Lagong. À mi-côte, nous laissons souffler nos mulets : une vieille qui ne se soucie pas sans doute de recevoir notre visite, sort de sa maison, les pouces levés vers le ciel, nous conjure de ne pas entrer chez elle : elle a un malade à la maison. La croyance populaire veut que la maladie s'aggrave du fait de la présence d'un étranger. Un chemin en zigzag nous conduit aux ruines de Lagong. Cette lamaserie, jadis puissante, perchée à 1.000 mètres au-dessus du fleuve commandait les vallées du Mékong et de Kionglong et fermait la route du Thibet. Durant les révoltes de 1907, 1912 et 1918, elle servit de retranchement aux milices de Lhassa ; les Chinois, fatigués d'avoir toujours à la réduire, l'incendièrent.

Dans la soirée nous atteignons un misérable hameau, Tchrang-tso (trois familles), et y passons la nuit.

13. — Nous remontons le torrent du Dila, la vallée est étroite et boisée, les pieux lamaïstes ont gravé dans l'écorce des plus beaux arbres la sentence sacrée : « O mani padmé houm ! »À l'orée de la forêt, la vallée est couverte de rhododendrons nains ; plus haut, la terre est gercée et comme soulevée par un suprême effort de la nature. La passe est, près de là et le froid y est vif (4.600 m). Depuis 1918, ce col est la limite de la Chine et du Thibet.

La descente dans la vallée du Tsaoua Iukhio n'est pas très rapide, je ravin est inhabité. Nous arrivons de bonne heure à Pitou, construit sur une terrasse en bordure de la rivière, le village compte une trentaine de feux et une lamaserie dont le Bouddha vivant jouit d'une grande réputation. La rivière Tsaoua Iukhio, qui prend sa source sur le plateau de Pachu et arrose Dzogong et Tchrayul, a donné à cette vallée le nom de Tsaouarong, qu'il ne faut pas confondre avec le Tsarong voisin.

14. — Nous passons la rivière sur un pont en encorbellement, long de 30 à 35 mètres, et montons insensiblement la colline du Khioméla (col sans eau) ou Tchraméla (col sans rochers). Nous retrouvons

devant nous la rivière que nous venions de quitter : elle a fait une première boucle au sud et en fait une seconde à la hauteur du Tchraméla, cherchant dans ce chaos de montagnes sa route vers le Salouen. Ce col forme la limite du Tsarong. Du pied de la colline, la route se poursuit à flanc de montagne, à quelque 500 mètres audessus du Tokio. À Ouabo nous rejoignons la route $_{\rm p.600}$ suivie jadis par M. J. Bacot : c'est la route des pèlerins. Oua ou Ouabo est composé de trois hameaux étagés à l'entrée d'un étroit plateau.

Entre Oua et Ka, nous croisons un groupe de pèlerins qui achèvent leur pèlerinage au Khaouakarpo (Génie de la Neige blanche). Ils poussent devant eux quelques ânes chargés de leur viatique et un superbe mouton « tabou ». Ils rapportent de la montagne sacrée quelques bambous qu'ils lieront à l'une des colonnes de leur cuisine, en souvenir de leur pèlerinage. Ka ou Kapo est une minuscule plaine située sur la rive droite du Iukhio ; dans ce village, chaque famille possède un métier à tisser, les lainages du Tsarong, jarretières pour bottes thibétaines et ceintures sont particulièrement estimés.

15. — Le village de Rata n'est qu'à 4 kilomètres de Kapo, sur la rive opposée. Dans ce village, un milicien trop zélé nous réclame notre passeport. Après force palabres, il se laisse persuader que si nous avons pu voyager plusieurs jours, en territoire thibétain, c'est que nous sommes en règle. Derrière un monticule, se cache le hameau de Tchrago (entrée des gorges). Nous quittons les rives du Iukhio pour escalader la colline qui nous sépare du Salouen. Du sommet nous dominons la vallée, et la chaîne qui sépare le Salouen de la branche orientale de l'Irraouaddy se déroule devant nous. La pente méridionale est dénudée, nous arrivons dans la vallée de Longpou sous un soleil tropical. Nous rencontrons un nouveau groupe de pèlerins ; ils suivront notre route jusqu'à Ouabo, passeront de là dans la vallée du Mékong, traverseront le fleuve à Mapatines et gagneront Atentze. D'Atentze ils descendront à Latsa, passeront de nouveau le Mékong et par le Dokerla rentreront dans le bassin du Salouen, de la sorte ils auront toujours laissé sur leur droite les pics sacrés et le voyage qui ne dure pas moins

de quinze à dix-huit jours et qu'ils doivent faire à pied sera pour eux une source de mérites.

Menkong, centre du Tsarong, n'est qu'à une heure de Longpou, sur la rive droite du Salouen, dans son voisinage se trouve la lamaserie Taguié. De Menkong une route se dirige sur le Dzayul et l'Assam; le capitaine Bailey la suivit en 1911.

L'étroite plaine de Tchrana fait suite à la vallée de Longpou. Elle tire son nom « Rochers Noirs » des rochers qui bordent l'entrée de la gorge voisine au fond de laquelle brille un glacier. À Tchrana _{p.601} un douanier règne en maître, il défend au maire du village de nous procurer un conducteur.

16. — La route suit la rive gauche du fleuve, large déjà de 120 à 150 mètres. Il serait certainement navigable toute l'année mais en été les riverains préfèrent les ponts de corde à leurs pirogues, la population est du reste très clairsemée. De Tchrana à Lhakhongra, soit 25 kilomètres environ, il n'y a sur la rive gauche que le hameau des Eaux Chaudes (Khiodjru) dont les deux ou trois maisons ne sont habitées qu'au temps de la moisson. Sur la rive droite, trois hameaux ne comptent pas une population totale de vingt familles.

Lhakhongra, au confluent de la rivière du Dokerla avec le Salouen, est un petit temple flanqué d'un pavillon qui l'écrase. Le temple disparaît sous un amas de pierres plates déposées en ex-voto par les pèlerins. Sous le portique du pavillon (Chorten ou Khieutun), nous trouvons un peu de fraîcheur. Un groupe de géants du Niarong fait le tour du pavillon et du temple et offre ses hommages à la divinité dont la statue orne la pagode. Nous remontons durant deux heures la rivière du Dokerla, les rochers qui bordent la route sont couverts de cactus. Aben est un village de neuf familles mi-thibétaines mi-loutze qui vivent plus sur les pèlerins que sur le produit de leurs champs.

17. — L'un des buts de notre voyage est Bonga, premier établissement de la mission catholique française, au Thibet. Sur les

indications de notre maître de maison nous partons pour Bonga. Un sentier nous conduit dans une plaine et se termine là. Nous retrouvons notre route qui disparaît bientôt sous les herbes. Nous nous croyons égarés et en désespoir de cause rentrons à Aben.

Dans la soirée une équipe d'ouvriers descend de la montagne : ce sont les miliciens du Bas-Tsarong. Ils sont chargés de garder la route et leur chef les emploie à la construction d'une route nouvelle de la passe du Dokerla au ravin d'Aben. Le Dokerla, col des Pierres Blanches, est à une bonne journée d'Aben à l'est et forme la frontière yunnanothibétaine.

- 18. Sous la conduite d'un guide, nous prenons de nouveau la route de Bonga et à travers les herbes atteignons le pont jeté audessous du confluent des rivières de Bonga et du Dokerla. La première prend sa source au massif du Sila, en territoire yunnanais. p.602 Bonga, qui sur nos cartes est indiqué en lettres majuscules, tout comme une capitale, n'est qu'un hameau au milieu d'une clairière. Dans la soirée nous rentrons à Aben.
- 19. Dès 8 heures nous sommes de nouveau en vue de Lhakhongra, et continuons notre route sur la rive gauche du Salouen absolument déserte. Sur la rive opposée, derrière une arête rocheuse, se cache le hameau de Djrangnguen qu'il faut dépasser pour voir. Deux riches marchands de ce hameau ont monopolisé tout le commerce du Bas-Tsarong et de la branche orientale de l'Irraouaddy. Ce monopole leur donnait une situation privilégiée chez les Kioutze qui leur payaient tribut et leur procuraient des esclaves. Récemment les Anglais en prenant le contrôle du bassin de l'Irraouaddy, leur ont fait savoir qu'ils devraient à l'avenir cesser leurs exactions. De Djrangnguen une route de montagne conduit au pays des Kioutze, habitants du Kioukiang (nom chinois de l'Irraouaddy) appelé en thibétain Kiongyul ou pays du vin : il paraît que les insouciants Kioutze boivent dans la journée le vin fait le matin!

À midi nous arrivons sur la plaine de Ndia Longpou (par opposition au Peu Longpou, traversé précédemment). Le nom de Ndia qui, en thibétain signifie : « simple ! », est le nom donné à la tribu Loutze. Dans leur langue, les Loutze s'appellent Noulamtse d'où les Chinois ont fait Noudze ou Loutze. Cette tribu vient des rives du Kioukiang, elle a conservé son costume et sa langue. Ce costume consiste en deux pièces de toile de chanvre dont l'une sert de pagne et l'autre passée en écharpe sous le bras gauche est retenue sur l'épaule droite par une cheville.

Songta, le village voisin est aussi loutze et compte comme le précédent une trentaine de familles. Les Loutze de Songta sont potiers et vanniers et sont chargés de tresser les ponts de corde de la région. Certains voyageurs ont prétendu à tort que les ponts de corde sont d'origine thibétaine; tout porte à croire qu'ils ont été introduits des rives du Kioukiang, pays du rotin, en tout cas ils n'existent qu'à la frontière sino-thibétaine, là ou croît le bambou. En hiver, les Loutze deviennent bateliers, ils s'en vont sur leurs pirogues légères, creusées dans des troncs d'arbres, vendre le produit de leur industrie et le sel de Kiata qu'ils échangent contre le riz et céréales qui leur manquent. Actuellement la flottille est enfouie dans les sables et recouverte par les eaux du fleuve.

Au-dessous de Songta, le fleuve entre dans les gorges, une route p.603 creusée dans le rocher et dont les tronçons sont réunis par des échelles, n'est praticable qu'en hiver. Par la route de montagne que nous prenons, la rampe est excessivement raide, les Loutze qui n'ont ni chevaux ni mulets et qui ne s'embarrassent pas de lourds fardeaux, ont une prédilection marquée pour la ligne droite. À mi-mont la marche est rendue particulièrement difficile par les roseaux qui jonchent la sente. Nous montons cinq heures durant et nous allions atteindre le col quand nous fûmes arrêtés par un arbre couché en travers de la route : impossible de le franchir ou de le tourner, il ne reste qu'à le taillader. Enfin nous atteignons le Solola (4.000 m), limite du Tsarong thibétain et du Loutzekiang chinois.

II. — Dans le Loutzekiang chinois.

La descente sur le versant méridional du Solola n'est qu'une suite de glissades ; au bas de la rampe, la route se confond avec le ruisseau. À la nuit nous atteignons le sommet de la vallée de Kio-natong, au milieu des champs de maïs une maison inhabitée nous procure l'abri que nous cherchons : elle est construite sur pilotis en contrebas de la route d'où on entre de plain-pied ; la porte, selon la coutume, est barrée à l'extérieur. La visite domiciliaire est vite faite : un foyer dans l'un des angles de l'unique pièce, trois pierres servant de trépied, quelques instruments de cuisine et ce qui pour nous est plus appréciable, une brassée de bois et de l'eau potable. Les Loutze possèdent ordinairement deux maisons, l'une à la montagne, l'autre dans la vallée. Quand ils quittent l'une, ils ont soin de renouveler la provision de bois et d'eau pour les voyageurs qui se pourront présenter.

21. — La pluie a tombé toute la nuit ; à notre lever le torrent voisin est considérablement grossi, par bonheur il n'a pas encore emporté les poutres qui servent de pont. Notre domestique, qui est allé à la recherche d'un guide, ramène un vieux et son fils, ce dernier est idiot, muet et goitreux. Son père réussit à lui faire comprendre ce que nous voulons de lui et il prend la tête de la caravane. En nombre d'endroits la route a été emportée par les pluies récentes. Dans les hameaux que nous traversons, les portes basses des maisons loutze s'ouvrent et un groupe se forme bientôt derrière nous pour nous accompagner à la mission catholique.

_{p.604} Dans cette étroite vallée des « Eaux Noires » les premiers missionnaires du Thibet avaient acquis, vers 1860, un pied-à-terre, pour relier le poste avancé de Bonga à la Chine.

Loutzekiang est le nom chinois du Salouen mais désigne surtout l'enclave occupée par la tribu loutze. Cette tribu des Nou ou Loutze envahit pacifiquement la vallée du Salouen, à une époque qui ne paraît pas très éloignée. Elle compte actuellement 1.200 familles disséminées sur les deux rives du fleuve et dans les vallées adjacentes, dans

l'enclave qui va du Solola au nord à Latsa au sud, enclave qui mesure 150 kilomètres environ. Dans la vallée de Kio-natong, les Loutze ont conservé la simplicité de leur race, partout ailleurs le mélange de Thibétains, Lissou, Mosso et Chinois l'a profondément altérée.

Les Loutze, en s'introduisant dans le bassin du Salouen reconnurent pour chefs les moukoua « chefs mosso » de Khampou et de Yêtche qui gouvernaient les peuplades mosso et lyssou des rives du Mékong. La partie septentrionale du Loutzekiang relevait du premier qui était représenté par deux subalternes, les « noukoua » de Pondang et Bahang. La lamaserie de Khampou fonda une filiale à Tchamoutong et créa le village thibétain de Peutchrong. Les Thibétains et les lamas obligèrent les Loutze à participer à leurs œuvres pies, les Lissous-batailleurs remontèrent le Salouen et s'imposèrent aussi aux timides Loutze.

La partie méridionale était sous le contrôle du chef mosso de Yétche. De bonne heure les Mosso-Chinois du bassin du Mékong s'établirent dans les villages loutze, certains même passaient chaque année dans la vallée de l'Irraouaddy, pour y creuser l'or et les plantes médicinales et, dans le cours des âges, le peuple du Kiou-kiang reconnut en quelque sorte l'autorité des Mosso. En somme les Loutze avaient autant de maîtres que de voisins : la Chine, les chefs mosso, la lamaserie de Tchamoutong, les Tsaronnais et les Lyssou. Depuis 1900, ils ont réussi à se libérer du joug tsaronnais et le chef de Khampou, convaincu d'avoir favorisé ces derniers, fut relevé de sa charge ; toute la vallée fut rattachée au fief de Yétche.

Après la révolte de 1905, la Chine, tant pour surveiller les agissements de l'Angleterre dans le bassin de l'Irraouaddy, que pour fermer la vallée aux invasions tsaronnaises, tint garnison dans la vallée du Salouen et y fixa un assistant du sous-préfet de Weisi.

Depuis que l'Angleterre a rattaché le bassin de l'Irraouaddy $_{\rm p.605}$ à la Birmanie, les relations entre les riverains du Salouen et ce bassin sont de plus en plus rares. Les passes sont, du nord au sud, celles de Sekingtong, Tchamoutong, Kiongtsong, Sekim, Zidang-tong et Latsa. Les principaux explorateurs européens sont avec le Prince d'Orléans, le

lieutenant Grillières et Bacot, les Anglais Kingdom Ward, Weatherbe, Gregory, l'Autrichien Handel-Mazzetti et l'Américain Nichols. Depuis bon nombre d'années aussi, le botaniste anglais Forrest herborise dans cette vallée.

28. — La pluie qui tombe sans discontinuer depuis notre arrivée à Kionatong, nous y retient plus que nous ne l'avions prévu. Enfin une éclaircie se produit et nous permet de jeter un pont de fortune sur le torrent. La mission catholique de Kionatong n'est qu'à une demi-heure du fleuve que nous suivons jusqu'au pont de corde de Padou. Le Salouen qui n'est pas encore sorti des gorges n'est pas très large en cet endroit et le passage est relativement facile. Jusqu'à l'entrée du plateau de Tchamoutong, des montagnes rocheuses surplombent le fleuve ; les arbres, lianes et herbes qui bordent la sente et croissent même dans les excavations des rochers accusent un climat tropical : nous sommes au carrefour de la Chine, du Thibet et de la Birmanie.

À la sortie des gorges, la vallée s'élargit; le plateau de Tchamoutong que coupent deux torrents est bien cultivé, la mission catholique y possède une résidence au village de Tchrongteu. Le fleuve a repris son cours normal et il faut déployer des forces pour remonter la courbe du pont de corde de Tchradangtong. Nous retrouvons sur la rive gauche notre caravane qui, pour éviter le passage du fleuve, a suivi une route bordée de précipices et de casse-cou.

29. — Nous descendons le Salouen jusqu'au pied de l'Alola. Sur notre route nous trouvons quelques cabanes lyssou, leurs propriétaires ont gratté là quelques lopins de terre qu'ils cultiveront jusqu'au jour où le goût du changement les emmènera sur d'autres pentes.

Au col de l'Alola, plateau transformé en bourbier, nous contemplons le glacier situé derrière Tchamoutong (5.800 m) et suivons du regard les sentiers qui, par des gorges étroites, conduisent au delà des monts, dans le Kiongyul « pays du vin ». Sur le bord opposé du plateau, le décor change : nous dominons la vallée du Doyong et la mission

catholique de Bahang, perchée comme un _{p.606} fortin, sur un contrefort du Ghineserla. Nous descendons dans la vallée par une route en lacet, franchissons le Doyong sur un pont, traversons dans la boue la plaine de Maradang récemment dévastée par un éboulement et grimpons le raidillon de Bahang. Dans la soirée et les jours suivants, la pluie reprend ses droits : il pleut ou neige deux cents jours par an dans ce charmant pays. Nous pouvons donc tout à loisir nous familiariser avec les Loutze du Doyong qui tendent à se thibétaniser de plus en plus.

Les passes qui font communiquer le Salouen et le Mékong sont nombreuses : les plus fréquentées sont au nord le Jedzongla (le carrefour), les passes parallèles du Ghineserla (les Bambous jaunes) et du Sila, et au sud la passe de Latsa, abandonnée depuis quelques années par suite des pillages qu'y commettaient les Lyssou.

10 octobre. — Nous rentrerons dans le bassin du Mékong par le col du Ghineserla. L'ascension commence immédiatement et par une piste glissante, à travers les herbes et la forêt, durera trois heures. Nous rencontrons quelques Lissou, arbalète au bras, qui se livrent à la chasse aux rats dont ils sont friands, comme les Loutze du reste. Au sommet du Ghineserla (3.900 m) le Sila dont nous sépare une profonde vallée, la vallée de la grêle, se dresse devant nous. La descente d'abord facile devient vertigineuse à partir de l'étang ou Tsokha. De l'autre coté il nous faut monter à pic, les animaux même déchargés ont peine à conserver l'équilibre. Depuis notre passage, la mission catholique a pris l'initiative de construire une route muletière et a prouvé aux Loutze que la ligne droite n'est pas toujours le plus court chemin d'un point à un autre. L'ascension se continue sous la neige.

III. — Sur les rives du Mékong.

À la passe du Sila (4.100 m), nous entrons dans le bassin du Mékong. Quelques pierres empilées sur les rochers nous indiquent la route à suivre : celui qui s'en écarterait risquerait fort de tomber dans un précipice. Quand je dis route, c'est une façon de parler, le ruisseau

en sert. Nous le suivons jusqu'au pied de l'arête et à la nuit élisons domicile dans une hutte abandonnée.

11. — Durant trois heures nous longeons le torrent, puis à l'entrée d'une gorge impraticable, montons le Tchrana qui domine _{p.607} la vallée du Mékong. Les montagnes, quoique très accidentées, sont ouvertes à l'agriculture. Niapatong, au-dessous des rochers de Tchrana, est le premier hameau que nous rencontrons depuis notre départ de Bahang ; après une descente de plus de deux heures nous entrons sur la plaine de Tsedjrongt, étroite bande de terre de 3 kilomètres de longueur, sur la rive droite du Mékong. La vallée du Mékong est à cet endroit à 2.000 mètres au-dessus du niveau de la mer et à quelque 300 mètres au-dessus de la vallée parallèle du Salouen. Tsedjrongt est, depuis 1905, le centre de la mission catholique qui se trouvait jadis à Tsekou, 4 kilomètres au sud de Tsedjrongt.

Sur les rives du Mékong nous retrouvons la confusion des races et des langues : Mosso, Thibétains, Chinois et Lyssou. Ces derniers ne remontent pas toutefois au delà du 28° de lat. N. Depuis la fin du XVIIe siècle, toute cette région est devenue chinoise. La Chine y fut appelée et par les Thibétains et par les Mosso toujours en lutte, et eut vite fait d'imposer « sa paix » à ses protégés, en morcelant toute la contrée et en établissant des camps. Les chefs indigènes sont les moukoua de Yétche et de Khampou, le nbesset de Tsedjrongt, le nonba de Hongpou qui administrent leurs territoires respectifs sous le contrôle du sous-préfet de Weisi et de son assistant d'Atentze. Dans les dernières années de la dynastie mandchoue, les camps chinois ont été supprimés, mais les anciens soldats colons, établis dans la région, y sont restés.

La vallée du Mékong est étroite, les montagnes escarpées, en forme de V, tandis que la vallée du Salouen est un peu plus large, en forme de U. Le Mékong, large de 70 à 100 mètres, est très rapide et les ponts de corde sont les seuls moyens de communication entre les deux rives.

- 21. De Tsedjrongt aux gorges de Dolong, la route est quasi déserte, les villages sont perchés à flanc de montagne. Au delà des gorges, l'agriculture devient plus rare, les montagnes sont dénudées, ici et là quelques plaines minuscules à la jonction d'un torrent avec le fleuve : c'est le climat sec du Thibet. À Latsa nous rejoignons la route des pèlerins, le pont est très fréquenté en l'année sainte du Mouton et chaque année durant les derniers mois. Peu de temps avant notre passage un groupe de pèlerins avait répandu la terreur dans la région, on crut à une invasion de brigands, le mandarin d'Atentze leva la garde nationale mais les pèlerins n'attendirent p.608 pas son arrivée pour passer le Dokerla et continuer dans le Tsarong leurs dévotions et leurs pillages.
- 22. Au-dessus de Latsa, nouvelles gorges. Villages de Jetsi et de Gonia où grouille une population de goitreux. De Gonia la route passe dans la vallée de Kiapé, par temps clair on peut voir un des pics du Khaouakarpo. De Kiapé nous retrouvons le Mékong que nous remontons jusqu'à l'entrée de la vallée d'Atentze. Le pic du Damiang, qui est à une centaine de kilomètres en ligne droite, au nord-nordouest, est parfaitement visible.

Dans la vallée d'Atentze s'échelonnent quelques hameaux, le village d'Atentze est au haut de la vallée (3.200 m), au pied du Djroula, à 20 kilomètres du Mékong. Atentze est le nom mosso du village que les Thibétains appellent Ndiu : il compte de deux à trois cents familles mosso, thibétaines ou chinoises, c'est le plus grand centre entre Weisi et Batang, les Thibétains y échangent leurs marchandises : laine, musc, peaux, plantes médicinales contre le thé, les toiles et le sucre du Yunnan. La Chine tient garnison à Atentze et y a établi un assistant du sous-préfet de Weisi.

Les Mosso qui s'appellent Nachi en leur langue et Ndiong en thibétain viennent de Likiang, leur centre, les Chinois sont originaires des provinces du Yunnan, Setchouan et Chensi, les Thibétains qui se disent aborigènes, bien que certains prétendent que les aborigènes sont les Lissou, refoulés par les invasions successives sont appelés ici

Koutsong, du nom mosso. Les Chinois, sans doute pour pallier un sens trop noble, Koutsong veut dire « de vieille race », ont fait précéder les deux caractères chinois de la racine *kuen* ou chien.

Le village actuel d'Atentze est construit sur l'emplacement de l'ancienne lamaserie Dékhienlin qui s'est transportée, après 1905, sur la montagne voisine. L'ancien village, un peu au-dessous du village actuel, a été détruit par un débordement du torrent. D'Atentze deux routes passent dans le bassin du fleuve bleu, l'une par le Péma, l'autre par le Djroula.

Le Djroula (3.600 m) n'est qu'à 2 kilomètres au nord d'Atentze. La route du Thibet descend dans un ravin boisé, au confluent de deux torrents qui viennent l'un du Djroula, l'autre du Tsalila ; au nord, se trouve le village de Dong, siège de deux chefs indigènes thibétains qui gouvernent le territoire situé au nord d'Atentze. De Dong une route directe sur Batang remonte le torrent du $_{\rm p.609}$ Tsalila ; le col de ce nom forme la limite du Yunnan et du Setchouan.

Au-dessous du village de Dong, on distingue l'un des pics du Khaouakarpo. Ces pics, au nombre de 5, constituent la famille du « Génie de la Neige Blanche ». À Mapatines nous retrouvons le Mékong : il y a là les ruines d'un ancien camp chinois qui était jadis chargé de surveiller le passage du fleuve. Au nord de ce point les Chinois, fidèles à leur principe du moindre effort, avaient si bien mélangé Mosso et Thibétains qu'ils se surveillaient les uns les autres et assuraient une paix relative, sans que la Chine eût à intervenir. De Mapatines à Yerkalo, les villages thibétains alternent avec les villages mosso, la langue thibétaine est connue de tous, mais les Mosso parlent leur langue propre, en famille.

En amont de Kochu et sur la rive opposée, village de Méréchu d'où part la route des caravanes yunnanaises à destination du Thibet par le Choula. Le territoire au nord de Méréchu, sur la rive droite du fleuve, est connu sous le nom générique de Ngulkhiokha (mines de mercure). Tous les villages sont thibétains, ils dépendaient naguère de la souspréfecture thibétaine de Tchrayul, dans la vallée du Tsaouarong;

depuis une quinzaine d'années, ils relèvent de la sous-préfecture chinoise de Yentsing.

Sur les deux rives du fleuve, les hameaux sont relativement nombreux, ils se cachent dans les ravins ou sont construits sur d'étroites plaines, en bordure du fleuve, là où l'eau des torrents peut être amenée ; partout ailleurs il ne pousse que des buissons rabougris. La forêt est généralement comprise entre 3.200 et 3.600 mètres et audessus c'est la roche nue couverte de neiges, la majeure partie de l'année.

26-27-28. — Nous remontons la rive gauche du fleuve durant trois jours, la route gravit des côtes qui ont des proportions de montagnes, séparées les unes des autres par de profonds ravins. À Zeulong, nous entrons dans les Marches thibétaines du Setchouan (Tchouan Pien). La limite entre le Yunnan et le Setchouan, fixée en 1727, est indiquée par un sceau gravé dans le rocher. Pétines, centre de la sous-préfecture de Yentsing, n'est qu'à 10 kilomètres au nord. Nous rentrons à Yerkalo, après quarante jours d'absence et dix-huit de voyage. Nous avons traversé le Tsarong thibétain, et bouclé la frontière yunnano-thibétaine.

Yerkalo, mai 1924.



L'ANGLETERRE AU THIBET 1

a

_{p.57} Les premières relations entre l'Angleterre et le Thibet remontent à 1774. Voici en quelles circonstances : le Bouthan, thibétain de race et de religion, avait un gouvernement copié sur celui de Lhassa, c'est-àdire qu'il avait à sa tête un lama ou « roi de la loi » qui se reposait du soin d'administrer sur un régent aidé par quelques conseillers. À l'époque qui nous occupe, les chefs bouthaniens voulaient imposer un gouverneur de leur choix au Kouch Bihar. Le Bihar demande le secours du Bengale devenu anglais. Le gouverneur de la Compagnie des Indes Orientales, à l'appel de son voisin en détresse, envahit le Bouthan qui, de son côté, réclame l'appui du Thibet, son suzerain. Le grand lama de Tchrachilhumbo, régent du Thibet, durant la minorité du dalaï, dans une lettre au gouverneur de la Compagnie, le prie d'accorder la paix au Bouthan. Warren Hastings donne ordre à ses troupes d'évacuer le pays et signe avec le vaincu un traité dont les termes sont très modérés. Prenant ensuite occasion de la lettre du régent thibétain, il envoie Bogloe à Tchrachilhumbo. Le panchan lama reçoit avec de grands honneurs le délégué du gouverneur des Indes et s'engage à favoriser le commerce entre les Indes et le Thibet.

La Chine qui, dès lors, régnait en maîtresse à Lhassa, prend ombrage de ces relations amicales, attire le lama à Péking où il meurt. Warren Hastings envoie un nouveau délégué, en la personne de Turner, pour saluer la réincarnation de son ami, mais la Chine veillait et Turner ne put obtenir du régent le traité que son gouvernement désirait.

À quelque temps de là, les Gourkhas, qui, après la chute du Grand Mogol, s'étaient taillé un royaume dans le Nepal, envahissent le Thibet et s'emparent de Shigatsé qu'ils pillent. Un général chinois, Fou Khanggan, à la tête de ses troupes sino-thibétaines remporte une série

¹ À propos du livre de Sir Ch. Bell. *Tibet : Past and Present*. Oxford, Clarendon Press, 1924, in-8°, XVI+326 p., 2 cartes hors texte, nombreuses photos h. t. *L'Angleterre au Thibet*, Revue *La Géographie*, XLVII, 1927, pp. 57-66.

de victoires sur les Gourkhas qu'il poursuit jusque sous $_{p.58}$ les murs de Katmandou, leur capitale, et les oblige à reconnaître la suzeraineté de la Chine. Chine et Thibet suspectent, bien à tort, le gouvernement des Indes d'avoir favorisé, sinon suggéré, la campagne des Gourkhas. La Chine construit des forteresses aux points vulnérables de la frontière, notamment à Phari et à Tingri, pour surveiller plus étroitement que par le passé l'entrée du Thibet.

En 1811, un médecin anglais, Thomas Manning, put cependant pénétrer dans la ville de Lhassa et, après lui, Moorcroft réussit à séjourner plusieurs années durant dans la capitale, mais ni l'un ni l'autre ne purent nouer des relations avec les autorités thibétaines ou chinoises.

Toute la politique anglaise au XIX^e siècle a pour objet de protéger son vaste empire des Indes et pour cela de s'assurer la liberté des mers et d'imposer son protectorat aux États voisins. On sait les luttes que l'Angleterre eut à soutenir contre les Mahrattes en particulier. Or, vers 1815, les Gourkhas, Radjpoutes d'origine, intriguaient avec les Mahrattes pour chasser les Anglais des Indes. Ces derniers eurent vite fait de rejeter les Gourkhas dans le Népal et de leur imposer un traité d'alliance. En même temps ils prenaient sous leur protection le petit royaume thibétain du Sikkim qu'ils avaient dégagé.

Par le traité anglo-birman de 1826, la Compagnie des Indes annexait l'Assam et, de ce fait, héritait des contestations entre l'Assam et le Bouthan. Quelques années, plus tard, en 1830, elle louait Darjeeling pour en faire un sanatorium puis, en 1849, annexait cette enclave pour venger deux sujets britanniques que le rajah avait maltraités. Par une diplomatie sage, la Compagnie des Indes sut régler à l'amiable les querelles de frontières, mais en 1865, à la suite des injures infligées à son représentant par le gouvernement bouthanien, la Grande-Bretagne, qui avait remplacé la célèbre Compagnie dans le gouvernement des Indes, délaisse la diplomatie pour les armes et oblige le Bouthan à implorer la paix. Aux termes du traité, l'Angleterre, contre une pension de 50.000 roupies, obtenait le territoire situé à l'est

de la Tista (connu sous le nom de British Boothan) et rattachait au Bengale les dix-huit douars du Kouch Bihar.

Déjà en 1849, le traité d'Amritsar avait ajouté à la couronne britannique tout le nord-ouest des Indes : Lahore, Cachemire, Ladak et, en 1852, les tribus Akas, Daflas et Miris, au nord du Bhramapoutre, avaient renoncé à leur droit de razzia. La chaîne de $_{\rm p.59}$ l'Himalaya, sur une ligne ininterrompue du Ladak au Bouthan, était donc devenue la frontière des Indes et tous les groupements subhima-layens, thibétains en grande partie jouissaient de la « pax britannica ».

Malgré ces conquêtes, peut-être même à cause de ces conquêtes, le Thibet restait toujours fermé : on répandait le bruit que si les Anglais ou autres étrangers pénétraient au Thibet ils détruiraient le lamaïsme et répandraient la variole. Devant l'impossibilité pour les voyageurs européens de pénétrer dans la terre des Esprits, les Anglais y envoyèrent des « pandits » qui purent déjouer la surveillance et atteindre les frontières de Chine et de Mongolie. Quelques-uns d'entre eux reçurent même l'assistance des indigènes qui, pour ce crime, furent tués, affreusement mutilés ou emprisonnés par ordre des autorités thibétaines.

En 1876, à la suite du meurtre de Margary, sur la frontière birmane, la convention de Tchefou spécifiait pour les voyageurs anglais le droit de pénétrer au Thibet par le Koukounoor, la Chine et les Indes. Le gouvernement des Indes construit la route de Darjeeling à la passe du Jalep qui donne accès dans la vallée de Chumbi et quelques Anglais se disposent à user de l'autorisation qui leur était accordée : Gill et Mesny sont arrêtés sur les bords du Mékong et le major Tanner à la frontière du Népal. En 1884, Mac Aulay peut atteindre Tchrachilhumbo où il est bien reçu et, l'année suivante, muni de passeports chinois en règle il prépare le voyage de Lhassa. Il est arrêté à la frontière du Haut Sikkim par une troupe de lamas en armes et rappelé à la demande de la Chine qui, en retour, s'engageait à régler la question de frontières entre le Sikkim, contrôlé par l'Angleterre et le Thibet, vassal de la Chine. Les Thibétains saluent le départ de Mac Aulay comme une victoire et, à l'instigation du rajah, envahissent le Sikkim. Une colonne anglaise entre

dans la vallée de Chumbi, culbute les forces thibétaines qui ne tardent pas à demander l'aman et ramène dans son camp le rajah du Sikkim. Par le traité de Darjeeling, la Chine, qui s'est substituée au vaincu, signe après trois ans de pourparlers (1890-1893), les clauses qui délimitent la frontière du Haut Sikkim et ouvrent Yatong, petit village de la vallée de Chumbi, au commerce. En même temps qu'elle établit un entrepôt de commerce à Yatong, l'Angleterre construit une route de Siligouri à la frontière nord du Sikkim (300 km. environ de Lhassa). Elle ne devait pas tarder à s'apercevoir là, comme à Yatong, de l'obstruction systématique de la Chine.

À Lhassa, le parti nationaliste accuse ouvertement la Chine p.60 d'incapacité; la victoire japonaise sur les troupes chinoises en 1895, l'entrée des Alliés dans Péking (1900), achèvent de le convaincre que la Chine ne peut assurer sa protection. Déjà, à sa majorité, le dalaï avait pris en main les rênes du gouvernement et s'était débarrassé du régent que lui imposait la Chine, pour ne point, comme ses prédécesseurs, se réincarner trop tôt. Il était aussi entré en relations avec la cour de Saint-Pétersbourg et avait accueilli au Potala un sujet du tsar, le bouriate Dordjieff. Toute l'autorité était entre les mains d'un triumvirat composé du dalaï, de Dordjieff et du ministre Shrata qui recherchaient le protectorat de la Russie. On disait alors que le gouvernement russe faisait des démarches près de la Chine pour obtenir l'autonomie du Thibet sous son protectorat. Le protectorat russe aurait l'avantage, croyait-on, de garantir le Thibet d'une autre intervention et, à cause de la distance qui sépare Lhassa de Saint-Pétersbourg, assurerait en fait son indépendance.

L'Angleterre retrouvait donc encore devant elle la Russie qu'elle avait arrêtée, en Perse et en Afghanistan, dans sa ruée vers la mer. Le gouvernement des Indes considéra que la présence à Lhassa des sujets du tsar constitue une menace pour son empire. Dès lors, la barrière de l'Himalaya n'est plus une frontière assez sûre, la véritable frontière du nord, « the true barrier of India to the North », est le désert Changthang, situé entre les monts Kouenlen et la vallée du

Bhramapoutre. Pour appuyer cette thèse, l'histoire est mise à contribution : ne dit-elle pas que les troupes chinoises de Fou Khang gan en poursuivant les Gourkhas avaient franchi les Himalayas. Les historiographes se gardaient bien toutefois de rappeler qu'en 1714 les Dzoungares de l'Ili avaient traversé dans toute sa largeur ce même désert Changthang, la frontière scientifique.

Les Anglais qui, en signant le traité de Darjeeling avec la Chine seule, avaient implicitement reconnu son autorité sur le Thibet, réclament à Lhassa la rectification des frontières du Haut Sikkim et la conclusion des négociations commerciales. Le gouvernement thibétain, prétextant qu'il n'a pas autorité pour traiter, renvoie sans les ouvrir les lettres que le gouvernement des Indes avait chargé un chef bouthanien de lui remettre : il n'avait pas les mêmes scrupules pour entretenir des relations avec Saint-Pétersbourg. Une mission pacifique dirigée par Younghusband franchit la frontière et attend à Khangbadzong, où il leur a donné rendez-vous, les délégués thibétains. Il avait comme instruction de céder sur la question p.61 des pâturages que réclamait Lhassa, mais devait demander en retour qu'on autorisât l'Angleterre à transférer l'entrepôt commercial de Yatong à Pharidzong, au haut de la vallée de Chumbi. Les délégués ne se présentèrent pas, le gouvernement de Lhassa se refusait à traiter. En novembre 1903, une colonne forte de 4.000 hommes entre dans la vallée de Chumbi pour y passer l'hiver. Au printemps suivant, elle reprend sa marche en avant, marche lente par suite de pourparlers avec des émissaires thibétains qui n'avaient d'autre mission que celle de surveiller les mouvements des troupes anglaises, par suite surtout des difficultés de transport. Peut-être aussi espérait-on l'intervention des procureurs impériaux chinois? Perceval Landon, correspondant du Times, qui accompagnait l'expédition, n'écrivait-il pas qu'il y avait entente parfaite entre le gouvernement des Indes et la Chine et que le but de la campagne était de fortifier l'autorité chinoise à Lhassa!

Dans les premiers jours d'août 1904, l'armée anglo-indienne entrait dans la capitale du Thibet. Le dalaï avait quitté le Potala et se dirigeait

sur Ourga en compagnie de Dordjieff. Le 7 septembre, le commissaire britannique signait avec les supérieurs des trois grandes lamaseries de Lhassa un traité par lequel le Thibet s'engageait à rétablir les bornes frontières du Sikkim; à ouvrir Gyantsé (dans le Thibet central) et Garthok (dans le Ngari) au commerce; à payer une indemnité de guerre de 7.500.000 roupies, à raison de 100.000 roupies par an; à permettre pendant soixante-quinze ans, c'est-à-dire jusqu'à paiement intégral de l'indemnité, l'occupation de la vallée de Chumbi; à exclure toute influence étrangère au Thibet. Le procureur impérial, qui d'ailleurs avait reçu défense de signer le traité, était méconnu, et des Russes, qui se faisaient alors battre en Mandchourie, il n'était plus question.

Dans les derniers jours de septembre, la colonne de Younghusband reprenait le chemin des Indes tandis qu'un groupe d'officiers explorait le pays et préparait les voies aux missions commerciales. Un dissentiment assez grave éclate entre le gouvernement de Londres et Calcutta; on reproche au vice-roi d'avoir outrepassé les instructions reçues, on fait annoncer à Lhassa que l'indemnité est réduite des deux tiers et que la vallée de Chumbi ne sera occupée que trois ans.

La Chine rentre en scène, consacre sa suzeraineté en déposant le dalaï-lama et en transmettant ses pouvoirs au lama de Tchrachilhumbo qui ne peut du reste les exercer. Malgré l'appui de la _{p.62} Chine et ses relations amicales avec les Anglais, qu'il alla même saluer aux Indes, il ne fut pas agréé par les autorités indigènes et les lamaseries rivales. La Chine ratifie à Péking (27 avril 1906) le traité anglo-thibétain de Lhassa et, deux ans plus tard, paie l'indemnité qui assure l'évacuation de la vallée de Chumbi. Par ce traité de Péking la Chine s'engageait à entrer en conversation avec l'Angleterre sur la question thibétaine et à ne pas transférer à d'autres nations ses droits sur le Thibet. L'Angleterre, de son côté, s'engageait à ne pas s'immiscer dans le gouvernement intérieur du Thibet. Deux ans plus tard était signé un protocole fixant les règles qui devaient présider, durant dix ans, au commerce anglothibétain. En 1907, l'Angleterre avait signé avec la Russie une convention par laquelle les deux nations reconnaissaient la suzeraineté

de la Chine sur le Thibet, s'engageaient à préserver dans son intégrité le territoire du Thibet, et à ne pas envoyer de représentant à Lhassa.

La Chine ne tarde pas à reprendre son autorité. À Péking, ou elle a appelé le dalaï-lama, elle croit de bonne politique de lui décerner des honneurs quasi divins, honneurs que le dalaï ne trouve pas suffisants; à Lhassa l'autorité des *ambams* s'affermit. Ses diplomates regardent aussi par delà les Himalayas et s'efforcent à détacher le Bouthan et le Népal de l'Angleterre. Dans les marches frontières du Setchouan, Tchao eul fong organise activement les territoires qu'il a conquis. Le général Tchong ing entre dans Lhassa à la tête d'une armée forte de 2.500 hommes (février 1910). Le dalaï-lama, qui avait réoccupé le Potala quelques mois plus tôt, juge prudent d'aller demander asile et protection au gouvernement des Indes.

En réponse à la mainmise que la Chine venait d'opérer sur le Thibet, l'Angleterre prend sous sa protection le Punlop de Tongsa, créé roi du Bouthan en 1907, et signe avec lui un amendement au traité de 1865. Le Bouthan recevra désormais 100.000 roupies par an, mais ses relations extérieures seront assurées par l'Angleterre. Le gouvernement des Indes décerne au petit préfet de l'étroite vallée thibétaine de Taouang, en bordure du Bouthan, le titre de rajah, et le meurtre de deux sujets britanniques perpétré par les sauvages Michemis (1911) appelle une expédition punitive qui, dirigée par le général Bower, est couronnée de succès. Le voyage d'exploration du capitaine Bailey, de Chine aux Indes par le Dzayul, a pour résultat de fixer la limite entre le territoire Michemi et le Thibet. Plus à l'ouest, les sources de l'Irraouaddy étaient rattachées à la Birmanie. 1

L'Angleterre avait donc déblayé les abords du Thibet et le $_{\rm p.63}$ dalaï-lama, son hôte, insistait pour qu'elle prit le protectorat de son royaume, ce qu'elle refusa pour ne pas mécontenter la Chine. Cependant le gouvernement de Péking demandait au gouvernement des Indes de diriger son vassal sur Péking : les règles de l'hospitalité, comme celles de la diplomatie, le lui interdisaient. Survint la révolution anti-dynastique. Elle fournissait au parti nationaliste thibétain une

opportunité de secouer le joug chinois en dénouant les liens qui rattachaient le Thibet au gouvernement mandchou. Les troupes chinoises de Lhassa se mutinent, les lamaseries prennent parti, le dalaï-lama, par l'intermédiaire d'émissaires tout dévoués à sa cause, réunit ses partisans. La garnison chinoise de Lhassa capitule et est autorisée à rentrer en Chine par la voie des Indes. Les troupes de Lhassa, bien armées, réoccupent tout le pays à l'ouest de Chamdo et le dalaï rentre dans sa capitale. Après le départ des Chinois, les Anglais peuvent drainer sans entrave tout le commerce du Thibet vers les Indes.

La Mongolie, soutenue par la Russie, a profité des troubles de Chine pour proclamer son indépendance. Le Thibet veut imiter son exemple et d'abord se lie par un traité avec la jeune nation. Cette nouvelle alliance jette le trouble aux Indes et, derrière la Mongolie, on entrevoit le spectre russe. Il est temps d'agir. L'Angleterre qui s'est acquis un droit à la reconnaissance du dalaï-lama et qui, en vertu des traités, est autorisée à chercher de concert avec la Chine une solution au problème thibétain invite les intéressés à une conférence diplomatique. La Chine, qui voudrait traiter la question en famille, propose au gouvernement thibétain d'envoyer ses délégués à la frontière sino-thibétaine, à Chamdo. Elle accepte pourtant devant le refus catégorique du dalaï de traiter en dehors des Anglais, d'envoyer ses représentants à Simla. Il y fut question de diviser le Thibet en extérieur et intérieur, de donner l'autonomie au Thibet extérieur, sous la suzeraineté nominale de la Chine, à l'instar de la Mongolie. Le principe, semble-t-il, fut admis, mais la Chine ne voulut pas signer le traité et réserva tous ses droits sur le Thibet. Il fut pourtant convenu, à la veille de la guerre européenne, que les discussions seraient reprises plus tard, et qu'en attendant, les troupes chinoises et thibétaines garderaient leurs positions respectives. L'Angleterre toutefois fit admettre, durant cette conférence, ses droits sur les territoires michemis récemment annexés.

En 1917, un général chinois qui voulait attirer l'attention sur sa personne, donna ordre à ses troupes de pénétrer en territoire $_{\rm p.64}$ thibétain sous un prétexte futile. Elles furent vaincues en plusieurs

rencontres et une dizaine de districts rattachés au Szechouan tombèrent au pouvoir des Thibétains. Le général Lieou s'abouche avec le dictateur de la province Khang reconquise et, en présence d'un représentant britannique, signe un traité qui n'est pas agréé par son gouvernement. Une nouvelle avance des troupes de Lhassa dans la direction de Tatsienlu oblige le capitaine-général des marches à signer un armistice qui suspend les hostilités durant une année.

La guerre européenne a pris fin, il est question de porter à Versailles ou Washington la question thibétaine que la Chine accepte de diriger à Péking. L'Angleterre y joue le rôle d'arbitre, rôle délicat puisqu'il lui faut ménager son intérêt, l'intérêt de son client et l'amitié de la Chine. Durant la campagne anglaise de 1904, on lisait sur les murs de Gyangtsé : « Le Thibet et l'Angleterre sont en guerre, la Chine est l'amie des deux. » L'Angleterre pourrait reprendre le mot et dire : Chine et Thibet sont en guerre, l'Angleterre est l'amie des deux. Une violente campagne de presse, à laquelle le Japon n'est pas étranger, rend les négociations de mai-août 1919 inutiles, et la question thibétaine reste entière.

Une autre invasion, russe encore, le bolchevisme, menace les Indes. Le dalaï, dont l'autorité est battue en brèche par les puissantes lamaseries de son royaume et qui n'a pas trouvé près de son protecteur tout le concours qu'il en attendait, se retourne vers la Chine à laquelle il fait de nouvelles avances. C'est alors que le gouvernement des Indes envoie à Lhassa la mission Bell pour resserrer les liens qui unissent le Thibet à l'Angleterre, contrecarrer l'influence chinoise et fortifier le pouvoir central. Durant son séjour dans la capitale thibétaine, le chef de la mission obtint pour le Club Alpin l'autorisation de tenter l'ascension du Mont-Everest, autorisation que le Népal, quoique protégé anglais, avait refusée. C'est sur ses avis aussi que le gouvernement thibétain relia Lhassa à Gyangtsé par le télégraphe et adopta quelques qui n'eurent l'heur de plaire pas aux réactionnaires. La levée de nouvelles taxes et le recrutement d'une armée nationale, en particulier, sont impopulaires chez les lamas qui se rendent compte que l'indépendance dont ils jouissaient sous la

suzeraineté de la Chine est menacée. Le panchan lama a préféré quitter sa lamaserie de Tchrachilhumbo que de plier sous le joug après qu'il eût constaté que ses anciens amis les Anglais le lâchaient.

Dans un chapitre spécial de son livre *Tibet Past and Present*, p.65 Sir Ch. Bell indique les grandes lignes de la politique anglo-thibétaine. L'Angleterre désire faire du Thibet un État tampon qui aura le double avantage d'écarter de l'empire des Indes le péril jaune et le bolchevisme. Comme le dalaï cherche, de son côté, à soustraire son royaume à l'emprise chinoise, l'Angleterre trouve donc en lui un allié naturel. Le dalaï charge la Chine de tous les crimes, il lui reproche d'avoir renversé les temples, tué ou dispersé les lamas, oubliant un peu trop qu'il a eu recours aux mêmes moyens de coercition pour fortifier son autorité. À Simla, naguère, son représentant reconnaissait la suzeraineté de la Chine sur le Thibet à la condition qu'elle ne s'immisçât plus dans le gouvernement intérieur de son vassal. Actuellement le dalaï refuse d'accepter un représentant chinois à Lhassa, à moins que son influence ne soit contrebalancée par la présence d'un représentant de Sa Majesté Britannique. Il ne lui reconnaît plus le droit d'avoir une escorte chinoise, même réduite, et moins encore celui de le conseiller. Bien plus il se réserve le droit de désigner les chefs indigènes dans le Thibet qui relève directement de la Chine. Les cartes récentes du Thibet englobent le Koukounoor et les marches thibétaines du Setchouan qui sont territoires chinois depuis deux siècles.

Si seulement la Chine voulait entrer en pourparlers, l'Angleterre, sans doute, pourrait faire entendre raison à son impulsif protégé, mais elle fait la sourde oreille et oblige de la sorte le dalaï à entretenir une troupe qui obère ses finances. Le dalaï-roi ne dispose, en effet, pour couvrir tous les frais de l'administration et de l'armée, que de ses revenus personnels, des faibles taxes qu'il prélève sur le sel, le thé, la laine, et du papier monnaie qu'il a mis en circulation. Il songe à ouvrir les mines qu'on dit riches mais qui n'ont jamais été prospectées. Durant ces dernières années, le dalaï a organisé le service postal entre Lhassa et les Indes ; relié, comme nous l'avons déjà vu, sa capitale à

Gyangtsé par une ligne télégraphique ; installé le téléphone dans ses bureaux : il se proposait même d'éclairer sa ville à l'électricité, mais les lamas rétrogrades ont détruit le matériel et massacré l'électricien qui revenait d'Angleterre où il avait fait quelques études.

Le dalaï veut réunir plus étroitement sous son sceptre lamaseries et principautés qui, jusqu'à ce jour, ont joui d'une large indépendance et se partagent les revenus de la contrée. Dans un pays aussi vaste et aussi peu peuplé que le Thibet, l'unification sera une œuvre de longue haleine et le dalaï-roi, âgé de cinquante ans, n'en verra sans doute pas la réalisation. Aussi a-t-il hâte de voir son autonomie p.66 reconnue par la Chine, ce qui enlèverait à ses adversaires l'espoir d'être soutenus et les obligerait à plus de ménagements et d'obéissance.

L'Angleterre espère que ses relations de plus en plus étroites avec le Thibet, que les écoles qu'elle doit sous peu ouvrir à Gyangtsé, feront tomber les préventions et que la vie des étrangers ne sera plus en danger au pays des lamas. D'ores et déjà, un agent politique anglais, en résidence au Sikkim, délivre des passeports à destination de Gyangtsé (137 milles au sud de Lhassa) aux voyageurs qui lui agréent, mais, pour pénétrer plus avant, il faut l'autorisation du gouvernement thibétain. Ce fut un beau tapage quand, sous un déguisement, le Dr Mac Govern, durant l'hiver de 1922, parvint à Lhassa, la ville sainte. Quelque dix ans plus tôt il eût été proclamé héros!

« Il n'y a qu'un pas des Indes au Thibet », disait naguère un illustre voyageur, le prince Henri d'Orléans. Certains, peut-être, s'étonneront que l'Angleterre ait mis plus d'un siècle à le franchir. Souhaitons qu'elle ne tarde pas tant à ouvrir à tous, indistinctement, voyageurs, missionnaires ou marchands, cette porte qu'elle a si longtemps et si patiemment heurtée.



LE LAMAÏSME EST-IL LE BOUDDHISME INDIEN ? 1

@

p.282 Il ne manque pas de gens instruits, voire même de savants, pour déclarer que le bouddhisme s'est conservé pur de tout mélange dans les lamaseries du Thibet et qu'il faut aller chercher la véritable doctrine de Chakiamouni au delà des Himalayas. La population thibétaine, disent-ils, comme celle des Indes avant l'ère chrétienne, n'est-elle pas encore divisée en deux classes : moines et laïques, et, affirmation purement gratuite, les sectes lamaïques ne correspondent-elles pas aux écoles bouddhiques qui surgirent aux Indes après la mort du fondateur ? Et si, d'aventure, les mêmes savants peuvent affubler d'une terminologie thibétaine doctrines et divinités bouddhiques, ils ne sont pas éloignés de croire qu'ils ont victorieusement prouvé leur thèse, à savoir que le lamaïsme n'est autre que le bouddhisme indien.

À vrai dire, les différentes écoles qui ont développé la doctrine du Maître l'ont tellement défigurée que Bouddha lui-même ne saurait la reconnaître. Essayons pourtant, d'après les travaux des indianistes et des sinologues, puisque aussi bien le lamaïsme s'est alimenté aux sources indiennes et chinoises, de dégager les doctrines généralement attribuées au fondateur. Bouddha (Sang rgyas) avait prêché à ses adeptes une doctrine d'un vague déconcertant et d'une application difficile : il n'admettait pas de divinité et, partant, point de grâce ; il exigeait de la part de ses disciples des efforts continuels dans le but de détruire tout attachement, tout désir, et d'obtenir la délivrance de la transmigration. Pour aider ses disciples à solder par leurs propres forces la dette morale qu'ils avaient contractée dans le cours de leurs existences actuelles et antérieures, il se contentait de leur prescrire des règles de morale. Cette doctrine du chacun pour soi est connue sous le nom d'Hinayana. La doctrine altruiste du mahayana (thépa khienbo) sortit $_{\rm p.283}$ tout naturellement, comme le fruit de la fleur, de l'Hinayana

¹ Le lamaïsme est-il le bouddhisme indien ?, Revue La Géographie, XLVII, 1927, pp. 282-291.

égoïste (Thépadmanpa) tant il est vrai que l'amour du prochain est le plus sûr moyen de réduire l'égoïsme. Elle voulut étendre le bienfait de la loi à tous les êtres et s'efforça de rendre la divinité accessible à l'humanité. Elle admit dans ce but un dieu suprême dont Chakiamouni n'était qu'une émanation et prétendit que le Bouddha de la période actuelle avait été précédé de plusieurs autres et serait suivi de Maitreya (Chiangaba). L'idée d'un Messie ne serait-elle pas un écho des prophéties judaïques, comme le suggèrent certains auteurs? La pente était glissante qui acheminait le bouddhisme vers le polythéisme et bientôt les mahayanistes inventeront la théorie des Bouddhas de la contemplation (Rgyaloua rigsnga) et de leurs agents les boddhissats (Chiongkhiaub seinpa) qui préfèrent la qualité de Sauverus ou de p'oussah à l'annihilation dans le Nirvana. Le panthéon s'enrichit encore des divinités brahmaniques ; et l'école dite mystique adjoindra aux dieux de toute catégorie des énergies féminines à l'instar des shakti (Youm) de l'hindouisme. Les Grecs conquérants avaient apporté aux Indes les statues de leurs divinités, elles servirent de modèles aux peintres et sculpteurs bouddhistes. Plus tard enfin le tantrisme (Snga ki thépa) ajouta aux prières des formules cabalistiques et des gestes qui devinrent très populaires parce que plus efficaces et plus faciles. Tel était l'état du bouddhisme indien au VIIe siècle de notre ère, époque ou, du Thibet, le roi Songtsun Sangbo (Srongbtsan sgampo) envoyait son ministre Thunmi étudier au nord des Indes le bouddhisme de la Voie large.

De même qu'aux Indes le bouddhisme s'était laissé absorber par la vieille religion dont il ne fut plus qu'un démarquage, ainsi au Thibet il se heurtera à la religion locale qui le transformera au point qu'on ne pourra le reconnaître dans ce qui en reste sous le nom de lamaïsme.

Qu'était exactement la religion primitive des Thibétains? Nous en sommes réduits aux conjectures pour la raison que l'écriture ne fut importée que vers 640 et que les documents postérieurs ne sauraient inspirer confiance. On croit communément que les Thibétains, comme les peuples du nord de l'Asie, étaient chamans et fétichistes, qu'ils rendaient un culte aux esprits, aux forces de la nature divinisée, aux

dieux lares, aux ancêtres, pratiquaient la magie, la sorcellerie et offraient des sacrifices humains. Partisans du darwinisme bien longtemps avant l'apparition de *L'Origine des espèces par voie de sélection naturelle*, ils se croyaient issus _{p.284} de l'union d'un singe et d'une diablesse et expliquaient qu'ils s'étaient débarrassés de leur forme animale en absorbant des pilules que leur administrèrent les esprits. De bonne heure, peut-être avant l'ère chrétienne, au plus tard au IV^e siècle, les sectateurs de la religion primitive ou Bunpo eurent connaissance du bouddhisme. Ils admirent une divinité suprême qu'ils désignaient sous le nom de Kuntou Zongbo ou l'Excellent, adoptèrent la croix svastika aux branches renversées et une formule cabalistique dont le sens n'est pas encore fixé.

Quoi qu'il en soit d'une première pénétration du bouddhisme au Thibet, l'histoire attribue au roi Songtsun gamgbp l'honneur de lui avoir donné droit de cité. Ce roi, dont le nom rappelle la droiture et la religion, avait eu la bonne fortune de rallier sous son sceptre les clans Khiang qui habitaient la contrée et de faire alliance avec la Chine dont l'empereur T'ai Tsong entretenait des relations avec les bouddhistes indiens. Il entrait sans doute dans la politique impériale d'orienter les sauvages de l'Ouest vers le bouddhisme dans l'espoir que cette religion les inclinerait vers la paix, À l'instigation de ses deux femmes, l'une népalienne, l'autre chinoise, Songtsun envoya une ambassade au nord des Indes et ses envoyés en rapportèrent ce bouddhisme corrompu qui jetait ses dernières lueurs avant de disparaître définitivement de l'Inde. Les annales thibétaines rapportent que Songtsun accueillit avec enthousiasme les moines indiens qui fuyaient devant la persécution et sur leurs conseils abolit les sacrifices humains qu'il remplaça par des boulettes de farine, usage qui s'est conservé jusqu'à nos jours. Un fait cependant nous prouve que le nouvel adepte du bouddhisme n'avait pas pour autant renoncé à ses anciennes erreurs : quand l'empereur T'ai Tsong maria la princesse Ouen tch'en à son vassal, il lui offrit une statue du Bouddha apportée, dit-on, de Magadha en Chine, au Ier siècle. Pour la recevoir dignement, Songtsun fit construire un temple

sur un emplacement judicieusement choisi par ses astrologues et qu'il appela Lhasa (la terre des Lhas, c'est-à-dire des dieux, des esprits et des génies); ce faisant il rangeait Bouddha dans la même classe que les dieux locaux. Par suite de l'opposition des Bunpo la religion nouvelle ne fit pas de progrès sur le sol du Thibet, malgré l'appui royal. Elle devra attendre un siècle encore avant d'imprégner les esprits des rudes Thibétains.

Le véritable fondateur du lamaïsme est le moine indien Padma Sambhava, plus connu sous les noms de Péma chiongné ou n 285 Ourgyan Péma. Appelé par le roi Tch'risong détsun, il fonda à Sangyé, sur la rive gauche du Bhramapoutre, le premier monastère du Thibet. Harcelés par les musulmans, de nombreux moines indiens trouvèrent un abri derrière le rempart des Himalayas et, aidés de leurs confrères thibétains, se livrèrent à la traduction des livres sacrés. Ces moines ou lamas, qui n'ont point de supérieurs, constituèrent une caste supérieure aux laïques et même aux divinités qu'ils prétendaient soumettre à leur volonté. Péma chiongné, en entrant au Thibet, dispersa les esprits mauvais à l'aide d'un sceptre ou doquié, qui est devenu l'emblème de la puissance, et choisit le boddhissat Avalokitesvara pour protecteur et gardien de la religion bouddhique. En Chine les mahayanistes, en développant la théorie des Bouddhas Sauveurs, avaient fait d'Amitaba la personnification de la miséricorde ; au Thibet, Péma chiongné lui substitua dans cet attribut Avalokitesvara avec un semblant de raison puisque le dogme relèque Amitaba dans le ciel de l'ouest et lui donne pour agent sur la terre son fils émané. « Celui qui perçoit les supplications », Avalokitesvara, aux Indes; Kouan che'in, en Chine; Chienzéri, au Thibet, est un seul et même personnage. D'après la légende Avalokitesvara avait fait le vœu solennel de secourir tous les êtres et de délivrer ceux qui souffrent dans les enfers. Pour mieux témoigner de sa sincérité, il fit le souhait que sa tête se fendit s'il ne réussissait pas dans sa pieuse entreprise. À mesure qu'il délivrait les âmes d'autres venaient combler les vides, la tête du boddhissat se fendit et, des morceaux, son père céleste Amitaba Eupamé (Lumière

incommensurable), forma onze têtes qu'il bénit en prononçant la formule *O mani padmé houm* ! qui devait hâter la conversion des Thibétains et leur accorder la rémission de leurs péchés. En même temps qu'Avalokitesvara naissaient d'un rayon de lumière les deux vierges Djeurlma, ce qui explique que le boddhissat Avalokitesvara est souvent en Chine représenté sous les traits d'une femme.

Il est permis de croire que la fameuse formule *O ma mi padmé houm !* a été inventée pour satisfaire la piété des lamaïstes qui lui accordent une grande efficacité sans en comprendre le sens, si sens il y a. L'orientaliste Klaproth donne de cette formule l'interprétation suivante : la première syllabe o, qui équivaut à l'interjection O, est composée de nom de Vichnou, de O, nom de Siva, et de oM M, nom de Bhrama. Certains prétendent que chacune de ces six syllabes correspond à chacune des six classes d'êtres animés et que son émission leur apporte une bénédiction spéciale, Enfin le père Huc donne p.286 cette explication : « Oh ! que j'obtienne la perfection et que je sois absorbé dans le Bouddha. Amen » ; le joyau étant l'emblème de la perfection, et le lotus, celui de Bouddha.

Cette formule est connue de tous les Thibétains qui la marmottent sans cesse, la chantent sur tous les tons. Elle est gravée dans l'écorce des arbres, dans les rochers, sur les ardoises déposées en ex-voto au bord des routes, imprimées sur des banderoles que le vent agite, enroulées autour de l'axe de moulins que meut l'eau des ruisseaux, ou de ces moulins à main que tournent les pieux lamaïstes.

Tout en luttant contre les doctrines nouvelles le Bönisme, ou religion des Buns, se laissa entamer par elles, admit sous d'autres noms les divinités indiennes et, préparé de longue date par la croyance aux unions charnelles des esprits et des corps, adjoignit à ses dieux et démons des énergies féminines. Péma chiongné, très éclectique en religion, ne tarda pas de son côté à introduire dieux, esprits, démons dans son panthéon et, durant cent cinquante ans, la paix ne fut pas troublée. Les disciples de Péma, connus sous le nom de Gninemapa ou Anciens, continuant de jouir de la faveur royale fondèrent de

nombreuses communautés, menèrent une vie facile, s'astreignant ni à l'abstinence ni au célibat. À la fin du IX^e siècle Langdarma, qu'on a appelé le Julien l'Apostat du lamaïsme, assassina le roi Balpakien son frère, tout dévoué aux bonzes, et soutenu par les Bunpo, persécuta les lamas. Trois ans plus tard il tombait à son tour sous le fer d'un lama, que son église reconnaissante a inscrit dans le catalogue des saints du lamaïsme. Cet épisode est encore de nos jours représenté sur le théâtre thibétain. Vers 1050, deux moines indiens, Atisha et Njrongtun, qui se donnèrent pour mission de ramener le lamaïsme aux pures doctrines, fondèrent la secte des Préceptes ou Kadangpa et se vouèrent au célibat. Certaines communautés, indépendantes du reste de la secte mère des Gnimapa, s'en détachèrent pour se rapprocher de la secte des Préceptes et s'érigèrent en écoles nouvelles. Les Saskya, qui émergeront plus tard, adoptèrent un célibat mitigé en ce sens que leur supérieur seul était autorisé à se marier pour transmettre sa charge à ses descendants. Dans la secte des Mingdreulpa, au rapport de Sarat Chandra Das, des deux chefs qui se partageaient le pouvoir, l'un était marié; s'il mourait sans enfants, son collèque épousait la veuve et si cette seconde union n'était pas plus heureuse que la précédente on pouvait s'attendre aux pires malheurs!

Les Mongols avaient choisi le lamaïsme pour religion d'État _{p.287} parce qu'il avait de nombreux points communs avec leur chamanisme. Quand Houbilai monta sur le trône de Chine, il s'entoura de bonzes thibétains, nomma l'un d'eux, le lama connu sous son titre de Phasba (aviseur impérial) et remit le gouvernement du Thibet au supérieur de la secte des Saskya. De 1280 à 1370 huit supérieurs de cette secte se succédèrent sur le trône et profitèrent de leur autorité pour persécuter les sectes adverses et notamment les Bunpo qui s'exilèrent en grand nombre sur les confins de la Chine.

Pour supprimer les abus qui naissaient de ce gouvernement théocratique, les Ming comblèrent de titres et de faveurs les lamas hétérodoxes et choisirent un laïque pour roi du Thibet. Ils furent singulièrement aidés dans leur tâche par le réformateur Tsongkhaba

qui, dans les premières années du XVe siècle, s'efforçait de régénérer la secte des Kadangpa, Tsongkhaba c'est-à-dire né à Tsongkha, s'appelait de son vrai nom Lozong Tchrapa. Dès son âge le plus tendre, sa mère lui rasa la tête, elle jeta sa chevelure à l'entrée de sa tente et de ces cheveux naquit un arbre, l'arbre des 10.000 images, qui a donné son nom à la lamaserie de Konboun (Shounboum). Le jeune religieux suivit plus tard les leçons d'un lama d'Occident très saint et très savant, puis se rendit à Lhassa où il se mit à l'école des Kadangpa. De la réforme d'Atisha il ne restait plus de traces et de nombreux abus s'étaient glissés jusque dans la secte réformée, le culte des esprits, la nécromancie et la sorcellerie y étaient plus vivaces que jamais. Tsonghkapa se mit à l'œuvre, écrivit de nombreux ouvrages de vulgarisation, emprunta au nestorianisme certains objets du culte, comme les encensoirs, quelques pièces du vêtement de cérémonie, accepta aussi les statues et images des sectes anciennes, voire même celles de ces monstres soi-disant gardiens de la Loi ou de ces couples enlacés auxquels il prêta une signification mystique, bâtit près de Lhassa le monastère de Galdun dont les membres furent connus sous le nom de Guélougpa, sectateurs de la Vertu. En rétablissant le célibat, le réformateur portait un coup terrible à l'hérédité naturelle des chefs ecclésiastiques et supprimait de la sorte la menace d'une monarchie indépendante. Tsongkhapa entra dans le Nirvana en 1419 ; son corps, affirme-t-on, a conservé sa fraîcheur et par un prodige continuel se soutient élevé un peu au-dessus du sol.

À l'ouest et au nord de Lhassa les réformés bâtirent les lamaseries de Djrépong et de Séra qui, avec celles de Galdun à l'est et de Sangyé au sud, sont encore les forteresses du lamaïsme et les $_{\rm p.288}$ principaux centres d'instruction, À la mort de Tsongkhapa, son neveu Guédundjroub lui succéda à la tête des Guèloupga ou lamas jaunes (par opposition aux Bunpo, lamas noirs et aux sectes non réformées, lamas rouges). Y avait-il à cette époque quelque différence dans l'accoutrement des lamas ? Je ne sais, actuellement à quelque secte qu'ils appartiennent ils portent tous le cotillon, le gilet sans manches et

l'écharpe de couleur rouge brique que les Parisiens ont pu récemment admirer sur leurs boulevards. La secte nouvelle ne tarda pas à dominer à son tour avec l'appui de la Chine; les rois de la loi, conseilleurs municipaux et autres qui avaient reçus des titres du gouvernement impérial, devinrent disciples de la secte de la Vertu. La construction de la lamaserie de Tchrachilhumbo (1445) et l'intronisation du grand-lama, qui devait être appelé panchan plus tard (punkhien), ravivèrent les luttes entre lamaseries rouges et jaunes. Pour éviter les intrigues qui ne pouvaient manquer de survenir après sa mort, Gédundjroub déclara qu'il se réincarnerait dans le corps d'un enfant qu'il désigna et qu'on pourrait reconnaître cette réincarnation à ce que l'enfant répondrait exactement aux questions qui lui seraient posées sur sa vie antérieure : encore une application de la théorie bouddhique que Chakiamouni n'avait sans doute pas prévue! D'après la théorie bouddhique, les candidats Bouddhas ou boddhissats peuvent transmettre leur karma ou essence psychique à des mortels ; la théorie n'avait pas été appliquée, elle le fut en 1474 et toutes les sectes s'empressèrent de l'adopter. Parfois, comme chez les Saskya, la réincarnation suit la descendance naturelle, parfois le lama désigne son avatar avant sa mort ; le plus souvent le soin de le découvrir est laissé aux lamaseries ou aux sorciers, enfin le gouvernement chinois s'immisça dans ce choix pour éviter toute supercherie. Cette théorie avait l'avantage de concilier le principe de l'hérédité avec le célibat et de conserver le pouvoir d'une manière impersonnelle, elle se répandit au Sikkim, au Bouthan et en Mongolie qui recurent leur religion des lamas thibétains. Ces réincarnations, qu'à tort nous appelons Bouddhas vivants, sont en plus grand nombre les avatars de saints ou de lamas de renom. Depuis la chute de la dynastie des Yuen, le lamaïsme avait disparu de Mongolie. Au cours d'une de ses razzias dans le Thibet, le terrible roi du T'oemet Altan Chan (Yenta) fut en contact avec les lamas et, sous leur influence, invita le supérieur de la secte des Guélougpa à une entrevue près du Koukounoor. Seunang Gyamst'o, c'était son nom, se rendit à l'invitation en 1575 et reçut, en échange de ses bons $_{\rm p.289}$ conseils, le titre mongol de dalaï (Vaste océan), sous lequel il est connu, lui et ses

successeurs, en Chine et en Europe. Au Thibet il est appelé « vainqueur » (gyeloya) ou « protecteur » (gunchtaub), titres qui rappellent qu'il est réincarnation du boddhissat Avalokitesvara, protecteur du Thibet. Pour fortifier le lamaïsme en Mongolie, Seunang Gyamtsmo y laissa un grand-lama, le premier en liste des gyétsun tangba qui réside à Ourga, et se réincarna dans la personne d'un petit-fils d'Altan (1587).

Les lamas rouges, soutenus par le pouvoir laïque, supportaient mal la suprématie de l'église jaune et aspiraient à s'emparer du pouvoir. Le dalaï fait appel à ses amis mongols qui envahissent le Thibet, infligent une défaite aux troupes royales et transmettent le pouvoir au dalaï. Le premier dalaï roi, Ngaouang Lozong, fixe sa résidence sur le Marpori et commence la construction du Potala « le port », du nom de la résidence d'Avalokitesvara, d'après la mythologie bouddhique, située quelque part dans l'océan Indien et d'où les Chinois ont fait leur p'out'o. Pour justifier ses droits à la couronne et consolider à la fois sa secte et son trône, Ngaouang Lozong élargit encore le dogme de la réincarnation, il prétendit être la réincarnation d'Avalokitesvara, s'identifia avec Songtsun gangbo, le fondateur du royaume et les quatre premiers successeurs de Tsongkhapa dont les deux premiers devinrent ainsi dalaï lamas, il écrivit l'histoire ou plutôt l'inventa. Les superstitieux Thibétains que cette théorie flattait acceptèrent avec empressement une divinité pour roi. Pour calmer les susceptibilités du lama de Tchrachilhumbo, son précepteur, le dalaï-roi le déclare, lui et ses prédécesseurs, incarnations d'Amitaba. De la sorte entre les deux chefs du lamaïsme existait la parenté qui existe dans le Ciel occidental entre Amitaba et Avalokitesvara, mais comme le rôle actif est dévolu au Dhyani boddhissat, le dalaï devait seul s'occuper des choses de ce monde (1640).

Ngaouang Lozong, dans une de ses extases, prédit l'avènement des Mandchous sur le trône de Chine; l'empereur de Chine, Chouen Tche, le reconnut roi du Thibet sous sa suzeraineté et se proclama protecteur de l'église jaune qui devenait ainsi église officielle. Quelques années

plus tard le dalaï-roi, à l'invitation de l'empereur, se rend à Pékin où il est reçu avec des honneurs quasi divins dans la pagode Si Houang se, construite à cette occasion.

Son successeur, à l'âge où il aurait dû s'occuper du gouvernement, en laissait retomber tout le poids sur le régent et passait son temps n 290 dans la débauche et les plaisirs. Il fut question de lui enlever sa charge mais les lamas, réunis en concile, s'appuyant sur le dogme qui ne permet pas d'imputer à la divinité les fautes de son avatar conclurent au maintien du lama licencieux. Les mécontents le firent assassiner, le rayèrent de la liste des dalaï et découvrirent que son prédécesseur s'était réincarné dans le lama Ngaouang Ichy, âgé pour lors de vingt-cinq ans. Les lamas qui n'étaient point habitués à voir un adulte choisi pour dalaï se mettent à la recherche de la réincarnations qu'ils découvrent à Litang. La Chine, pour éviter des troubles entre les factions rivales, dirige la réincarnation de Litang sur Kon-boun. Le corps lamaïque s'adresse aux Dzoungares qui traversent le désert du Nord, entrent dans Lhassa, renvoient le pseudo dalaï dans sa lamaserie et les Chinois, en hâte, conduisent leur prisonnier à Lhassa et lui remettent le pouvoir. Durant toute la première moitié du XVIII^e siècle, des troubles graves éclatèrent au Thibet, fomentés tantôt par les Mongols, tantôt par les ministres du dalaï, tantôt par les Chinois. Pour y mettre fin, la Chine morcela le pays, rendit le chef des Saskya indépendant, chargea le panchan d'administrer le Thibet postérieur. Quarante ans plus tard elle s'arrogeait le droit de présider au choix du dalaï et du panchan en décidant qu'à l'avenir les lamaseries désigneraient trois ou quatre candidats et que les grand-lamas seraient élus par le sort en présence des ambans. Par une coïncidence surprenante, les quatre dalaï qui se succédèrent de 1808 à 1875 terminèrent mystérieusement leur carrière à l'âge où ils auraient dû prendre les rênes du gouvernement.

Le dalaï actuel, Ngaouang Lozong Thoubdun, est né dans les district de Takpo, au sud du Bhramapoutre. À sa majorité, en 1894, il se débarrassa du régent que la Chine lui imposait, pour ne pas, comme ses devanciers, se réincarner trop tôt. Ses faits et gestes sont dans

toutes les mémoires : on se rappelle sa fuite à travers la Mongolie, son séjour à Péking, son retour dans sa capitale, son départ précipité sur les Indes d'où il est revenu à la faveur des troubles anti-dynastiques en 1912. Toute la politique de son règne a été de secouer le joug de la Chine en s'appuyant tantôt sur la Russie, tantôt sur l'Angleterre ; la révolution chinoise, en rompant le pacte qui unissait le lamaïsme à l'empire, lui a fourni le prétexte si ardemment désiré. Un voyageur européen, il y a déjà bien des années, a recueilli au Thibet le bruit que le dalaï lama actuel, le treizième successeur de Tsongkhapa, serait le dernier.

peu de notre sujet, aussi bien depuis l'époque où la Chine reconnut le lamaïsme jaune pour secte officielle et rétribua ses services ; l'indifférence en matières religieuses a gagné toutes les sectes, ce qui ne signifie pas pourtant que les luttes, même entre les monastères d'une même secte, n'aient pas fréquemment troublé la paix. Les événements dont nous sommes les témoins nous le rappelleraient si nous étions tentés de l'oublier, mais ces luttes sont d'influence ou d'intérêt. Actuellement bonzes jaunes, rouges ou noirs, qu'à tort nous appelons lamas, titre réservé aux rares docteurs, s'ils ne professent pas les mêmes doctrines, se livrent aux mêmes pratiques superstitieuses. Pour tous le summum à atteindre est l'art d'accommoder les dieux ou démons à leur volonté ou à celle de leurs clients, de capter leurs faveurs ou d'écarter les influences perverses.

Nous conclurons avec Grenard : « Le bouddhisme a ajouté aux superstitions des Thibétains sans en rien retrancher, il ne leur a pas inculqué une conception plus saine de la divinité et n'a rien fait pour leur inspirer un sentiment plus profond de la vertu et de l'honnêteté. »

